



10

100
f

LA
NOUVELLE FEMME.
TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION

DU MÉTIER DE CHAT

LA
NOUVELLE FEMME,
OU
HISTOIRE
DE MISS JENNY WESBURY,
IMITÉE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.



Charles Funden

A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue Saint
Jean-de-Beauvais.

M. D C C. L X X.
Avec Permission. *96*

MDCCCLXX
1850
A. PARKER
New York
Opposite Cooper's
Court, between
Broadway and Park
Row, opposite
the Bank of America
and the Bank of
New York.



LETTRÉ A MADAME DE M***.

*Qui pourra servir de Dédicace &
d'Avertissement.*

MADAME,

JE vous ai vu vous attendrir sur
le sort de Miss Westbury. J'ai surpris
votre ame dans le trouble, & vos
beaux yeux bleus dans les larmes,
à l'endroit où Jenny, chassée de la
présence de son époux, n'a point
cessé de l'adorer; mais lorsqu'il est
détrompé; quand déplorant son aveu-
glement, son erreur, détestant sa
barbarie, il est rendu à ses premiers
sentimens, à son épouse, à lui-même;
de quelle joie pure, de quels
transports n'ai-je point été l'heureux
témoin? (je dis heureux en m a qua-

A ij

lité de traducteur.) Vos yeux auparavant noyés de pleurs , brilloient alors d'une douce lumiere , & votre beau sein , plus doucement agité , réfléchissoit sur mon ame le sentiment de la volupté douce & tranquille que vous partagiez avec les deux époux dont vous lisiez l'histoire.

Quel heureux préjugé pour ma traduction , Madame ! Après tant d'obligations contractées avec elle , vous ne pouvez plus me défendre de la publier sous vos auspices. La sensibilité qu'elle a su si bien vous inspirer , en assure le succès & j'aurai le bonheur de vous devoir une réputation à laquelle je n'aurois jamais osé prétendre sans vous. Mais je vous entendis déjà gronder : „ Non , Monsieur , mon nom ne „ sera pas , si vous le voulez bien , „ à la tête d'une Brochure Angloise , „ d'un Roman ; je vous défends... „ En conscience , Madame , je ne „ puis vous obéir : voudriez - vous „ d'une soumission qui... Acheyez , „ Monsieur d'une soumission qui met-

*A MADAME DE M***.*

„ troit la vanité de ma modestie à
„ son aise. Quelle idée, Madame! ...
„ Comment, Monsieur! vous oseriez...
„ Tenez, Madame ne nous fâchons
„ point : je suis homme d'accommode-
„ ment. Sérieusement, vous n'y vou-
„ lez pas voir votre nom? ... Très-
„ sérieusement, je vous assure... En
„ ce cas, Madame, vous n'aurez pas
„ le petit mot à dire; on n'en met-
„ tera que la première lettre : est-ce
„ être assez raisonnable? Vous voyez
„ parce que je ne fais point, tout
„ ce que je ferois pour vous plaire.
On vous passe *l'incognito*: l'on ne se
permettra pas même le langage de la
vérité: vous êtes si modeste, que vous
le prendriez pour celui de la flatterie:
ainsi je me tairai sur vos vertus, sur
les louanges que vous méritez. N'ayez
pas peur de m'entendre dire que mon
Ouvrage est dédié à la femme la plus
aimable, la plus vertueuse, & la plus
spirituelle de son sexe; à celle dont
les talens supérieurs, comme sa beau-
té, n'empruntent rien de l'art, &

A iij

doivent tout à la nature : rien de tout cela , Madame ; on auroit bien - tôt déviné cette femme adorable , si connue par la sagesse de son esprit , par la finesse & la sûreté de son goût , par l'étendue & la variété de ses connoissances. Ses Lettres délicieuses , étincelantes de toutes les beautés du génie ; ses Lettres , diroit-on , ne sont-elles pas entre les mains de tout le monde ? Quel style ! quelle énergie ! quelle chaleur ! quelle sage (*) & sublime Philosophie ! Peut-on les lire sans éprouver le charme délicieux & inexprimable qu'on éprouve quand on a le bonheur de la reconnoître ; & qui ne la reconnoîtroit point là ?

Il est donc décidé que je ne vous louerai point , que vous rougiriez , & que vous ne me pardonneriez jamais le supplice auquel j'exposerois votre modestie. J'ai , comme vous voyez , trop d'intérêt à garder le silence :

(*) Il y a malheureusement trop long-tems qu'on nous prouve clair comme le jour , que la sagesse & la philosophie ne sont plus synonyme.

A MADAME DÈ M*.** vii

mais souvenez-vous de ce qu'a dit un homme célèbre, que vous connoissez :
„ Le mérite est comme la poudre ; son
„ explosion est d'autant plus forte,
„ qu'elle est plus comprimée (*).

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments que vous faites naître,

MADAME,

Votre très-humble &
obéissant serviteur***.

(*) Helvetius, Discours sur l'Esprit.

A iv

A MIRVAME DE M.**. 47
mire foliorum - non de c. d. s. d. c. i.
lumen c. g. p. s. d. c. a. d. c. o. s. o. s. l. l.
F. e. p. p. l. i. e. f. f. c. t. t. m. e. f. b. o. d. e. s.
o. c. p. l. i. o. n. e. f. g. q. u. n. t. u. s. b. r. s. f. o. r. e. s.
L. s. i. l. l. p. o. n. n. e. f. g. f. u. r. a. c. e. f. e. l. e. s.
m. e. n. a. d. s. a. g. s. f. r. c. s. l. i. n. s. 2

REAGA



L A

NOUVELLE FEMME.

LETTRE PREMIERE.

*Sir Georges Warwick, à Charles Lesley,
Ecuyer.*

TU me persuaderois, Lesley. On ne peut peindre plus fortement les inconveniens du mariage. Mais ton opinion est si contraire au bien général, si opposée à notre propre bonheur, que tu me permettras de ne pas être de ton avis. Le point de vue sous lequel tu l'envisages, te présente le mariage comme une mer pleine d'écueils. Je crois, comme toi, qu'une fille élevée dans le grand monde, nourrie dans les erreurs du siecle, la tête pleine de toutes les bagatelles trompeuses qu'enfante le luxe, feroit une charge onéreuse

A v

à son mari, & peut-être une source de chagrins & de repentirs.

Mais sommes-nous donc tenus à ne nous unir qu'à des femmes que le rang & la fortune invitent à se livrer à tous les objets de dissipation ? Leurs biens nous dédommageroient-ils des folles dépenses où les entraînent mille caprices, mille fantaisies ? Ne nous feroit-il donc pas permis de chercher dans une médiocre condition, celle qui doit faire le bonheur de notre vie ? Je ne le crois point. Une fille élevée dans une humble obscurité, dans ces vertus paisibles qui conservent les moeurs innocentes & pures, me paroît bien plus propre à nous rendre heureux, & devroit, par préférence, fixer notre choix.

Son cœur, que le goût du luxe & de la dissipation n'auroit pas corrompu, s'attacheroit à nous par les noeuds de l'hymen, & par les liens, plus chers encore, de la reconnaissance. Une telle femme ne feroit portée par inclination, qu'à des actions honnêtes. Souple & flexible, elle adopteroit nos plaisirs, nos goûts, nos penchans ; elle préviendroit nos désirs. Quelle joie pour elle de lire dans nos yeux la satisfaction que nous causent ses soins empêfés ! Toujours attentive à nous plaire, ses sensations les plus délicieuses feroient cel-

les mêmes qu'elle nous feroit éprouver.

Ah! mon ami, mon cœur tressaillit à l'idée flatteuse d'une pareille union. Je crois toucher à cette félicité désirée. Jenny fera mon bonheur. Cette charmante fille, dont les qualités sont inestimables, me rendra le plus fortuné des hommes. Je serai son époux; mais je serai aussi son ami, son bienfaiteur. Quel enjouement! quelle gaïté! quelle vivacité!... Ah! Charles, quelle compagnie peut mieux convenir à ton ami habituellement triste & mélancolique?

Je ne puis me refuser au plaisir de te faire connoître cette fille adorable. Quelques traits suffiront pour te convaincre qu'un cœur moins sensible que le mien n'auroit pas résisté aux grâces touchantes & naïves de celle dont la séduisante image est gravée dans mon ame.

Tu fais qu'après la mort de mon frère, mes amis paroisoient tous souhaiter de me voir marié. Je crus devoir céder à leur empressement. J'adressai mes vœux à Lady Elisa Cécill. Soins, assiduités, complaisances, j'employai tout pour lui plaire; & tu fais, Charles, la récompense qu'elle me réservoit. Dis-moi, ai-je eu tort de renoncer à ces femmes, qui pensent que l'éclat de la naissance & de la fortune les autorise dans tous leurs caprices.

collauploch engly si ruf Ali vjus95 23, eidsat

Cécill étoit élévee dans les usages du grand monde. Sa réputation étoit irréprochable , & sa personne étoit l'objet de l'admiration générale. Je ne fus pas insensible à ses charmes ; mon cœur brûloit pour elle du feu le plus pur. Je l'adorois. Elle me fit l'aveu de la passion la plus tendre. Je lui étois cher , elle ne s'en cachoit plus. L'hymen qui devoit nous unir n'étoit plus un mystere. Je jouissois des plus douces espérances. Elle avoit même fixé le jour si désiré. Milord G... se présente ; c'est un viellard déjà décrépit ; mais ses grands biens & une charge considérable à la Cour , lui obtiennent la préférence ; & mon infidelle ne rougit point de manquer à tous ses sermens.

Etonné , confondu , anéanti , dégoûté du monde , je partis pour ma terre de Rose-Hill. Je me faisois mille chimères sur les plaisirs de la retraite ; sur les agréments d'une vie libre , innocente & champêtre. Je n'avois pas vu ma famille depuis mon retour des Pays étrangers. Je résolus de faire ce voyage à cheval : mais surpris par un orage violent , Je m'écartai de la route pour chercher un abri , dans une maison simple & de peu d'apparence , qui ne me paroissoit pas éloignée.

Que de trésors dans cette humble demeure , Charles ! Quels objets frapperent mes yeux Une femme que l'âge rendoit déjà respectable , & deux filles sur le visage desquelles

brilloient toutes les graces de la jcunesse. La cadette , qui n'a pas dix huit ans , est une beauté rare. Je réussirois peu à te peindre tant de charmes réunis. Je ne vis jamais des yeux si animés , si spirituels. Sa sœur aînée , qui paroît être dans sa vingtième année , annonce , sous une figure agréable , un grand air de douceur & de sensibilité. Ses grands yeux bleus semblent respirer une langueur délicieuse. Les traits de son visage sont moins piquans , mais ils ont l'expreslion d'un caractere plus réfléchi. J'étois enchanté de l'en-
jouement , des saillies & de vivacité de la plus jeune. Toi , mon ami , toi qui es si gai , si leger , si ardent , tu n'aurois pas résisté aux graces iusinuantes de l'aînée. Je te la donne pour une personne intéressante. Je te conseille même d'y penser un peu , je ne voudrois cependant pas que tu t'en occupasses trop fortement. Je connois ton aversion pour les longues réflexions.

Je reçus l'accueil le plus honnête de cette famille. J'appris de Madame Westbury (c'est le nom de mon estimable hôtesse) qu'elle avoit aussi un fils qui étoit à l'armée. „ Mon pauvre garçon , disoit elle en parlant „ de lui , se trouve éloigné des lieux qu'il ont „ vu naître. Mais grace au Ciel , nous espé- „ rons bientôt le revoir. Il est le soutien , „ la joie & la consolation d'une mère que

„ la perte d'un mari a sensiblement affigée;

„ Ah ! Madame , lui dis-je , que vous
„ êtes heureuse dans le sein de votre famil-
„ le ! Vous chérissez des enfans qui font
„ tout leur bonheur de vous plaire. Quelle
„ richesse , quelle grandeur font comparables
„ à la satisfaction dont vous jouissez ?

„ Il est vrai , Monsieur , nos jours coulent
„ ici purs & sans inquiétudes. Nous possédons
„ le nécessaire ; & le superflus , vous le
„ savez ; n'ajoute point au bonheur.

On servit avec une propreté admirable un repas simple & frugal , que l'enjouement de jenny me fit paroître délicieux. Sa candeur , son innocence , les faillies de son esprit , ses graces naturelles & légères , tout en elle étoit si intéressant , que je ne pus me défendre de l'aimer.

La vieille Dame me raconta , en peu de mots , son histoire. Son mari avoit servi avec distinction ; sa mort l'avoit laissé avec une fortune très bornée ; mais sa grande économie la mettoit en état de vivre aisément dans une campagne , ce qu'elle n'au-roit pu faire à Londres.

„ Mais , Madame , lui dis-je , vos char-
„ mantes filles peuvent elles bien se résoudre
„ à vivre toujours dans la retraite ? N'est-il
„ pas cruel d'enferver ainsi leur mérite dans
„ l'obscurité ?

„ Ah! Monsieur , s'écria-t-elle , laissez- là
 „ les propos trop flatteurs ; nous n'y sommes
 „ pas accoutumées. Mes filles savent , sans
 „ murmurer , se soumettre à la nécessité ,
 „ & je pense même , que s'il s'agissoit de
 „ leur choix , elles préféreroient encore la
 „ campagne à la ville .

„ Je répondrois bien pour ma sœur , dit
 „ la cadette avec un sourire malin ; mais
 „ je ne serois pas si sûre de moi. Il ne fau-
 „ droit pas , je crois , me faire violence , pour
 „ m'engager à venir faire l'épreuve de la
 „ vie dont on jouit dans les Villes. Si elle
 „ ne m'inspiroit que du dégoût , alors je re-
 „ viendrois , avec un nouveau plaisir , ha-
 „ biter la paisible demeure que j'aurois
 „ quittée.

„ Voudriez - vous , lui dis-je , en lui ser-
 „ rant doucement la main , éprouver ces
 „ plaisirs qui vous font inconnus ? Ah !
 „ vous êtes faite pour plaire dans tous les
 „ lieux .

Cette faillie déplût à la mère. La fille
 rougit , & cette rougeur ajoutoit à ses char-
 mes & à son innocence . „ Ce seroit , Mon-
 „ sieur , ajouta la mère après un moment
 „ de silence , mal reconnoître l'hospitalité
 „ qui vous est offerte que de remplir la
 „ tête de mes filles de vaines chimères , &
 „ de les rendre mécontentes de l'état pour

„ lesquelles elles sont nées. Nous ne sommes que trop portées à avoir bonne opinion de nous. L'orgueil ne nous est que trop naturel. Il est peu nécessaire que la flatterie vienne lui prêter une nouvelle force.

„ Ah ! Madame, reprit Jenny avec sa vivacité ordinaire, j'imagine qu'il conviendroit assez d'avoir bonne opinion de soi, sans cependant s'en faire trop accroire; & assurément, une femme devroit toujours avoir l'espece d'orgueil qui la porte à se faire respecter. Si je ne me trompe pas, cette question est bien établie dans le drame que nous avons lu l'après-dînée.

„ Ma chère fille, repliqua Madame Weisbury, je voudrois que la mémoire vous servît à retenir des leçons plus utiles. Ce n'est point d'après les sentimens qu'on préconise au théâtre, que je souhaiterois que vous formassiez les vôtres. Je vous permets rarement de lire des comédies; encore n'est-ce que pour vous délasser d'études plus férieuses. Je ne prétends pas, ma fille, vous faire un crime de cette agréable vivacité, qui dissipe souvent les tristes idées qu'une perte trop chère rappelle toujours à mon souvenir; mais il faut la contenir dans

„ les bornes de la prudence & de la dif-
 „ crétion. Quant à l'orgueil, j'ose croire
 „ que vous en aurez toujours assez pour
 „ ne commettre jamais une action dont
 „ vous puissiez rougir.

„ Nous ne devons pas, interrompit l'a-
 „ ñée en souriant, juger des sentimens de
 „ jenny sur l'opinion qu'elle paroît soutenir
 „ avec chaleur : elle aime quelquefois à
 „ faire briller son esprit, en feignant de
 „ défendre par des raisons spécieuses, une
 „ maniere de penser qui n'est pas la sien-
 „ ne; &, à dire vrai, je la crois la per-
 „ sonne la plus exempte de cette orgueil
 „ dont elle veut paroître l'apologiste.

„ Et si c'étoient ses propres sentimens,
 „ repris-je, quelle femme pourroit se flat-
 „ ter d'y avoir des droits plus légitimes?
 „ Mais, jenny, continuai je en soupirant,
 „ laissez-moi croire que tout votre mérite
 „ ne vous est pas connu; autrement, quel
 „ homme oseroit jamais espérer?...

„ Mais pourquoi, Monsieur, cherchez-
 „ vous à me le persuader?

„ C'est l'aveu de la vérité, je puis seu-
 „ lement vous rendre justice. Mais ce que
 „ j'espere de vous dépend de votre volon-
 „ té; & je n'ai point la présomption de
 „ croire le mériter.

„ Vous êtes trop honnête, Monsieur;

„ je me connois assez pour sentir que les
 „ choses obligeantes que vous me dites,
 „ ne peuvent être que l'effet de votre po-
 „ liteſſe. J'ajouterai ſeulement que ce diſ-
 „ cours flatteur ne me rendra pas plus
 „ vainc.

Un billet que je reçois de Madame Westbury, ne me permet pas, mon ami, de t'entretenir plus long-temps. Elle m'invite à venir être le témoin de la joie que lui cause le retour de son fils. J'y vole sur les ailes de l'amour. Je passe auprès d'elle pour être un parent éloigné de ton ami Sir Georges Warwick, qui est venu paſſer quelque-temps à sa campagne, & pour un cadet de famille, qui a trois à quatre cents guinées de rente. Je ne fais si tu me comprends.

LETTRE II.

Du même au même.

J'Ai joui, mon ami, du plaisir le plus pur pour une ame sensible, du ſpectacle délicieux d'une tendre mère environnée & adorée de ſes enfans. Je m'intéreſſe toujours de plus en plus à cette famille unie par les liens les plus chers de l'amitié. Sois sûr, Charles, qu'une fille qui fut toujours pér-

nétrée d'amour & de respect pour celle dont elle tient le jour, & qui ne vit jamais dans son frere que son plus sincere ami, fera, à coup sûr, le bonheur d'un époux. Rien aussi ne pourroit me détourner du dessein que j'ai pris; j'y suis même d'autant plus porté que je ne suis déjà plus un objet d'indifférence pour cette aimable personne, qui cependant ignore & mon rang & ma fortune.

Le jeune Westbury est d'une figure intéressante. Ma jenny est l'objet de ses complaisances, & je lui en fais un gré infini. Il m'a accueilli comme le plus intime ami de sa famille. C'est l'idée que sa mere lui a donnée de moi. Je dois dire aussi que mes visites ont été si fréquentes dans cette maison, que je n'y suis plus regardé comme un étranger. Je crois m'apercevoir que ma présence semble toujours leur donner une satisfaction nouvelle. Un heureux hasard m'a rendu de quelqu'utilité auprès de Madame Westbury, & cette respectable Dame a le cœur du monde le plus reconnoissant. Ses aimables filles me considerent comme leur frere. Je trouve dans les obligeantes caresses de l'ainée, une franchise dont je serois sensiblement affecté, si le tendre embarras que je crois lire dans les yeux de la cadette, & que toute

sa vivacité ne me fauroit cacher, ne fai-
soit naître dans mon ame les espérances
les plus flatteuses. Sans avoir encore fait l'a-
veu de mon penchant pour elle, j'imagine
que mes sentimens ne sont plus un secret
pour la famille. Hier je risquai d'ouvrir mon
cœur à la divine jenny. Je lui peignis la pas-
sion qu'elle m'inspire avec cette force d'ex-
pression que l'amour seul peut donner. Nous
étions à la promenade. Je réussis à l'écartier
du reste de la compagnie sans paroître en
avoir eu le dessein. S'étant arrêtée, & se
voyant seule avec moi, elle me dit d'un
ton qui marquoit le trouble de son ame:
» Où prétendez-vous aller, Monsieur? Re-
» tournons vers nos amis.

» Je ne pense pas que ma jenny puisse
» craindre de se confier à moi, lui dis je en
» lui serrant doucement la main.

» Votre jenny, Monsieur !

» Pardonnez ma présomption : mais ma
» plus grande ambition est de vous nom-
» mer ma jenny.

» Il faut avouer, reprit-elle en riant,
» que cette ambition est bien modérée.
» Mais ne sont-ce pas là les discours les
» plus ordinaires aux hommes dans le tête-
» à-tête ? Ces lieux communs sont trop usés.
» La grande opinion que j'avois de vous me
» faisoit croire que vous auriez à me dire

„ des choses plus neuves & plus intéressantes.

„ Vous croyez donc, jenny , que j'aurois
„ avec votre sœur le même entretien ?

„ Pourquoi pas même avec toute autre
„ femme ? Mais , je vous en prie , ne donnez
„ point le nom d'entretien à d'inutiles com-
„ plimens. Vous vous trompez de croire...“
Elle n'acheva pas , & prit un petit air de fierté.

„ je suis le plus infortuné des hommes ,
„ s'il ne m'est pas permis de vous entre-
„ tenir de mon amour. Je puis cependant
„ garder le silence...“

„ Non , reprit - elle vivement ; je vous
„ haïrois. Rien ne m'est plus insurppota-
„ ble qu'un homme taciturne & sombre.

„ Oh ! jenny !

„ Point d'exclamation , Monsieur je vous
„ supplie ; je ne les aime pas.

„ Se pourroit-il donc , ajoûtai-je , que
„ votre cœur fût insensible.

„ Le moyen , Monsieur , de ne pas
„ sentir tout ce que vous valez.

„ De grace , Miss , daignez m'entendre
„ un moment. La raillerie seroit déplacée
„ dans un sujet si sérieux.

„ Un sujet sérieux ne peut me plaire ;
„ mais vous me demandez un moment ;
„ je vous l'accorde : allons , soyez prompt
„ & mettez bien votre temps à profit. Si
„ vous m'en croyez , vous différez enco-

„ re : vous en préparerez mieux ce que
„ vous avez à me dire.

„ Oh ! non : ce moment m'est trop pré-
„ cieux pour le laisser échapper ; mon
„ cœur ne peut contenir plus long-
„ tems la tendre émotion dont il est agité :
„ que ne donnerois-je pas, chere Miss, pour
„ faire naître dans votre ame ces mêmes
„ sentimens.... ?

„ Je ne fais, Monsieur, interrompit-elle
„ en rougissant, si je dois vous écouter.

„ Oui, Jenny, oui, vous le pouvez; vo-
„ tre honneur, & votre bonheur même me
„ font plus chers que la vie. Je vous aime....

„ Et moi aussi, dit-elle en souriant. Jenny..
„ feroit-il possible ?

„ Rien, Monsieur, de plus naturel. Qui
„ dois-je aimer plus que moi-même ?

„ Ah ! Miss, personne au monde ne le
„ mérite à plus de titres... Mais ne pour-
„ riez vous pas.... ?

„ Non, je ne le pense pas. Eh ! pour-
„ quoi faudroit-il que je vous aimasse ?

„ Pourquoi ? parce que je vous adore. Oui,
„ divine Jenny, tous mes vœux se bornent
„ à vous plaire. Je ne suis plus le maître
„ d'un cœur que vous possédez sans parta-
„ ge; & je me glorifie de la perte de ma
„ liberté.

„ Non pas moi ; je ne consentirai jamais

„ à perdre la mienne, à moins que les hommes ne changent de caractère, qu'ils n'abandonnent l'orgueil & la jaloufie, qu'il ne cessent d'être inconstans. Ils pensent pouvoir à leur gré satisfaire toutes leurs fantaisies ; mais quelqu'irréprochable que soit la conduite d'une femme, ils ne croient pas être obligés à lui en marquer la moindre reconnaissance. Tout ce qu'elle peut faire n'est, selon eux, qu'un devoir.

„ Miss, daignez ne pas juger mon sexe d'après quelques uns de ceux qui offensent le vôtre. Unissez-vous à moi, & je vous rends l'arbitre de mon sort.

„ Oh ! non ; il ne m'arrivera point de faire d'un aimable homme, un mari maussade.

„ Ne plaignez point, jenny. Vous ne sauriez croire combien mon cœur est blessé de cet air d'indifférence.

„ J'imagine que cette blessure n'est pas si dangereuse, qu'un sourire ne puisse la guérir.

„ Faites-en donc l'épreuve, „ m'écriai-je en souriant & pressant une de ses belles mains contre mon cœur.

Un soupir involontaire lui échappa ; elle baissa les yeux ; les miens fixés sur elle observoient les moindres mouvements de son

ame. " Vous m'aimez donc , me dit-elle en levant doucement sur moi ses beaux yeux ; " Vous ne savez pas à quel point je suis étourdie & capricieuse. Mon estime pour vous ne me permet pas de me rendre à vos desirs. Je vous assure que je n'ai pas les qualités qui peuvent rendre un mariage heureux. Je suis sans fortune , sans gravité , d'une humeur qui ne peut supporter la moindre contradiction... jugez donc quelle femme je serois !

" Vous me permettrez , mon ange , de ne pas vous en croire sur votre parole. Vous êtes un trésor pour moi ; ma fortune est , à la vérité , bornée : mais telle qu'elle est , je la mets à vos pieds ainsi que son maître. Disposez de l'une ; & le sort de l'autre est entre vos mains.

" Vous ne savez pas ce que vous offrez ; reprit-elle avec un sourire enchanteur. " Vous ignorez combien les femmes aiment à gouverner arbitrairement , & vous osez , vous soumettre , vous livrer à mes volontés ! Prenez-y garde , vous ne me connoissez pas assez pour savoir quel usagé je pourrois faire de cette autorité.

" Mon parti est pris , lui dis-je ; permettez-moi , jenny , de vous demander à votre mère. Si vous n'osez prononcer mon bonheur , laissez du moins à vos yeux le soin de m'en instruire. Qu'espérerai-je , M. ill.

Son innocente pudeur l'empêchoit de me faire connoître ses sentimens. Je la ferrai dans mes bras ; je redoublai mes instances ; je lui arrachai enfin son secret. " Je ne lui suis pas indifférent , & si sa mere & son frere l'approuvent . . . Ses transports acheverent de me convaincre de sa sensibilité.

Tu peux , à présent , Charles , féliciter ton ami ; il est en effet le plus fortuné des hommes. Combien va s'applaudir cette vertueuse famille , lorsque je me ferai connoître ! Ce ne sera cependant qu'après la possession irrévocable de ma Jenny. Je serois au désespoir que la moindre idée d'intérêt vint se mêler à la joie que doit causer ici mon mariage.

Dans la premiere visite , je ferai mes propositions dans les regles d'usage. J'apporterai avec moi les titres des biens dont je jouissois avant la mort de mon frere ; ils se montent à environ quatre cent guinées de rente. Tout est déjà arrangé. Le lendemain de mon mariage je ferai à ma tendre épouse un présent inattendu. Je lui assurerai huit cent guinées par an pour ses plaisirs. J'aurai soin de toute la famille , & j'emploierai tout mon crédit en faveur de son frere.

As-tu quelquefois pensé à son aimable frere ? Il me semble que je t'en aimerois

Tome I. 1710. 200. 200. 200. B

mieux, si cela étoit, quoique mon amitié pour toi ne puisse guères augmenter. Je suis à toi sans réserve.

LETTRE III.

Du même au même.

CElui qui t'écrit est dans ce moment le plus heureux des hommes. Je n'ai plus rien à desirer ; tous mes vœux son remplis. J'ai lu quelque part qu'un orateur célèbre voulant inspirer à ses auditeurs le goût du mariage, fit une peinture si vive de ses plaisirs, que chacun sortit de l'assemblée, impatient de jouir d'une félicité si désirable. Je fais plus pour toi, mon ami, je te donne l'exemple, qui est plus fort que le précepte. Hâte toi donc de le suivre. Tu trouveras le vrai bonheur dans un tendre & vertueux engagement.

Depuis hier, je suis uni à la plus aimable des femmes. Ce fut avec les transports de la joie la plus vive, que je reçus des mains de son frere cette fleur précieuse ! Point de pleurs, point de résistance : & cependant son maintien étoit d'une grace, d'une modestie ! . . . Jamais elle ne me parut si parfaite, si brillante. Ses habits étoient d'un goût exquis dans leur simplicité. Sa

sœur, vêtue en blanc, paroissoit une vestale modeste, & dans toute sa personne regnoient une douceur & des graces inexprimables.

Je crains bien, Lesley, que l'invitation que tu as reçue ne soit arrivée trop tard. Dans le nombre de nos convives, il y en avoit un dont il faut que je t'entretienne. C'est un jeune homme d'une figure intéressante. Il paroissoit avoir les attentions les plus particulières pour notre charmante sœur. Ses soins obligeans n'étoient point dédaignés ; mais ils étoient si respectueux, que je suis persuadé que son estime égaloit son amour.

J'ai saisi une occasion de m'informer à Madame Westbury de l'état de ses affaires. J'ai appris qu'il étoit bien né, mais sans biens. „ Il y a long-temps, dit elle, qu'à „ en juger par sa conduite, ce jeune homme „ me paroît nourrir dans son cœur une tendre passion pour mon aînée. : mais il est „ trop généreux pour vouloir faire naître „ une passion semblable dans l'ame de ma „ fille. La médiocrité de son bien ne lui „ permet pas de songer au mariage, & ses „ sentimens sont trop honnêtes pour envelopper une femme dans ses disgraces. “ Elle ajouta qu'elle croyoit que le silence qu'il s'étoit imposé à cet égard devoit lui faire une peine infinie.

B ij

„ Quels sont les sentimens de votre fille à son sujet ? “ demandai-je avec empressement.

„ Elle est sur cela d'une réserve extrême, répondit-elle : mais j'ai lieu de penser qu'aucun homme ne fera jamais sur son cœur une plus tendre impression que monsieur Manwaring.

„ Laissez-moi le soin de cette affaire “ m'écriai-je, en oubliant qu'elle ignoroit encore l'état de mes biens.

„ Oh ! monsieur (en soupirant) vous avez fait, je le pense, le bonheur d'un de mes enfans ; mais les autres doivent se soumettre à leur destinée.

„ Et moi j'ose vous prédire (en lui serrant la main) que cette destinée sera également heureuse.

Je ne lui en dis pas davantage. Je revins vers ma Jenny : elle étoit à son clavecin ; son frère étoit appuyé sur le dos de sa chaise, & les deux Amans s'entretenoient à une fenêtre à quelque distance de la compagnie. „ Où avez-vous été, me dit-elle en me tendant la main ? C'est en vérité, commencer trop tôt à jouer le rôle de mari ! Pourriez-vous bien déjà me négliger ?

Je répondis à ce reproche obligant, en lui baisant tendrement la main. Je pris un

siege à côté d'elle; je la suppliai de se remettre à son clavecin, & d'y joindre l'harmonie de sa voix. Elle obéit. Crois-tu, Lefley, que cette femme charmante fasle toujours paroître une obéissance si prompte?

La fête a été on ne peut pas plus agréable, ni mieux ordonnée; point de luxe, point d'étalage, point de profusion; tout y étoit assorti à la médiocrité prétendue de ma fortune: ma parure n'étoit pas moins simple que celle de mon épouse.

Je passe légerement sur le jour de ma vie le plus délicieux. Je ne pense pas pouvoir te donner une juste idée des plaisirs d'un amour qui est si peu connu dans le monde où tu vis. Mon ame est encore sous le charme. Mais pour imaginer une volupté aussi douce, il faut voir celle qui en est l'objet: sa beauté justifiera assez mes transports.

Le lendemain, comme nous déjeunions, un équipage brillant, attelé de quatre chevaux, avec trois laquais en livrée neuve, leurs chapeaux ornés de rubans, s'arrêta à la porte.

„ Qui est ce qui nous arrive, dit madame „ Westbury un peu étonnée? Vos amis „ sont vraiment empessés à venir vous fé- „ liciter. O la charmante voiture, s'écria „ ma jenny!

„ Que donneriez - vous pour en être la maîtresse ? “ lui dis - je en riant.

„ Ce n'est pas le moment de vous ré-
pondre , me répliqua - t - elle , pourquoi ne
vous hâitez - vous pas d'introduire vos
hôtes ?

„ Ceux , dis - je en l'embrassant , à qui
cet équipage appartient , sont déjà intro-
duits. C'est le vôtre , ma tendre amie.
„ Vous avez généreusement consenti à me
donner votre main en me regardant com-
me M. Warwick ; j'espere que vous ne
me retirerez point ce précieux don , en
joignant un titre à ce nom , & en vous fa-
uant comme Lady Warwick.

„ Que dites - vous ? “ s'écria - t - elle avec la
plus grande surprise.

„ Je veux dire , qu'au lieu d'avoir épou-
sé M. Warwick avec quatre cent liv-
sterling de rente , vous êtes mariée au
Lord Georges Warwick , qui en possède
plusieurs milles.

Il seroit difficile de te peindre l'éton-
nement de toute cette famille . „ Seroit - il
„ donc possible , s'écria ma jenny ? “ Ah !
„ pourquoi ne m'avez - vous point dit cela
„ avant mon mariage ? Je me croyois
„ assez en état de soutenir le rang que
„ doit tenir la femme d'un simple Gentil-
„ homme ; mais il n'entra jamais dans ma
„ tête de pouvoir représenter une Lady.

„ J'ai bien peur que toute ma sagesse ne
 „ se brise contre l'écueil d'une fortune si
 „ extraordinaire. Cependant il n'y a point
 „ de remede , ajoûta-t-elle en me regardant
 „ avec le sourire de la plus douce complai-
 „ fiance ; vous m'avez épousée.

„ Assurément , répliquai-je , & il ne m'ar-
 „ rivera jamais de m'en repentir. Je ferois
 „ d'inutiles efforts , me dit Madame West-
 „ bury , pour vous exprimer tous les sen-
 „ timens que m'inspire la reconnoissance
 „ de vos généreux procédés. Veuillez le
 „ ciel rendre ma fille digne de vos bontés !
 „ Ma chere enfant , ajouta-t-elle en se tour-
 „ nant vers elle , appliquez-vous à mériter
 „ un si grand bienfait , & à vous rendre
 „ digne d'une fortune si inespérée , & si
 „ peu méritée.

„ Si peu méritée ! Ma jenny est digne
 „ d'un Prince. Il n'y a personne ici que moi
 „ qui doive se croire obligé. jenny pense ,
 „ sans doute , assez juste , pour ne pas atta-
 „ cher trop de valeur à ma fortune. Sans
 „ son secours j'ai eu le bonheur de lui plai-
 „ re. Je ferois fâché que cette fortune par-
 „ tageât aujourd'hui ses sentimens. Je n'en-
 „ vîsage d'autre satisfaction dans la posses-
 „ sion des richesses , que le plaisir flatteur
 „ de contribuer à la félicité d'une épouse
 „ chérie ; & sans cette épouse aimable , tous

„ les biens de l'univers ne pourroient rien
 „ pour mon bonheur. j'ose croire encore
 „ que ma jenny ne sera jamais tentée de
 „ trouver dans cette fortune nouvelle des
 „ plaisirs que ne partageroit pas celui qui
 „ la possède. Qu'en dites - vous, charmante
 „ amie

„ N'attendez pas de moi , me répondit-
 „ elle , une réponse grave & sentencieuse
 „ au millieu d'une surprise si agréable.
 „ Faites attention que je suis d'un sexe
 „ naturellement passionné pour les titres
 „ & les équipages. Mais s'il faut parler
 „ sérieusement , je vous dirai que mon
 „ cœur est pentré de la reconnoissance la
 „ plus vive , sans cependant vous en ai-
 „ mer davantage: je sens que cela ne me
 „ seroit pas possible. Peut-être ne démêlé-
 „ je pas bien le sentiment qui m'anime.
 „ Ne concevez pas de moi des espérances
 „ trop flatteuses. N'ayez pas une confiance
 „ trop aveugle dans mes promesses. Mais
 „ ou je me connois peu , ou je dois être
 „ une femme merveilleusement bonne.

„ Charmante vivacité ! m'écriai-je en la
 „ ferrant dans mes bras. Oh ! ma Jenny ,
 „ il faudroit que vous changassiez beau-
 „ coup , pour que je pusse jamais vous
 „ soupçonner d'inconstance. Mais , ma che-
 „ re , j'ai fait venir cette voiture pour vous

conduire dans la maison de votre époux.
 Ce n'est pas que je prétende sitôt vous
 séparer de vos amis. Ils voudront bien,
 j'espere, nous faire la grace de nous
 accompagner. Ma demeure n'est pas élo-
 gnée, & ce voyage n'exige aucun pré-
 paratif. Ne consentez vous pas à nous fai-
 re cet honneur, Madame, en adressant
 la parole à sa mere ?

C'est sans aucun doute, Monsieur.
 Mon frere & moi, repris-je, monterons
 à cheval. Et avec votre permission, mon
 aimable sœur, continuai-je en lui serrant
 la main, j'ai disposé d'une place dans
 la voiture. (Elle rougit.) Je vois que
 vous devinez à qui elle est réservée.
 Comment pouvez-vous le penser ?

Votre rougeur vous décele, ma chère
 Fanny. J'espere qu'elle n'est point l'effet
 d'une fausse honte. La personne est di-
 gne de vous, & je ferai tout ce qui
 dépendra de moi pour faire le bonheur
 de l'un & de l'autre. Je compte qu'il
 ne doit pas tarder à se rendre ici. Je
 l'engageai hier à être de notre partie
 Je parlois encore lorsqu'il entra.

Je conduisis mon aimable épouse à la
 voiture. Elle s'élança dedans avec sa vi-
 vacité ordinaire. On me fit des instances
 obligantes sur la place que je voulois cé-

der à Manwaring, qui s'en défendoit de son côté. Mais après quelques façons, tout s'arrangea comme je le souhaitois, & nous partîmes pour Rose-Hill.

J'avois donné des ordres pour la réception de mes hôtes. Mon maître-d'hôtel n'avoit rien négligé pour recevoir splendide-ment sa nouvelle maîtresse. Elle étoit enchan-tée. La joie la plus vive éclatoit dans ses yeux. J'avois invité quelques familles du voisinage, & tout le monde fut charmé de l'esprit & de la beauté de ma jenny.

Nos convives sont encore ici, & je ne leur permettrai pas de nous quitter avant mon départ pour Londres. Quelques affai-res m'obligent à faire ce voyage plutôt que je ne le desirerois; mais je quitterai la com-pagnie avec d'autant moins de peine, que les lieux où je dois aller procureront à ma tendre épouse des plaisirs nouveaux & va-riés. Adieu. Pourquoi ne m'écris-tu pas? Je commence à croire que ma correspon-dance te fatigue; & à te parler franche-ment, je n'en serois pas extrêmement sur-pris. J'imagine que mes lettres ne sont pas de ton goût.

P. S. J'ai fait un présent de trois mille guinées à notre charmante sœur; j'espere qu'elle les partagera avec son digne amant, avant que je quitte la campagne.

LETTRE IV.

*Charles Lefley, à Sir Georges
Warwick.*

Quel honime! Quoi! ce n'est pas assez pour toi de t'engager dans un mariage inconsidéré ; tu veux encore ranger tous tes amis sous le joug de l'hymen ! Tu donnes trois mille guinées au jeune Manwaring, mon rival, pour l'attirer dans le piege. Ah! qu'avec plaisir il te rendroit cet argent avec intérêt, si tu pouvois un jour le dégager ! Je le parierois sur ma tête. Non, Georges, ni l'exemple, ni le précepte, ne me persuaderont jamais de former ces indissolubles nœuds que tu as si témérairement ferrés. Je te félicite néanmoins de ta rare acquisition. Ton épouse est le phénix de son sexe. Ce n'est pas une de ces belles nourries dans le luxe des villes. L'innocence de ses mœurs te promet une félicité durable. A merveille. Mais si tu est sage, tu ne lui permettras point de quitter la campagne. A en juger par le portrait que tu m'en fais, elle ne feroit pas long-temps avec nos petites-maîtresses, sans acquérir ce bon ton qui te parois si dangereux ; &

B vj

alors, mon honnête ami, je crains que tu ne trouves d'autre différence entr'elle & nos agréables, que son défaut de fortune. Ce ne seroit pas là, je pense, un avantage bien considérable.

Je te le répète, duffai - je encourir toute ton indignation; l'autre sœur eût été un choix bien mieux assorti à un homme de ton caractère. Ne va pas te fâcher; tu connois ma franchise; tu fais aussi qu'il faudroit un miracle pour me rendre favorable à ces femmes impérieuses, qui prétendent nous subjuguer par le pouvoir de leurs charmes. Cependant, je veux bien leur en faire l'aveu; mille fois je me suis soumis à leurs chaînes; mais le terme de mon esclavage ne fut jamais long. Si les grâces de leur personne me captivoient, la sécheresse & la stérilité de leur esprit me renvoyoient bien vite à ma liberté. Tu as, par exemple, renoncé à la tienne un peu légerement: cependant mon ami, il ne faut point trop te décourager. Nous avons, dans nos inventons modernes, découvert une méthode de donner aux mariages moins de contrainte, & de les rendre plus commodes. Les séparations, les divorces, les pensions, sont aujourd'hui un usage reçu.

Dans ce même moment, il y a six de nos amis qui travaillent à se procurer cet heu-

reux expédient: & si je ne me trompe dans mes conjectures, il y en aura avant peu une nouvelle paire à ajouter à cette liste. Tu ne me devines pas: ce n'est pas toi dont il s'agit; je veux voir ta radieuse épouse avant de prononcer ta sentence: c'est de ta première flamme, Lady G.... & de son vieux mari, dont je prédis l'aventure. Te voilà vengé, Georges: elle est aussi malheureuse que tu peux le souhaiter; ou si ton ame généreuse ne te permet pas de le désirer, elle est du moins autant à plaindre qu'elle le mérite. Son vieux hibou est aussi jaloux, aussi soupçonneux, aussi tête qu'il se puisse; & elle de son côté n'est pas moins extravagante qu'une femme peut l'être.

La pauvre femme! je viens de lui jouer un tour perfide. Je fais qu'elle sent toujours pour toi l'amour le plus vif. Je n'eus pas plutôt appris la nouvelle de ton mariage, que je volai chez elle, bien résolu de punir son orgueil par cette nouvelle accablante. Les parties étoient déjà formées avant que j'entrasse dans l'assemblée. Elle ne jouoit point. J'en reçois toujours le plus agréable accueil, & cela, parce qu'elle me craint, & que d'ailleurs elle jouit avec moi du plaisir de parler d'un de mes amis, à qui, en dépit de la nature, elle avoit eu l'honneur de faire perdre la raison.

Dès que je parus, elle se dégagea de cinq à six petits importans qui l'environnoient. Elle vint à moi avec le sourire le plus gracieux. „ Où avez-vous donc été de- „ puis un siècle ? J'ai cru que la trahison „ de quelque belle vous avoit enfin puni „ de votre insensibilité, & qu'à l'exemple „ de votre langoureux ami, vous étiez „ dans une solitude profonde, sur les bords „ d'un ruisseau qui murmure, ou à l'om- „ brage des bois, pour vous plaindre en „ liberté, des tourmens amoureux que vous „ faisoit éprouver une infidelle. „ Tout cela fut prononcé avec l'air & le ton de la plus grande suffisance. Tu sais, Georges, que cette belle a la vanité de penser que ses rigueurs t'ont forcé de renoncer au monde, & que dans ce moment tu n'es occupé qu'à graver son nom sur des hêtres. Tu dois imaginer combien je l'ai humiliée ! Mais tu vas entendre.

„ Non, Madame; la triste destinée de mon ami est pour moi une leçon utile „ qui me met en garde contre les pieges „ dangereux de l'amour. Mais comment „ pouvez-vous en parler avec tant de lége- „ reté ? Devriez-vous prononcer son nom „ sans rougir, persuadée, comme vous de- „ vez l'être, de l'injure que vous lui avez „ faite ?

Malgré le ton ironique que je mis dans
 ce discours , elle fut l'interpréter dans le sens
 le plus favorable à sa vanité . „ Je le plains
 assurement , dit-elle d'un air d'importance
 „ qu'elle accompagna d'un soupir quin'étoit
 „ pas dissimulé ; mais que pouvois-je faire ?
 „ étois-je obligée , parce qu'il m'aimoit
 „ de répondre à sa passion ? je conviens qu'il
 „ avoit du mérite ; mais mon cœur n'est
 „ pas une conquête aisée. Le pauvre garçon !
 „ il est donc réellement à plaindre ? je
 „ n'aurois jamais pensé que votre sexe pût
 „ fournir l'exemple d'une constance si rare.
 „ Mais pourquoi va-t-il s'ensevelir dans la
 „ retraite ? peut-être que quelque belle
 „ moins capricieuse.... Cependant une passion
 „ si forte trouve peu de soulagement dans
 „ les remèdes ordinaires. En vérité , je suis
 „ presque fâché que mon cœur soit si in-
 „ sensible. Je l'avoue , ajouta-t-elle d'un air
 „ de satisfaction ; il m'aimoit avec une ten-
 „ dresse infinie ; mais il n'étoit pas en mon
 „ pouvoir d'y répondre autrement que par
 „ mon amitié ; & c'est de quoi il peut tou-
 „ jours être assuré. Dites-lui , pour sa con-
 „ folation , qu'il me tardoit beaucoup de
 „ vous voir , pour apprendre de ses nouvelles ,
 „ que je plains ses maux , dont je suis l'in-
 „ nocente cause.

Je laissai ma précieuse parler sur ce ton

ridicule jusqu'à ce quelle fût hors d'ha-
leine. je pris alors la parole. „je répondrai,
„ Madame, à vos recherches obligeantes,
„ lui dis je en souriant malignement. J'ai
„ une petite histoire à vous raconter, qui
„ va vous amuser agréablement. Dans le
„ voisinage de Rose-Hill demeure une veuve,
„ d'une famille honnête, & mere d'une fille
„ de la plus grande beauté. Mon ami l'avoit
„ vue & en étoit épris, avant qu'il partît
„ pour les pays étrangers. L'absence affoiblit
„ un peu l'impression que cette fille avoit
„ faite sur son cœur. A son retour, ses
„ amis le sollicitèrent de s'allier avec votre
famille, & lui conseillerent de vous adref-
ser ses hommages.

Si tu avois vu, comme moi, le chan-
gement que ce discours fit sur son visage,
tu aurois eu bien de la peine à ne pas écla-
ter de rire ; mais je fais merveilleusement
me contenir.

Sans paroître faire attention à ce chan-
gement: „ Vous favez, Madame, continuai-
„ je, par votre expérience, quels sont les
„ motifs qui portent aujourd'hui les hom-
„ mes à s'engager dans les nœuds sacrés
„ du mariage. Ces motifs, que l'usage au-
„ torise, firent céder Sir Georges aux remon-
„ trances de ses amis.

„ Vous êtes d'une grande politesse

„ Monsieur interrompit-elle , avec un rire
 „ affecté , & prête à me marquer toute son
 „ indignation.

„ Je vous demande pardon , Madame ,
 „ en m'inclinant négligemment : dans un ré-
 „ cit de cette nature , je ne dois avoir égard
 „ qu'à la vérité. Si je vous parlois pour
 „ mon propre compte , je vous flatterois
 „ autant que vous pourriez le désirer ; mais
 „ il s'agit ici de mon ami , j'en dois parler
 „ avec franchise , & je n'y suis interressé en
 „ aucune maniere.

„ Et qui vous demande ce ridicule récit ;
 „ s'écriat-t-elle vivement . „

„ Je ne le fais , Madame , que pour ré-
 „ pondre à vos questions . „

„ C'est à merveille. Continuez , Monsieur ,
 „ & ne croyez pas que vous puissiez me
 „ mortifier , (en agitant son éventail avec
 „ violence.) Il m'est permis d'en croire ce
 „ qu'il me plaira. Nous connoissons votre
 „ esprit satyrique , Monsieur Lefley. Les
 „ femmes ne doivent pas vous avoir une
 „ grande obligation de l'opinion que vous
 „ avez d'elles.

„ Je n'ai en ceci , Madame , aucun inté-
 „ rêt ; comme j'ai déjà eu l'honneur de
 „ vous le dire . je rapporte seulement les
 „ faits.

„ J'aurois été enchantée , Monsieur , que

„ vous m'eussiez épargné tout ce préambule. L'histoire est en effet prodigieusement amusante : je suis impatiente d'en entendre la conclusion. Hâtez-vous d'y arriver, s'il vous plaît : car aussi bien le temps que je mets à vous écouter, n'est pas, je pense, le mieux employé du monde.

„ Assurément, Madame, sans vos interruptions, l'histoire seroit déjà achevée. Je n'ai pas beaucoup à ajouter : peut-être même n'ajouterois je rien, si ce n'étoit le desir de satisfaire la curiosité que j'ai fait naître en vous.

„ Oh ! cela est impertinent ! s'écria-t-elle.

„ Sans vouloir faire attention à cette exclamation, je continuai. „ Vous crûtes, Madame, ne devoir pas vous rendre à les vœux. Quel en fut le motif ? C'est dont, je crois, personne ne doute.

„ Je vis l'indignation se peindre dans ses yeux. Elle alloit encore m'interrompre ; mais je ne lui en donnai pas le temps.

„ Peu de femmes lui auroient fait effuyer un refus, sans y être portées par les mêmes considérations que vous : & dans ce cas, je dois vous rendre la justice de reconnoître qu'aucune autre femme ne se seroit écartée de la conduite que vous avez tenue. „ Elle prit cela pour un compliment, & sa colere parut se calmer.

„ Je dois dire , à l'avantage de mon ami .
 „ qu'il a des qualités brillantes. Sans parler
 „ de la noblesse & de l'élévation de ses sen-
 „ timens , tout le monde convient qu'il est
 „ de la figure la plus agréable & la plus in-
 „ téressante. (Elle ne put s'empêcher de sou-
 „ pirer.) Mais il ne put jamais parvenir à
 „ vous plaire.

„ Monsieur , s'écria-t-elle involontaire-
 „ ment , jamais je ne lui ai refusé du méri-
 „ te ; mais j'ai vu beaucoup d'hommes qui
 „ n'en manquoient pas. Cette raison pour-
 „ roit-elle m'obliger à les aimer tous ?

„ En aucune façon , Madame , repliquai-
 „ je en souriant : tout au contraire , rien
 „ aujourd'hui n'est moins propre à faire
 „ éclore une tendre passion dans le cœur
 „ d'une femme.

„ Vous êtes mordant , Monsieur , inter-
 „ rompit-elle. J'admire ma patience ; mais
 „ j'espere que vous me ferez la grace de
 „ finir bien-tôt votre impertinent discours.

„ Encore un moment , Madame.

„ Je vous disois que l'amour ne put vous
 „ parler en faveur de Sir Georges ; & en con-
 „ séquence , poursuivis-je , en jettant sur
 „ elle un sourire malin , vous ne crûtes pas
 „ devoir l'épouser. Car de s'engager par des
 „ sermens terribles d'aimer , d'honorer , d'o-
 „ bénir à un homme que peut-être on hait ,

„ on méprise , ou qu'on abhorre , c'est un
„ crime dont aucune femme d'honneur ne
„ voudroit se rendre coupable.

La rougeur la plus vive lui couvrit le visage. Agitée de remords elle voulu m'échapper. „ Restez, Madame , lui dis-je , en lui prenant les mains. je vais finir en peu de mots „ ... je continuai, malgré sa résistance... „ Extrêmement mortifié de votre refus , il avoit pris la téméraire résolution (& il y persista près de deux heures) de rompre toute liaison avec votre sexe , quand l'Amour , sous les traits de Miss Westbury , vint se rappeller à son souvenir. Il monte à cheval , vole vers sa demeure , met à ses pieds sa personne & ses biens. En moins d'un mois tous les préliminaires ont été réglés ; & je reçus hier une lettre où son cœur s'exhale dans les transports de la joie la plus vive , & il m'engage à le féliciter comme l'homme du monde le plus heureux , *quoiqu'un homme marié*. Et moi , Madame , je viens ici vous demander votre connoissance pour sa brillante épouse. Ils doivent incessamment se rendre dans cette ville. Si j'en crois la renommée sur le choix qu'il a fait , vous en serez étonnée , ravie , enchantée....

J'aurois pu alors continuer pendant quatre heures , sans craindre d'être interrompu.

La pauvre Lady G... interdite, anéantie, se laissa aller dans un fauteuil. La vanité feule empêcha ses larmes de couler. Et malgré ses efforts, ses yeux devinrent humides. Après un moment de silence : „ Il est donc „ marié ! s'écria-t-elle, avec un rire forcé. „ Oh ! j'en suis bien réjouie ! Je vous en prie, „ Monsieur, félicitez-le de ma part. Je lui „ souhaite bien du plaisir.

Elle favoit à peine ce qu'elle disoit, j'imagine bien qu'elle ne m'a quitté que pour cacher l'émotion dont elle étoit agitée. Son cœur, je crois, ne fut jamais mis à une plus rude épreuve. Sa vanité fut brisée. N'en conçois pas trop d'orgueil : mais j'ai mille preuves que cette femme t'aime éperduement. Oh ! qu'à juste titre elle est punie de son extravagante ambition ! Puissent toutes les femmes qui, comme elle, se prostituent à la richesse & à la grandeur, partager la même destinée.

Je l'humiliai sans pitié ; ses charmes séducteurs, ses graces enchanteresses, ne firent pas la moindre impression sur mon âme. Je lui rends justice : elle est une des plus jolies femmes de Londres ; mais elle est païtrice de caprices, d'insolence & d'orgueil.

Elle me quitta brusquement, je ne fais sur quel prétexte. Environ un quart-d'heure après, elle reparut dans la compagnie ; mais

pâle, abattue, inattentive à tous les propos flatteurs que , selon l'usage , cinquante fats prodiguoient à ses charmes.

Tu me demanderas peut-être , comment il se peut faire que ton mariage l'affecte si vivement. Ne vois-tu pas quel coup tu portes à sa vanité , de rompre si facilement tes fers ? Il en résulte aussi une conséquence bien fâcheuse. Le pouvoir de ses charmes va s'éclipser aux yeux du monde , qui te croit dans la solitude , uniquement occupé à gémir de sa cruauté & de ses mépris. Je pense encore qu'elle conservoit l'espoir de se remarier avec toi , à la mort de son antique mari , pour laquelle , sans doute , elle adresse pieusement ses prières au Ciel , & fait chrétienement tout ce qui dépend d'elle ; mais le vieux renard est coriace , & il vivra pour faire son supplice , avant qu'elle puisse le mener au tombeau.

Allons , Sir Georges , hâte-toi d'arriver avec ta charmante épouse ; puisque tu ne crains pas de l'exposer à la tentation , qu'elle vienne , & que par la séduction de ses charmes encore naïfsans elle mette le comble à la mortification de sa rivale désespérée.



L E T T R E V.

Sir Georges Warwick à Charles Lesley.

TU fais, mon pauvre Lesley, d'inutiles efforts pour m'intimider: mes soins que tu crois dangereux, ont eu tout le succès que je pouvois desirer. Jeudi dernier je jouis du plaisir de remettre ta prétendue maîtresse entre les mains de son sensible amant; & j'ai arrangé de la maniere la plus agréable toutes les affaires de ma nouvelle famille.

Nous n'avons pu obtenir de notre digne mere de quitter sa paisible retraite. La demeure de sa fille ainée n'en est pas à une grande distance. Cette circonstance heureuse fait que ma jenni s'en séparera avec moins de peine & de sensibilité.

Nous partirons lundi prochain: le Capitaine Westbury fera du voyage. Si tu voulais venir au-devant de nous, tu nous ferois bien plaisir: mais tu es un paresseux. Viens cependant, si le caprice t'y porte. N'es tu pas impatient de voir ma jenny? Mais prends garde à ton cœur.

Ton histoire avec Lady G... m'a beaucoup amusée; mais je n'ai pas le temps de répondre à ta lettre comme je le souhaiterois. Je te verrai bientôt, & nous parlerons

à loisir de toutes ces affaires. je te dirai seulement que je ne me sens pas trop porté à faire faire sa connoissance à ma jenny ; mais je serois enchanté qu'elle formât une liaison intime avec ton estimable tante Lady Betty Percy, & avec tes charmantes cousines. je ne pense pas qu'aucune d'elles te fournisse jamais le moindre prétexte de les comprendre dans la censure trop générale que tu fais de leur sexe. J'espere te persuader avant peu, que tu dois en parler avec plus de respect.

Adieu. Tu me serois plaisir, si tu passois par là, d'entrer dans ma maison de Pall-Mall, pour voir si tout y est en ordre. Je fais que tu as du goût.

LETTRE VI.

Lady Warweik à sa sœur.

QUOI! ma sœur, parce que vous êtes grave, réfléchie, sententieuse, ce seroit une raison pour moi de l'être! Quelle pitié! direz vous, de voir..... Oh! tout ce qu'il vous plaira: je ne conteste point Vous êtes une si bonne personne! Vous êtes même trop bonne pour figurer dans ce monde séduisant & enchanteur, Londres. Quelle grace

grace spéciale que mon honnête mari m'ait préférée à ma grave sœur ! & quel prodige encore, puisque vos caractères sont si ressemblans ! Ah ! mon enfant, que vous vous trouveriez ici déplacée ! On vous excéderoit, on vous désespéreroit, & en moins de quinze jours ma chere Fanny seroit au tombeau. Mon Dieu ! que seriez-vous devenue, vous qui êtes toujours à l'heure, & qui voulez de la regle dans toutes vos occupations ? Deux heures de lecture, deux heures de prieres, deux heures de promenad, deux heures de conversation, deux heures de silence, deux heures de travail. Mais moi qui, depuis que je suis née, n'ai jamais rien arrangé pour deux momens de suite, cette vie est mon élément. Non, Fanny, non je n'avois pas vécu avant mon séjour dans cette voluptueuse ville.

Je ne puis réellement vous exprimer combien je suis enchantée. Les plaisirs ici se succéderont si rapidement, qu'on n'a pas le temps d'en jouir. Je me leve si tard, que j'ai à peine le temps de m'habiller : il faut courir à des ventes, en visites, au Parc, & Dieu sait où ! Je reviens pour faire ma toilette, & j'en ai à peine le temps avant dîner. Je n'ai pas le temps de dîner, j'ai cinquante visites qu'il faut faire à la hâte, pour arriver à la Comédie : j'en ai pas bien le temps d'entendre la Comédie ; on a des

Tome I.

C

engagemens, il faut voler aux assenblées, où le jeu nelaiffe point de temps pour la conver-
sation. je suis forcée de veiller si tard, que
j'ai à peine le temps de dormir, & pour
être entièrement à la mode, je n'ai pas
même le temps de penser à mon mari. Pen-
ser! c'est ici une chose entièrement hors d'u-
sage. jugez si sur la terre il y a rien qui
puisse égaler la joie & les transports d'une
vie si délicieuse!

Vous êtes surprise, étonnée; je crois vous
entendre dire à votre mari: „ Seroit-il pos-
sible que ma sœur fût sérieuse? Permettez-
moi de lui sauver l'embarras d'une répon-
se. Non je ne pense pas que votre sœur soit
sérieuse; vous savez qu'elle ne le fut jamais.
„ Mais, ma chere, vous écriez-vous,
„ il n'est pas possible que vous soyez charmée
„ de cette vie frivole & impertinente, dont
„ vous faites la description.

„ Oh! rien n'est plus possible au monde.

„ Mais votre mari en est-il satisfait?

„ Mon Dieu! ma chere, je n'ai pas même
songé à lui faire cette question. Vous êtes
entièrement dans l'erreur. C'est dans le
beau monde une chose inouie, qu'une fem-
me ait jamais consulté le goût de son mari
sur ce qu'elle doit ou ne doit pas faire. La
soumission aux ordres d'un époux est un
antique usage, réservé aujourd'hui pour
des campagnardes. Dans le monde, une belle

Dame n'a d'autre gouverneur & d'autre guide
que sa volonté souveraine & ses plaisirs.

„ Le Ciel, sans doute, vous récriez-vous,
„ ne permettra pas que ma Jenny aspire à une
„ prérogative si peu desirable: elle sera j'esp-
„ re, toujours gouvernée par les généreux
„ motifs de la reconnoissance & de l'affection.

Vous voyez que j'ai sur le bout du doigt
tous vos beaux sentimens. Peut-être, dites-
vous, „ il vaudroit infiniment mieux que
„ vous les ayez dans le cœur“ ! Mais, ma
chere sœur, n'êtes-vous pas un peu dérai-
fonnaible, de souhaiter que je farcisse ce
cœur de sentimens qui me couvriroient
de ridicules dans un monde où j'ai la loua-
ble ambition de briller. Si dans nos cercles
je m'avisois de parler de reconnoissance;
juste Ciel ! quels éclats de rire partiroient
de toutes parts ! Sachez que ce mot est ici
si inusité & d'une date si ancienne, que
vous ne trouveriez pas une personne sur
mille, qui en entendit la signification; tant
on est éloigné de la pratique de cet-
te vertu surannée. Mais, je vous prie,
ma douce & grave sœur, quelles sont
donc mes grandes obligations ? D'être ma-
riée sans fortune ! Que veut dire cela ? Mon
miroir, & tous les jolis hommes de Lon-
dres ne me jurent-ils pas que je suis au-
dessus de la plus grande fortune, que je suis

C ij

un Ange, une Déesse? & Dieu fait quoi encore!

Ainsi, plus de graves remontrances, ma sœur; croyez même que je pouvois faire une fortune plus éclatante. Je ne me présente nulle part sans y exciter la plus vive admiration. Je n'avois donc qu'à paroître pour être adorée. Je devois donc être une Duchesse. Hélas! je ne suis aujourd'hui que la femme d'un simple Baronet! N'allez pas vous imaginer que je veuille donner au mot *simple* un sens équivoque. Mon mari est assurément homme d'esprit & de jugement; & entre nous, la seule sottise, peut-être, qu'il ait jamais faite, est de m'avoir épousée. Ne voilà-t-il pas une belle naïveté? Comment cet humble aveu a-t-il pu m'échapper? L'effacerai-je? Non; je veux qu'il demeure, afin que vous voyez que j'ai encore l'esprit un peu gauche, quoique je commence à me former dans la science brillante des gens du bon ton.

Après ce premier aveu, je ne crains pas de vous confier que je me crois trop légère, trop étourdie, trop capricieuse pour convenir à un mari toujours grave, réfléchi & tranquille. Mais aussi ne l'en avois-je pas averti? Ne lui avois-je pas dit à quoi il devoit s'attendre? Mais l'amour n'est pas seulement aveugle; il est encore sourd, je crois. Il devoit s'attacher à une femme simple & modeste, comme vous, ma sœur; &

moi je devois être mariée à un homme gai, enjoué, sémillant, tel que Milord W.... qui a pris avec sa femme un arrangement bien raisonnnable : pourvu qu'elle ne veuille point censurer sa conduite, il ne met d'autre borne à la sienne que sa propre discré-
tion, & cette discrétion doit s'étendre à toutes ses fantaisies. Mon cher mari, au contraire, commence déjà à me faire des remontrances.

„ Ma chere jenny, ce genre de vie tu-
„ multueux, trop constamment suivi, nui-
„ roit bientôt à votre santé. Votre fraî-
„ cheur paroît déjà se flétrir. Si vous n'avez
„ point d'égard à votre beauté, vous de-
„ vez croire qu'elle m'intéresse.

„ Oh! je ne pense pas, Monsieur, qu'elle vous
„ intéresse plus que moi : mais hélas ! (en
„ fouriant) le temps de la beauté est bien
„ rapide, quelques peines que nous prenions
„ pour la conserver ; & tandis que je jouis
„ de ce bien précieux, je suis jalouse de le
„ mettre à profit.

„ Et comptez - vous pour rien le plaisir
„ flatteur de charmer les yeux d'un époux
„ qui vous adore ?

„ Oui, Monsieur, en riant, je suis si
„ généreuse, que je ne voudrois pas seule-
„ ment briller aux yeux d'un époux, mais
„ encore à ceux de tous ses amis.

„ Cette générosité est grande, il faut
en convenir: [gravement;] je pense que
c'est un plaisir dont ils jouissent plus que
moi.

„ Il y a en cela de la politique, Sir
Georges. Je ne voudrois pas trop me
prodiguer à leurs yeux; je ne desire que
d'y exciter une admiration passagere; mais
vous savez que tous mes soins doivent
tendre à vous charmer pour la vie. „ Cela
n'étoit-il pas assez agréablement dit?

N'allez pas montrer cette lettre à notre
digne mere. Je lui écris par le même cou-
rier, sur un ton un peu moins à la mode.
Mais il seroit cruel que je ne pusse faire
voir à mes amis les progrès que j'ai faits.
Ce ne seroit pas leur rendre justice, si je
leur refussois cette satisfaction.

Si votre mari, comme je le soupçonne
beaucoup, n'avoit point de goût pour ces
jolies choses, ce seroit toujours pour vous,
ma sœur, un avantage que vous retireriez
de ma correspondance. L'envie a si peu de
prise sur mon ame, que je lui pardonne
encore de s'applaudir de vous avoir préférée.
Je vous dirai même que mon goût s'épure
si fort, que je pourrois fort bien rougir
des applaudissemens d'un homme qui
connoîtroit si peu l'usage du monde.

Mais pour parler sérieusement, comme j'ai fait dans le reste de cette lettre, je vous laisse la liberté de la croire sérieuse ou plaisante, comme vous le jugerez à propos. Mais une chose sur laquelle mon cœur ne peut varier, c'est que je vous aime sincèrement ; que j'ai la plus grande estime pour votre époux, & que je vous embrasse tous les deux avec l'affection la plus tendre.

Ecrivez- moi, mon aimable Fanny ; mais sur-tout point de réflexions morales. Ce seroit en pure perte que vous donneriez de fâques conseils à votre étourdie de sœur Warwick.

P. S. J'allois oublier de vous parler de mon frere. Il pourroit se faire que mon apostille à son sujet fût plus longue que ma lettre. Il est on ne peut plus avant dans mes bonnes graces. Il passe généralement ici pour un garçon très-estimable. Plus d'une belle soupirer en secret, & voudroit pour beaucoup l'attacher à son char ; mais il me paroît plus occupé de son avancement que de la conquête aisée du cœur de nos belles Dames. Je ne doute pas qu'il ne réussisse au gré de ses desirs. Sir Georges emploie tout son crédit en faveur de ce cher frere. Vous devez vous imaginer que je lui en ai une reconnaissance infinie. Je ne fais trop ce qu'il

fait de lui, ni à quoi il l'occupe, mais je ne le vois pas la moitié autant que je le desirerois. Il est vrai que, pour acquérir ce grand usage du monde, cette politesse qui rend un jeûne homme si intéressant, il n'est pas moins bien entre ses mains, que sous la conduite de sa merveilleuse sœur. On vient m'interrompre. Je quitte à regret un sujet si agréable. Adieu.

LETTRE VII.

Madame Manwaring, à Lady Warwick

Vous me laissez la liberté de penser que ce que vous m'avez écrit est une plaisanterie, ou n'en est pas une, comme je le jugerai à propos. Alors, chere Jenny, foyez persuadée que je ne balance pas à croire que vous avez voulu vous égayer un moment, en exposant des sentimens si peu dignes d'une ame qui, comme la vôtre, est nourrie dans le sein de l'innocence & de la vertu. Vous ne sauriez croire, mon aimable sœur, quelle peine m'ont fait certains endroits de votre lettre ! J'aurois dû me rappeller que vous abandonnerait quelquefois au feu de votre imagination brillante, personne ne paroît être plus que vous incon-

séquente & volage. J'ai souvent été charmée de cette grande vivacité d'esprit. Cependant je vous avouerai avec franchise, que de toutes les belles qualités qui vous sont propres, c'est celle que j'aurois le moins enviée, puisqu'elle dégénere si aisément en légèreté. Considérez aussi que ce qui fied dans une jeune fille, est souvent déplacé dans une femme. Ce nouvel état exige plus de retenue & de dignité dans sa conduite. Les hommes sont assez portés à ne nous regarder que comme des objets amusans & frivoles ; mais ils ne se marient guères sans avoir l'espérance de trouver dans celle dont ils font choix, des qualités plus essentielles. Une femme qui a des grâces naturelles & naïves jointes à une imagination vive & brillante, peut bien pour un temps se voir environnée d'adorateurs ; mais il n'y a qu'une manière de penser judicieuse, l'aménité dans le caractère, & les vertus domestiques, qui puissent fixer la tendre affection d'un époux ; & je fais que si ma sœur vouloit les faire éclater, elle excellerait dans ces qualités si estimables.

Vous voudrez bien m'excuser d'oscr vous donner des conseils : vous m'excuserez encore d'être assez vainc pour croire qu'ils ne seront point perdus, comme vous m'en menacez gaiement. Votre seul bonheur est l'in-

teret qui m'anime. Ne me trompai-je pas ?
Ah ! sans doute : le mien en est inseparable.

Vous me dites dans votre humeur en-
jouee, que vous n'avez pas le temps d'aimer.
Si cela est, chere Jenny, soyez persuadée
que je ne suis pas tentée d'envier vos insipi-
des plaisirs & cette vaine grandeur. Seriez-
vous Duchesse (ce qui seroit le terme de
votre ambition,) je ne changerois pas mon
humble condition pour la vôtre. Mais vous
avez le cœur trop sensible & trop reconnois-
sant pour ne pas aimer, puisque je fais que
vous êtes adorée par le meilleur & le plus
généreux des hommes. Et dans ce cas, vous
connoissez le bonheur qui résulte d'une pas-
sion tendre & mutuelle. Dites-moi, ma che-
re, s'il y a rien sur la terre qui puisse éga-
ler cette félicité ? Et dans ce moment, le
seul vœu que je voudrois voir combler, se-
roit d'être assurée que vous n'êtes pas moins
heureuse que votre Fanny.

Vos concerts, vos assemblées, vos spec-
tacles, qui vous présentent des plaisirs si
variés ; je vous en demande pardon, mais
je n'en entends parler qu'avec une sorte de
mépris, & je n'ai pas la plus légère envie
de quitter la vie réguliere, douce & paifi-
ble de la campagne, pour tous vos amu-
semens si vantés. Non, laissez-moi jouir en-
core des agréments de la vie champêtre,

où, dans des promenades délicieuses, appuyée sur le bras d'un époux cher, j'écoute ses observations utiles, toujours nouvelles, & toujours agréables ; où je passe les soirées de l'hiver, non dans des assemblées tumultueuses, mais auprès du feu, avec un petit nombre d'amis ; quelquefois même sans autre compagnie que mon mari, qui est à mes yeux d'un prix inestimable : ami de mon cœur, amant, époux, il est tout pour moi. Suis-je occupée à quelque ouvrage ; il vient me lire les plus beaux endroits de nos meilleurs auteurs. Ah ! Jenny, je ne changerois pas ma situation fortunée, contre celle de vos plus belles Dames de Londres.

Nous jouissons à présent de la compagnie de notre tendre mère. Il étoit inutile que vous m'en avertissiez ; je n'aurois eu garde de lui montrer votre extravagante lettre. Elle est très-enchantée de celle que vous lui avez écrite. Elle est aussi on ne peut plus satisfaite de ce que vous nous apprenez de mon frère. Vous avez bien fait d'en parler. Si vous l'aviez oublié, je ne fais si je vous aurois jamais pardonné. Mais pouvoit-il échapper à votre souvenir ? N'est-il pas infiniment cher à nos cœurs ?

Je ne puis concilier la justesse de vos idées & la noblesse de vos sentiments, avec ce ton

C vj

ridiculement malin qui regne dans votre lettre. Avez-vous bien pu vous en applaudir ? J'ai tremblé de peur que le caractere méprisable de femme à la mode ne vous séduisît. Vous êtes dans un monde rempli d'écueils : si vous vous livriez à ses égaremens, instruite comme vous l'êtes, quelle excuse vous resteroit-il ? Si vous voulez conserver l'innocence de vos mœurs, soyez en garde contre vous-même ; rien n'agit si puissamment sur nous que l'influence de la mode, & du mauvais exemple.

Présentement, mon aimable sœur, malgré la liberté avec laquelle je me suis expliquée sur votre singuliere épître, permettez-moi de vous conjurer de me donner votre confiance sans réserve. Ne craignez pas de me faire l'aveu de vos fautes & de vos étourderies. Personne au monde ne vous sera jamais plus indulgente que votre Fanny. Cependant, d'après les mouvemens de l'amitié la plus pure, vous devez vous attendre à ma censure sur tout ce qui me paroîtra répréhensible dans vos sentimens ou dans votre conduite.

Vous m'avez écrit une longue lettre ; mais que m'avez-vous appris ? Vous ne me dites rien de vos nouvelles connoissances : vous ne m'en faites point connoître les caractères : j'imagine cependant qu'il doit y en avoir de divertissans, sur-tout, si vous

vouliez en dessiner les traits avec votre plume enjouée & légere. Je ne pense pas devoir m'attendre à une grande variété ; je ne vois guères d'autre but dans les deux sexes, que de passer pour un homme *charmant*, & pour une femme *délicieuse*. J'imagine que chacun s'empresse à imiter ceux qui jouissent de cette réputation enviée ; mais les mal-adroits imitateurs prétent, sans doute, beaucoup au ridicule.

Quand vous aurez le loisir, (ce qui n'arrivera jamais, si vous ne changez votre plan de vie,) faites-moi connoître, je vous prie, quelques-uns de ces caractères.

Adieu, ma chere Jenny. Les chevaux font à la porte. Je vais, avec mon bien-aimé, faire un tour dans la campagne. Regardez-moi comme la plus affectionnée des sœurs. Votre frere va ajouter quelques lignes ; je lui remets la plume.

M. Manwaring écrit.

Je dois demander la permission d'adresser mes hommages à ma chere Lady Warwik, & à Sir Georges, mon généreux bienfaiteur. Pourrai-je jamais vous exprimer toute ma reconnaissance, pour m'avoir rendu l'homme du monde le plus heureux dans la possession de votre charmante sœur ? Il n'y a que vous, Madame, qui puissiez l'égaler en beauté, & en grace. Si vous la voyiez

dans ce moment, vous souscririez volontiers à mon opinion. Chaque jour elle gagne aux yeux d'un époux qui l'adore. Ceci est entièrement étranger à ce que j'ai résolu de vous dire. Pardon, ma charmante sœur ; mon cœur égare ma plume, & je n'ai pas le temps de corriger mon erreur. Ne m'en punissez pas cependant, en me refusant de présenter mes respects à Sir Georges, & de me permettre de me souscrire,

Votre sincere ami.

LETTRE VIII.

Lady Warwick à sa sœur.

Bannissez toute crainte, mon enfant. Je veux, sans doute, avoir une confidente ; & dans ce moment, je ne connois personne qui me convienne mieux pour cet emploi important, que ma chere Fanny. Vous serez donc, en dépit de vos sages avis, honoree, comme vous le desirez, de mes lettres & d'une confiance illimitée. Je suis trop paresseuse, & j'ai trop de franchise pour dissimuler quelques-uns de mes sentimens. Je ne suis point instruite dans l'art de feindre.

Je vous ouvrirai mon cœur, & je vous en découvrirai tous les mouvemens qui pourront l'agiter.

Je n'ai donc rien dit à propos dans ma dernière lettre ! cela s'appelle s'énoncer avec autant de liberté que d'aisance. Hé bien ! mon enfant, préparez votre attention. J'ai juré de vous dédommager dans celle-ci, & de vous y égayer. j'ai choisi pour cela quelques caractères que je vais ébaucher pour votre instruction & pour votre amusement.

Rien de si commun à Londres que de trouver des importans, c'est-à-dire, des gens qui croient l'être. On en distingue de trois especes : la premiere, qui est la plus générale, la plus nombreuse & qui les comprend toutes, est celle des agréables.

Vous ne savez guères ce que c'est qu'un agréable ; je ne pense pas que de votre vie vous vous soyez jamais rencontrée avec une créature de cette espece. Je ne fais trop s'il me sera facile de vous en donner une idée claire.

On peut considérer un agréable comme un homme vuide de sens, qui a des prétentions exclusives au bon ton & au bel usage. Aussi évite-t-il avec le plus grand soin tout ce qui pourroit faire soupçonner en lui un être capable de penser & de réfléchir. Il diffé-

re du commun des hommes dans l'air, dans le geste & dans le son de voix. Sa parure n'est pas moins recherchée que celle d'une femme. Ses habits, toujours parfumés, doivent être du goût le plus nouveau & de la forme la plus élégante. Il fait peu de cas du sens commun, mais il prétend exceller dans un certain jargon, qu'on est convenu de nommer *esprit* dans les bonnes compagnies. Il doit être parfaitement instruit dans la science des manières, & se connoître en chiens, en chevaux, & sur-tout en bijoux. C'est pour lui un devoir essentiel de se montrer assidu auprès des Dames, de leur dire des fadeurs dans tous les sens possibles ; de s'attacher à elles comme leur ombre, & de les suivre par-tout comme leurs épauleuls.

J'ai journellement à ma toilette cinquante de ces innocentes créatures. Ceux de cette espèce plaisante que j'accueille le plus favorablement, sont, le Lord Simper, jemmy jessamy, Billy Sparkle, & Dicki Blosfom. Je ne vous en nommerai pas davantage, je n'essaierai pas même de vous les caractériser en particulier. Leur grande ressemblance m'obligeroit à une répétition ennuyeuse. Ils ne diffèrent guères que par la taille, la carnure ou l'âge.

La seconde classe est celle des élégans,

qui se croient encore plus précieux. Un élégant est généralement grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde. Il doit avoir, comme l'agréable, les dents blanches; & s'il joint à cela de grands yeux noirs, c'est un homme charmant. Il doit être aussi plus recherché dans sa parure; lorgner, fourire, plaisanter agréablement, & posséder merveilleusement l'art de parler sans rien dire.

Nous avons encore une troisième espèce, beaucoup plus estimée, & l'objet des préférences des Dames; c'est celle des jolis hommes. Pour être réputé tel, il faut joindre à toutes les qualités précédentes, un grand fonds de confiance & de bonne opinion de soi-même; vanter sans cesse sa naïf-fance & son esprit; briller dans les cercles par des faillies fines, sans s'embarrasser de la raison; mentir avec impudence, trancher, décider sur toutes les questions qui se présentent; mais il faut sur-tout savoir flatter les femmes aux dépens de leurs amies; être inventeur dans les modes, ou le premier à les accréditer; il faut enfin qu'il soit léger, inconstant, volage, indiscret, brave, & qu'il dise librement sa pensée.

Vous voyez que toutes ces espèces ne diffèrent entre elles que du plus au moins.

Un Auteur célèbre, qui croit devoir ranger tous ces importans fubalernes dans une seule classe, dit que ce sont des infectes qui rampent avec orgueil sur la surface de la terre. Cette définition injurieuse fait assez connoître que cet Auteur n'a que du dégoût par des gens brillans, & très-recommandables aux yeux de toutes nos Belles.

Quant à nos précieuses, il seroit impossible de vous en peindre le caractere. Elles n'en ont point, ou sont toujours prêtes à en changer, & à prendre une forme nouvelle.

Je crains fort à présent que vous ne m'excusiez difficilement sur le choix de mes connaissances, & que vous ne me refusiez de vous les faire connoître. Mais, ma chere, il ne faut pas être si scrupuleusement délicate, & je vous prie de me le permettre.

Lady G. W. ma sœur, est une de mes plus intimes amies. Je ne pense pas que deux personnes se soient jamais haïes l'une l'autre si cordialement. Cette belle & moi nous sommes deux inseparables. Elle paraît me prodiguer tous les sentimens de considération, d'estime & d'amitié; & comme le mari & la femme ne doivent faire qu'un, elle n'a pas des égards moins empressés pour Sir Georges. Il faut que vous sachiez que cette Dame & mon mari ont

été sur le point de se marier. Mais un Comte parut sur les rangs, & le mariage fut rompu. Cependant elle n'a point oublié, qu'elle pensoit autrefois qu'il étoit l'homme du monde le plus agréable; & elle ne prend pas peu de peines pour lui rappeller qu'il a déjà été persuadé qu'elle étoit, ce que personne ne lui refuse encore aujourd'hui d'être, je veux dire, la plus belle femme de l'Angleterre. Il faut avouer aussi qu'elle est extrêmement jolie. Elle est d'une taille fort avantageuse; son air est noble & fier, ses yeux sont vifs & pleins de feu; son teint paroît être composé de lys & de roses, & tous ses traits sont animés & ravis-sans; & elle fait encore emprunter, selon l'occasion, les graces séduisantes d'une aimable langueur. Sir Georges souhaitoit peu que je formassie avec elle une liaison intime; mais il ne fut pas possible de l'éviter, tant elle employa de soins obligeans à nous prévenir. Il étoit aisé de voir à quel propos toutes ces avances furent faites. Mais la jalouſie ne sera jamais une de mes foiblesſes. Je la vois avec autant d'indifférence que de mépris, raiſſer & agacer mon mari; & pour ne me pas rendre spectatrice désinté-reſſée, elle a eu la sage précaution d'enga-ger un beau à se charger de mes amuse-ments. Ce beau est son frere, le Lord Ro-

bert B. un Colonel des Gardes. Il passe généralement pour le plus joli homme de Londres, aux yeux même de son sexe. Vous devez croire qu'il ne feroit pas moins favorisé du nôtre, s'il vouloit être un peu plus flatteur; mais il a l'esprit si satyrique, si mordant; il dit son sentiment d'une maniere si libre, qu'il est encore plus craint qu'il n'est aimé. Il affecte un grand air d'indifférence, & sans manquer aux bienfiances, il a dans ses manieres un ton de brusquerie qui contient nos précieuses & qui les rend circonspectes dans sa compagnie, persuadées qu'il n'est pas fort porté à montrer de l'indulgence pour leurs foiblesse. Mais quoique ce soit là proprement son caractère, il n'est pour moi qu'affiduité & respect. Cette circonstance est des plus flatteuse pour ma vanité, parce que je suis la seule femme qu'il paroît juger digne de son attention. Je vois combien il est artificieux; mais je ne puis me résoudre à trop décourager ses affiduités, ni à me refuser au plaisir d'un triomphe si éclatant aux yeux de mes rivales; triomphe qui ne m'est pas peu envie. Sir Georges a cru qu'il étoit convenable de me glisser, à ce sujet, quelques charitables avis. Quelle créature oupçonneuse, est-ce donc qu'un mari? Il mérite que je le punisse un peu de sa folie. Je ne me donne-

rai donc pas la moindre peine pour dissiper ses injustes soupçons. Suspecter mon honneur ! oser censurer ma conduite ! juste Ciel ! quelle femme de courage pourroit, d'une maniere soumise, souffrir une pareille indignité ! Point de remontrances, ma sœur. Suis-je donc faite pour être toujours menée par la lisiere ?

N'allez pas me gronder. Ne craignez pas que j'abandonne le parti de gouverner un mari presque toujours ingouvernable. De temps à autre un peu d'altercation, quelquefois des disputes vives & animées, sont nécessaires pour nous tenir en haleine. Si nous étions toujours de la même opinion, grand Dieu ! quelle insipidité ! cela nous prolongeroit dans un sommeil léthargique. Non, non, mon enfant, mon plan est très-bien entendu, je vous en donne ma parole.

A présent, je serois bien aise de connoître quelle raison le portoit à me préférer à une sœur si sage & si retenue ? Peut-il y en avoir d'autre que ma vivacité ? Dois-je négliger le charme qui porta la séduction dans son cœur ? Ce seroit donner occasion aux reproches qu'on nous fait si souvent, de ne pas faire sur nous le moindre effort pour nous conserver la tendresse d'un mari que nous avons une fois captivé. Je ne me mettrai point dans ce cas-là. Il

me a souvent dit que mon humeur enjouée le charmoit. Oh! c'est à merveille, mon honnête ami, ne craignez pas que ce charme m'abandonne jamais. De l'humeur dans une femme! Ah! quelle qualité plus désirable! ne pourrai-je pas ajouter qu'il n'en est point de plus nécessaire? Combien d'occasions ne trouve-t-elle pas de la faire éclater!

„ Mais alors, me direz-vous, peut-être „ avec humeur, prenez garde que cela ne „ dégénere en légereté. Faites en sorte que „ vos vivacités soient toujours rachetées par „ la douceur & la complaisance.

O mon Dieu! mon enfant, quelle insipide vertu vous voudriez me recommander! je hais la médiocrité en tout. Il faut que je sois excessivement heureuse, ou entièrement misérable: l'un de ces deux extrêmes doit faire ma destinée; & c'est ce qui n'est pas encore absolument décidé.

Arrive dans ce moment un autre imprudent; un ami de mon mari. En vérité! je hais bien ces confidens. Quel besoin un mari peut-il avoir d'un confident? Je ne le conçois pas. Quoi! ces hommes audacieux se font arrogé le droit de satisfaire leurs passions, de trouver un beau côté à des actions criminelles, de le soutenir avec impudence, & le monde complaisant ne les en considère pas d'un plus mauvais œil! Pour nous au-

tres pauvres femmes, un confident peut être nécessaire. Il n'est pas surprenant que nous ayons des secrets; mais les hommes, indépendans des Loix, ne peuvent en avoir. Ce qui ruine notre réputation, est pour eux un triomphe. Telle est la justice de ces maîtres de la création; nous avions besoin de toute la supériorité de notre esprit pour en quelque façon nous les assujettir.

Mais laissez-moi entreprendre cet ami, ce favori, ce M. Lesley, qui prend toutes les peines du monde pour faire de mon mari un rebelle. C'est un ennemi déclaré du mariage: [de quoi se mêle t-il] un misérable ignorant! je veux dire dans cette matière. A l'entendre, les grandes vertus sont réservées aux femmes de qualité; elles sont des prodiges de prudence; elles seules peuvent posséder toutes les perfections. Il remplit la tête de Sir Georges de ridicules idées & de chimères inconcevables. Je perds patience avec lui, quoique sur tout autre sujet que celui-ci, où il ne comprend rien, il soit judicieux & même agréable. Il faut dire aussi qu'il est aimable, enjoué, intéressant, quand il croit devoir se donner la peine de plaire; mais c'est un impitoyable railleur, lorsqu'il tombe sur quelques-uns de nos foibles. Moi-même il ne m'épargne pas; son ami prend mon parti, à la vérité;

mais d'une maniere si bizarre, que souvent je prends la parole pour défendre moi-même le terrain. Je prends aussi quelquefois amplement ma revanche, sur tout quand mon brillant Colonel joint ses forces aux miennes. O! c'est alors une victoire assurée, malgré tous les efforts réunis de nos antagonistes. Le Lord Robert & Lefley sont deux rivaux qui ont la louable ambition de briller aux dépens l'un de l'autre. Je ne les crois pas fort amis, malgré le défaut de ressemblance dans leurs caractères. Sir Georges, qui est partial pour son ami, me dit qu'il a beaucoup de véritable honneur & de générosité; l'autre voudroit me persuader que c'est un homme artificieux & dissimulé. Cela peut être; mais jusqu'à ce que j'ait des preuves de ses artifices, je croirai aux bonnes qualités qu'il fait, ou du moins qu'il est le maître de faire paraître. Je souhaiterois bien que cet ami vanté voulut prendre la moitié autant de peines qu'en prend le Colonel pour me plaisir; mais le scélérat est si inattentif, si négligent, si opiniâtre, si... qu'il me fait perdre patience.

Adieu, mon aimable & réservée sœur; on vient m'interroimpre. Il est étonnant que je puisse encore trouver le temps de vous écrire. Embrassez pour moi votre aimable Henry.

Henry. J'avois résolu de l'honorer d'une apostille ; mais le moyen ? J'ai mille engagemens.

Sir Georges lui écrit : cela sera tout aussi bien , si cela n'est pas mieux.

Notre cher frere est allé passer quelques jours à la campagne avec d'agréables amis. Dans son choix , il est un peu particulier. Les beaux , les agréables & les jolis hommes , dont je vous ai fait la description , ne sont pas autant dans ses bonnes graces que dans celles de sa volage sœur. Adieu , adieu.

LETTRE IX.

De la même à la même.

J'Attends de vous une lettre à chaque moment ; mais je ne suis pas sur le céramonial. C'est une chose inusitée présentement ; & cela doit me suffire , à moi que tout le monde regarde aujourd'hui comme une des Dames les plus élégantes de l'Angleterre. N'êtes-vous pas un peu surprise , ma sœur , de ces merveilleux progrès ? Six mois de séjour dans Londres , & me voilà une des belles les plus distinguées. Je n'ai pas un vestige de ma première rusticité.

Tome 1^e

D

Vous ne me reconnoîtriez pas pour être la même personne. jenny Westbury étoit une créature bien différente de Lady Warwick. Malgré toute sa vivacité, elle rougissoit; la modestie, la pudeur, l'innocence se peignoient sur son visage; mais Lady Warwick est gaie, enjouée, pleine de confiance, & embellie de tous les airs & de toutes les graces du beau monde. Ciel! quel agréable changement! je vous réponds qu'il ne m'en coûte rien pour déraciner en moi de maussades préjugés, auxquels peut-être vous donnez le nom de vertu. On n'a pas ici les mêmes idées de la vertu & du vice, que vous en avez vous autres campagnards. Ces mots ont dans les villes une toute autre signification. J'étois accoutumée à beaucoup de sensibilité. Je ne voyois pas souffrir quelqu'un, que je ne partageasse sa douleur. Susceptible de tous les sentiments d'amour, d'amitié, de joie, de tendresse, mon ame étoit successivement en proie à mille passions. Quelle dangereuse situation! O Ciel! que deviendroit une jolie femme, si elle ne concentrroit en elle-même son affection illimitée? Environnée de cent agréables, qui lui jurent qu'ils sont prêts d'expirer d'amour pour elle, qu'arriveroit-il si elle se laissoit aller à la pitié? A quel péril ne seroit-elle pas exposée? Si alors elle vouloit

suivre son penchant pour l'amitié, qu'elles en seroient les conséquences! Elle est entourée d'ennemis, qui, sous ce nom spacieux, ne manqueroient pas de tirer avantage de sa faiblesse. Il ne seroit pas moins dangereux pour elle de s'abandonner à des mouvemens de joie, de douleur & de compassion, avec des personnes qui dès leur enfance sont instruites à dissimuler & à maîtriser leurs penchants; qui en toutes choses substituent l'art à la nature; qui sont entièrement gouvernées par le monde; qui rient à une Tragédie, & paroissent à une Comédie, froides & sérieuses; qui caressent celui qu'elles haïssent, tourmentent l'homme qu'elles aiment le plus, prennent un mari qu'elles détestent & qu'elles méprisent, & n'aiment qu'elles seules.

De tout ceci, vous devez juger quel surprenant changement a dû se faire en moi avant de paroître au point de perfection où je suis. Je combattis quelque-temps avant de pouvoir dompter ma folle affection pour mon mari. Mais je trouvai qu'elle étoit absolument incohérente avec le caractère auquel j'aspairois.

Je me rappelle que dès que nous fûmes arrivés ici, j'allai avec lui au Ranelagh; c'étoit une démarche sans exemple, comme je l'ai appris depuis. Il n'y avoit avec nous

D ij

que Lady Betty Percy , une bonne espece de femme , fort estimée de mon mari ; mais dont les manieres peuvent dater du déluge ; ses deux filles , simples & unies , mais prudentes , graves & réservées. Je me plaifois beaucoup avec elles avant mes nouvelles connoissances. Nos seuls beaux étoient Sir Georges ; Ciel ! un mari pour un beau ! quel ridicule idée cela ne présente-t-il pas ? Et son incomparable ami Lesley , que j'ai cru supportable jusques dans ces derniers temps. Mais il commence à se donner des airs & à oscr me railler sur mes foibles ; c'est le nom qu'il donne à des choses essentielles dans une jolie femme.

J'étois alors étrangere dans Londres , & j'ignorois absolument ces airs & ces graces , qui depuis ont embelli mes charmes. Cependant mon stupide mari ne paroît pas sensible aux progrès que j'ai faits ; car il ne m'a jamais dit depuis autant de choses obligeantes.

Nous entrâmes dans ce lieu enchanteur ; le souvenir feul m'en fait encore rougir. Je tenois le bras de mon mari , qui , sans craindre le ridicule dont il se couvroit , appuyoit fréquemment ma main sur son cœur ; & moi , avec mon innocente simplicité , je lui souriois avec complaisance. Mon Dieu ! que j'étois loin des idées qu'on ne peut pren-

dre que dans le grand monde! Je ne soupçonneois guères que ce fut dans une femme une inconséquence horrible de se trouver en public dans la compagnie de son mari. Je fus, pour la premiere fois, introduite dans le beau monde.

Tous les yeux se fixerent d'abord sur moi; je me doutois peu que ce fut une nouveauté de voir une si belle paire de tourterelles. Je n'ai jamais manqué de vanité, & j'imaginois follement que les regards empressés des hommes venoient d'admiration. Je me flattois aussi que les coups-d'œil méprisans que je remarquois dans les femmes, ne pouvoient être que l'effet de l'envie. Je pensois, tant j'étois peu instruite des usages, qu'elles voyoient avec chagrin une femme plus heureuse qu'elles; qu'il n'y en avoit pas une qui ne souhaitât d'être à ma place; & qu'elles auroient été bien charmées d'être traitées avec autant d'égards, & caressées par un si joli homme.

Ciel! dans quelle erreur m'entraînoit l'amour-propre! mais je ne devois pas en échapper sans effuyer un peu de mortification.

Nous nous arrêtâmes pour entendre la voix la plus agréable que j'aie jamais ouïe. Sir Georges, qui étoit amoureusement penché sur moi, s'écria, en me farrant tendrement la main: „ Ah! des sons si passionnés

„ ne devroient partir que d'une bouche
„ semblable à celle de ma Jenny.

„ Dans le moment, une Dame qui étoit à
„ côté de moi, dit à sa voisine : „ sa femme! en
„ vérité, l'histoire est vraisemblable! Sir
„ Georges connaît trop l'usage du monde
„ pour mener sa femme en public & faire
„ le fou avec elle. C'est, sans doute, quel-
„ que nouvelle maîtresse. Elle ne ressemble
„ pas mal à ce qu'elle est, malgré sa mo-
„ destie affectée „.

„ A ce discours, si peu ménagé, je les re-
„ gardai avec un mouvement d'indignation :
„ me tournant ensuite vers Sir Georges :
„ Mon Dieu! m'écriai-je, bien sûre qu'el-
„ les parloient de moi, les avez-vous enten-
„ dues, Sir Georges „?

„ Que disoient-elles, mon amie „;
„ Que je n'étois pas votre femme „.

„ C'est l'effet de l'envie, mon ange, en
„ parlant assez haut pour être entendu :
„ comme elles sont persuadées qu'elles n'ont
„ pas assez de charmes pour captiver la ten-
„ dre affection de leurs maris, elles souhai-
„ teroient qu'aucune femme ne remportât
„ sur elles cet avantage.

„ Il en connoissoit une, selon toute appa-
„ rence, & il sçavoit qu'elle jouissoit de tou-
„ tes les prérogatives d'une femme à la mo-
„ de; c'est-à-dire, qu'elle étoit entièrement

négligée par son mari. Elle ne fut cependant pas la seule, comme je l'ai découvert depuis, qui fit la conjecture dont je viens de vous parler. Dans la suite j'appris de Lady G.... que la moitié de l'assemblée avoit fait la même méprise. " Vous le méritiez, " ma chere; quoique, ajoûta-t-elle, l'ignorance où vous étiez des usages du grand monde, vous excuse en quelque sorte. Mais vous savez actuellement qu'une femme, c'est-à-dire une femme de rang, ne paroît jamais en public avec son mari, & s'il arrivoit qu'ils se trouvassent dans la même assemblée, elle n'y prendroit pas plus garde qu'à quelqu'un qui lui feroit absolument étranger. Il n'y a peut-être rien de si ridicule dans la nature, que l'amour entre gens mariés. Ce goût a peut être pris jadis; mais nos voisins, le peuple de la terre le plus façonné & le plus brillant, ont enfin réussi à nous policer. Nous entrons comme eux dans les engagemens peu agréables & nécessaires du mariage, sans songer à l'amour, qui, dans cette occasion, est absolument hors d'usage. Le cœur n'est pour rien dans une affaire de cette nature. Une femme se marie pour être sa maîtresse, pour augmenter son rang ou sa fortune; en un mot, pour avoir la liberté de suivre ses

„ propres inclinations, pour être admirée,
 „ suivie, flattée, courtisée. Les hommes
 „ font aussi sur le même ton. Ils savent que
 „ vouloir filer le sentiment auprès de nous,
 „ ce feroit passer pour un mortel ennuyeux.
 „ S'ils ont de la fortune, ils peuvent de-
 „ venir nos maris : mais sans prétendre au
 „ rang de nos adorateurs “.

„ Aujourd'hui il n'y a que les femmes
 „ mariées qui soient suivies; c'est pour eux
 „ le moyen le moins coûteux & le plus
 „ agréable de s'amuser, sans s'exposer à
 „ perdre leur liberté “.

Ainsi va le monde, Fanny, dans cette
 charmante ville. Tâchez de vous instruire
 par de si brillans exemples. Je crois que je
 me trouve malade; j'ai la tête pesante; je
 suis comme accablée. Adieu.

LETTRE X.

De la même à la même.

JE ne vous ai pas dit encore la moitié
 des choses intéressantes que j'ai à vous
 apprendre. Mais, chère Fanny, je n'ai garde
 de vous les laisser ignorer. Vous allez en-
 tendre.

Parmi toutes les qualités essentielles qui
 entrent dans la composition d'une jolie fem-

me, celle pour laquelle je fentois de l'aversion, étoit le goût décidé qu'on a pour le jeu; mais cette légère répugnance n'arrêta point mes progrès. Une louable ambition m'a fait surmonter cette difficulté & plusieurs autres. Je fens à merveille que je ne montrerai jamais une grande sagacité dans le jeu; mais quoique je le déteste cordialement, je ne laisse pas de paroître y figurer agréablement. Les autres gagnent trop à mon défaut d'habileté pour me railler trop ouvertement à ce sujet. Ils assurent, au contraire, que j'ai pour le jeu les dispositions les plus heureuses; que j'en entends à merveille toutes les regles, & que j'en sais toutes les finesse; & que personne au monde ne perd son argent avec une gracie plus particulière.

Ne sont-ce pas là d'agréables flatteurs? Qu'en dites-vous, Fanny? Oh! vous ne sauriez croire jusqu'où l'on porte la politesse parmi les gens du beau monde. Lorsque vous recevez compagnie, il faut avoir quelque chose à dire à chacun de ceux qui se rendent à votre assemblée; n'importe quoi, personne ne vous écoute: il suffit que la conversation soit soutenue, c'est à dire, qu'on entende un vain bruit de paroles dont on s'inquiète peu de la signification; ce n'est pas même une chose aisée

que d'entretenir ce bourdonnement, qui me ramene à une table de jeu. Sans doute les mystères des cartes furent inventés pour suppléer au défaut de l'esprit, ou plutôt pour en rendre inutile le rare avantage.

La premiere fois je me livrai à ces amusemens, qui sont si fort en usage, j'eus toutes les peines du monde à ne pas m'endormir. Je baillais immodérément, je perdois prodigieusement; & sur les trois heures du matin, je me trouvois dans ma chaise à porteur, pour m'en retourner chez moi, où j'arrivois avec un mal de tête violent, les sens troublés, croyant toujours entendre retentir à mes oreilles les termes de *sans prendre*, de *vole*, de *spadille*, &c.

Mais je m'y suis peu-à-peu accoutumée; & depuis que les plus belles Dames de ma connoissance ne paroissent exister que pour mêler, couper & assortir les mêmes petits morceaux de carton peint, j'ai fait tous mes efforts pour tâcher de me persuader que c'étoit une occupation très-agréable. Je suis du moins parvenue à en parler avec autant de transports que les autres. Je pourrois vous en donner une preuve. Ce fut hier que Lady Rubber, après m'avoir gagné vingt-cinq guinées, déclara hautement devant cinquante personnes de la premiere distinction, „ qu'elle n'avoit jamais vu de femme si

„ éprise du jeu que je l'étois , & en même
 „ temps si réfléchie , si tranquille , & qui
 „ se possédât mieux ; car , je l'avouerai , con-
 „ tinua-t-elle , quoiqu'il n'y ait personne
 „ sur la terre de plus indifférente que moi
 „ à la perte & au gain , je ne puis supporter
 „ le mauvais jeu avec un certain degré de
 „ patience . Je vous vois toutes jouer avec
 „ une présence d'esprit admirable , & cela
 „ doit vous donner un grand avantage sur
 „ une personne d'un caractere aussi vif que
 „ le mien . Sur ma parole , Lady War-
 „ wick , je dois le répéter , vous serez bien-
 „ tôt trop forte pour moi " ; mettant , d'un
 „ air composé , mon argent dans sa bourse
 tandis qu'elle parloit , „ vous êtes réelle-
 „ ment une parfaite maîtresse au jeu " .

Elle mit son gain dans sa poche , & me
 faisant une révérence profonde , „ j'espere ,
 „ me dit-elle , que vous voudrez bien ne
 „ pas oublier que vous êtes engagée chez
 „ moi pour jeudi prochain " . Et elle partit .

Au moment qu'elle sortoit , le Lord Ro-
 bert vint très-à-propos se placer à côté de
 moi . Je commençois à prendre de l'humeur
 c'est-ce que je tâche d'éviter avec un très
 grand soin , parce que rien n'est plus pré-
 jugurable à la beauté ; & je vous assure que
 j'y mets un plus haut prix qu'à l'argent ,
 & avec raison ; car avec la beauté , on peu

acquérir des richesses : mais toutes les richesses de l'univers de donneroient pas la beauté.

La conversation agréable du Colonel me rendit bientôt ma gaieté. Il me fit l'histoire de toute l'assemblée. Il me présentoit les caractères dans un jour si nouveau, qu'il étoit difficile d'échapper à ses observations critiques. Cela lui donnoit occasion de me dire des choses flatteuses, en faisant adroitemment des comparaisons à mon avantage. Il est réellement ce qu'on peut appeler un homme charmant ; & je vous avoue que je suis infiniment flattée des hommages qu'il me rend, quelque avertie que je sois qu'il est peut-être l'homme le plus dangereux. J'ai besoin de convaincre mes obligeantes & envieuses amies, que mon cœur fait résister aux atteintes de l'amour. Elles peuvent craindre d'exposer leur foible vertu à une si glissante épreuve ; mais je suis assez assurée de la mienne, pour oser braver toutes les séductions de ce sexe artificieux. Cependant Sir Georges, comme un autre César, voudroit que sa femme ne fut pas seulement vertueuse, mais qu'elle ne fut pas même soupçonnée ; & quelques peines que l'on prit, ce ne seroit pas une chose aisée dans cette ville où regne le scandale. Je ne prendrai donc pas d'inutiles soins contre la mé-

disance, tant que mon cœur n'aura aucun reproche à se faire.

L'aimable Colonel me donna la main pour me conduire à ma chaise. Quel plaisir de voir toutes les femmes fixer sur moi des yeux jaloux ! Oh ! j'aurois voulu que vous vissiez toute l'élégance de ma parure. Il parut ne quitter ma main qu'à regret, soupira & me souhaita une bonne nuit. Mais son souhait ne fut pas accompli. Je n'en ai jamais passé une si mauvaise.

J'arrive chez moi ; j'entre sans songer qu'il y eût quelqu'un : je m'approche d'une glace, où à demi-endormie, & me frottant les yeux, j'apperçois, avec effroi, ma contenance fatiguée. „ Ciel ! m'écriai-je, quelle figure !

„ Vous commencez donc enfin à voir „ les conséquence de vos veilles „ ? dit une voix qui étoit derrière moi.

„ Je tressaillis de peur ; & en me retournant, je vis Sir Georges dans un fauteuil, un livre à la main.

„ C'est en effet, une triste chose, lui dis-je en bâillant ; je m'étonne, mon ami, que vous m'en donniez l'exemple „ , ajoutai-je en souriant ; & voulant lui faire quelques caresses ; mais il n'étoit pas d'humeur à prendre la plaisanterie.

Il ne me permit pas de l'approcher.

„ Ni mes conseils , ni mon exemple , n'ont
 „ d'influence sur vous , me dit-il d'un air
 „ de gravité ; mais vous êtes votre maîtresse ,
 „ Madame ; jamais il ne m'arrivera de trou-
 „ ver à redire à votre conduite. Si vous
 „ croyez ne pas devoir prendre sur vous
 „ de faire ce qui m'est agréable , par
 „ des motifs d'affection , je dédaigne d'exer-
 „ cer cette autorité que la nature & l'usa-
 „ ge „ ... Oh „ Monsieur ! autorité ! c'est
 „ une pompeuse expression , interrompis-je „
 „ Vous pouvez bien en être effrayée ;
 „ c'est une expression à laquelle je crains
 „ bien que vous n'ayez été trop peu ac-
 „ coutumée „ .

„ Mais j'espere , Monsieur , qu'il en est
 „ encore temps. Ne savez-vous pas combien
 „ je suis douce & traitable ? Je puis quel-
 „ quefois oublier que vous êtes mon Sei-
 „ gneur & mon Maître , parce qu'il m'est
 „ plus agréable de vous regarder comme
 „ mon ami & mon mari. Je vous demande
 „ pardon , Monsieur : vous voyez que je ne
 „ puis être ni plus soumise , ni plus obéis-
 „ sante. Vous pouvez , en certaine occasion ,
 „ oublier vos promesses : mais vous ne trou-
 „ verez pas que j'oublie les miennes. Je
 „ me souviens toujours que j'ai promis
 „ de vous obéir ; mais la promesse que
 „ vous m'avez faite de m'aimer , paroît
 „ échapper à votre souvenir „ .

„ Ah ! Jenny, qu'il seroit flatteur pour
 „ moi de pouvoir vous chérir toujours !
 „ mais quelle peine prenez-vous pour me
 „ procurer ce bonheur ? Grand Dieu ! con-
 „ tinua-t-il, en levant les yeux, aurois-je
 „ jamais pensé que j'en viendrois à des ré-
 „ proches ? Aurois-je pu croire que celle que
 „ mon cœur idolâtroit, le rempliroit d'a-
 „ mertume ? O ! Jenny, Jenny, vous ferez
 „ peut-être un jour, mais trop tard, persua-
 „ dée que ce cœur méritoit d'être un peu
 „ plus estimé. Mais pourquoi, parlé-je ainsi,
 „ ajouta-t-il en soupirant ? il n'est que trop
 „ clair que vous n'y mîtes jamais aucun
 „ prix “.

„ Est ce bien Sir Georges qui peut me
 „ tenir un pareil langage, m'écriai-je ? &
 „ pourquoi ? Ne croiroit-on pas que je
 „ suis la plus coupable des feinmes ? Mais
 „ après tout, quel est mon grand crime ?
 „ C'est de m'être amusée de la maniere du
 „ monde là plus innocente, & cela avec
 „ cinquante femmes de la premiere distinc-
 „ tion, toutes mariées, & dont quelques-
 „ unes jouissent dans le monde d'une répu-
 „ tation éclatante. Je reviens ici excédée
 „ d'avoir effuyé au jeu les coups les plus
 „ piquans. Je crois pouvoir m'épancher dans
 „ le sein d'un mari tendre & compatissant, lui
 „ confier mes déplaisirs, mes chagrins, &c,

» Au lieu de voler dans mes bras ,
 » comme je m'y attendois , il me reçoit
 » avec les airs d'un maître impérieux. Et
 » loin de faire ses efforts pour me consoler ,
 » il me fait de graves remontrances ; je
 » n'entends que de plaintives exclamations ,
 » il veut me désespérer.

» Finissant ce discours pathétique ; que je
 prononçai du ton le plus attendrissant , je
 m'élançai dans ses bras , & il n'opposa
 qu'une foible résistance.

» Maintenant , lui dis je , continuez vos
 tristes réflexions , fâchez - vous avec moi ,
 si vous le pouvez : c'est ainsi , en collant
 ma bouche sur la sienne , que je vous
 punirai d'osier affliger votre Jenny. Vous
 savez à présent à quoi vous devez vous
 attendre ».

» Ah ! cruelle , vous connoissez trop l'ir-
 résistible ascendant que vous avez sur
 moi , s'écria-t-il , en me serrant sur son
 sein ; mais soyons heureux : cette félicité
 si ardemment désirée est entre vos mains ,
 & vous paroissez vous jouer à la fois de
 votre repos & de ma tranquillité. Entraîn-
 née par le torrent de la mode & de la
 dissipation , votre cœur deviendra inca-
 pable d'aucun tendre sentiment ; vous
 perdrez cette douce sensibilité qui carac-
 térise particulièrement votre sexe : & l'ai-

„ mable Jenny cessant de partager mon é-
 „ time, sous le caractère ridicule & mé-
 „ prisable d'une femme à la mode, sera
 „ perdue pour un époux qui l'adore.

„ Vous êtes d'un goût inconcevable,
 „ lui dis-je, en m'asseyant sur ses genoux,
 „ & en lui souriant avec la plus douce
 „ complaisance; il n'y a que vous qui
 „ puissiez préférer l'air simple d'une fille de
 „ la campagne, aux graces polies d'une
 „ femme du beau monde. Est-ce là toute
 „ la reconnoissance que vous me témoignez
 „ pour les peines infinies que je prends pour
 „ me former dans ces airs si distingués, &
 „ dans ces graces nouvelles, qui devoient
 „ me rendre plus digne de l'honneur que
 „ vous m'avez fait?

„ Plus digne! reprit-il: croyez-moi, Jen-
 „ ny, cet honneur, comme il vous plaît
 „ de l'appeler, ne vous eut jamais été
 „ conféré, malgré votre rare beauté, si vous
 „ eussiez eu alors ce vernis de politesse que
 „ vous affectez depuis quelque-temps. Mon
 „ aimable amie, ajouta-t-il en me serrant
 „ sur son sein, revenez à votre premier ca-
 „ ractère; renoncez à des prétentions folles,
 „ & rendez à un mari qui vous aime ce
 „ bonheur que votre conduite a presque
 „ détruit.

„ Ma conduite! Monsieur, en m'arrachant

„ d'entre ses bras. juste Ciel! qui oferoit
 „ la censurer? je vois que tous mes efforts
 „ pour vous plaire ne feroient que d'inu-
 „ tiles tentatives. Ma conduite! mais foyez
 „ assuré, Monsieur, qu'avant d'en chan-
 „ ger, il faut que mon propre cœur, &
 „ non le caprice du vôtre, me dise qu'elle
 „ est répréhensible “.

je sonnai avec quelque violence; un do-
 mestique entra. De la lumiere, lui dis-je,
 piquée d'un reproche qui m'humilioit. je me
 promenois avec agitation. j'étois réellement
 excédée, & hors de moi-même; & le scélé-
 rat obstiné ne se donna pas la plus légere
 peine pour me calmer. Il paroifsoit décidé à
 me laisser sortir, sans se soucier de tenter
 une réconciliation. j'ai l'ame naturellement
 bonne; je cherchois un prétexte pour acco-
 moder cette bizarre querelle; mais je favois
 trop bien quelles doivent être les préroga-
 tives d'une femme, pour me porter à faire
 les premières avances.

Dans cet état d'irrésolution où j'étois
 quand le domestique rentra, je lui ordon-
 nai de se retirer. Ah! ma sœur, j'ai l'ame
 trop sensible; cet état de contrainte m'étoit
 insupportable. je n'ai pas assez de cette fer-
 meté nécessaire pour soutenir le caractere
 d'une femme. je me tournai vers mon ma-
 ri: „je ne présume pas, Sir Georges, que

„ vous ayez rien à m'ordonner pour cette
„ nuit ? en lui faisant une révérence pro-
fonde.

„ je favois à peine ce que je disois ; mais
il m'importoit peu, je ne voulois que le ti-
rer de son silence opiniâtre.

„ Non, Madame, en me saluant : je ne
„ prendrai jamais sur moi de vous rien or-
donner ; mais je vous conseille de vous
„ retirer dans votre appartement. J'imagine
„ que, quelque penchant que vous ayez
„ pour les veilles, vous conviendrez vous-
„ même qu'il est assez tard, & votre santé
„ pourroit en être altérée “.

„ Et vous daignez, interrompis-je d'un
„ ton attendrissant, marquer encore quel-
„ ques inquiétudes pour ma santé ? C'est
„ peut-être beaucoup plus que je ne mérite.
„ Mais, pouviez-vous bien vous résoudre
„ à me laisser aller, sans me souhaiter le
„ bon soir ? je crois réellement que je se-
„ rois sortie sans que vous proférassiez un
„ seul mot, si je n'avois pris la peine de
„ rompre le charme, & de vous rendre
„ l'usage de la parole. Ne croyez pas ce-
„ pendant vous délivrer de moi si aisément,
„ continuai je en fouriant, & en lui sau-
„ tant au cou. Allons, souhaitez-moi une
„ bonne nuit, lui dis-je.

„ Je vous souhaite, reprit-il, sans ré-

„ pondre à mes carelles, non seulement une
„ bonne nuit, mais tout ce qui peut com-
„ bler vos vœux.

„ C'est agréablement dit, répliquai-je;
„ mais ces yeux que vous détournez, cet
„ air de fierté & d'indifférence, répondent-
„ ils à vos paroles? Le croyez-vous? Al-
„ lons, allons, riez, & finissons. Vous
„ voyez que je suis toute soumise. Je vous
„ en conjure, ajoutai-je avec l'air d'une
„ suppliante; pardonnez à votre jenny, elle
„ n'y retombera plus “. Il ne put conser-
„ ver son air de gravité & de circonspection,
„ au ton singulièrement plaisant dont je pro-
„ nonçai ces dernières paroles.

„ Voulez-vous enfin, lui dis-je? je vais
„ prendre l'essor; prenez-moi au mot, ou
„ me voilà partie. C'est pour la dernière
„ fois que je vous le demande “.

„ Chere jenny! s'écria t il, en saisissant
„ une de mes mains, au moment où j'al-
„ lois le quitter, vous me forcez à vous
„ aimer, en dépit de ma raison “.

„ Quoi! repris-je, en souriant, vous at-
„ tendrez-vous à concilier des choses aussi
„ opposées? L'amour & la raison n'eurent
„ jamais rien de commun. Aimez-moi tou-
„ jours; & la raison qui doit vous y en-
„ gager, sera, si je le puis, de mon côté “.
„ Oh! jenny (il aime beaucoup ces ex-

„ clamations) je sens qu'il faut que je me
 „ rende à vos desirs, quelle qu'en soit vo-
 „ tre reconnoissance. je ne devrois pas vous
 „ faire connoître le pouvoir que vous avez
 „ sur moi. Mais si vous avez la moindre
 „ générosité, vous n'abuserez pas de ma fa-
 „ cile tendresse. je ne voudrois pas, pour
 „ tout au monde, avoir à endurer encore
 „ la triste situation que je viens d'éprouver.
 „ C'est, je pense, notre premier différend.
 „ Fasse ic Ciel, ma chere jenny, que ce
 „ soit aussi le dernier „!

Il me presa contre son sein, en me don-
 nant mille tendres marques de son amour;
 & nous nous quittâmes les meilleurs amis
 du monde.

Convenez à présent que je m'entends mer-
 veilleusement à gouverner un mari; & qu'à
 ce sujet, j'ai peu besoin de conseils. Je pos-
 séde, je crois, le rare talent de l'aniener
 toujours à mon but, & de le tourner au
 gré de mes desirs.

En quittant Sir Georges, satisfaite de l'em-
 pire que j'exerçois sur son cœur, je ne son-
 geai plus qu'à me livrer aux douceurs du
 repos; mais le sommeil ne me permit point
 d'en jouir, en refusant de verfer sur moi
 ses faveurs. Mes sens avoient été dans une
 trop grande agitation, & j'étois encore trop
 émue : de forte qu'en dépit des vœux de

mon mari, & de ceux du Colonel dont je vous ai déjà parlé, je passai la plus mauvaise nuit possible, & aujourd'hui j'ai la fievre, je suis abattue, chagrine, & ce qui est pis encore, mon miroir me désespere. Aussi me suis-je condamnée à ne voir personne, à rester dans mon appartement jusqu'à ce que je sois un peu remise & que mon teint reprenne, s'il est possible, son premier éclat.

je pourrois fort bien à présent me charger de votre emploi, de faire des réflexions morales sur la vanité & les peines d'esprit qui accompagnent tous ces faux plaisirs dont on jouit sur la terre. je pense qu'en effet je serai forcée de recourir à cet expédient, au défaut de sujets plus intéressans, résolue, comme je le suis, à vous écrire tout le long du jour; mais en craindrai-je donc la durée? Pourroit-il bien déjà me paroître long? Mais que deviendrois-je? Comment en supporterois-je l'ennui, si je n'avois heureusement à m'entretenir avec ma chere Fanny?

Mon mari s'est offert à me faire compagnie. Ciel! seroit-il donc possible que j'oubliaisse assez ce que se doit une jolie femme, pour souscrire à un tête-à-tête si ridicule? Il m'a demandé si je ne voudrois pas le suivre à la bibliotheque; si je ne souhaite-

rois point qu'il me fit une lecture, ou si je n'aimerois pas mieux lui faire le plaisir de jouer quelques airs de clavessin? Mais je n'étois pas d'humeur à accepter ses offres obligeantes.

„ Il me semble, mon ange, que vous „ ne vous portez pas bien; que pourrois-je „ faire pour vous amuser? Souhaiteriez-vous „ que j'envoyasse chercher Lesley? Il part „ demain pour la campagne. Sa conversa- „ tion agréable & enjouée “....

„ Mon Dieu! Monsieur, vous m'excé- „ dez. Je vais écrire à ma sœur. Je hais la „ compagnie, & sur-tout celle de cet imper- „ tinent favori. Je m'étonne que vous foyez „ si ridiculement partial pour cette insolente „ créature “.

„ Vous pourriez, je pense, Madame, „ d'un air réservé, par égard pour moi, „ parler de mon ami avec un peu plus de „ ménagement. Je suis plus indulgent pour „ les vôtres, qui peut-être n'ont pas la moi- „ tié de son mérite; & il est si générale- „ ment estimé, que je ne puis imaginer „ d'autre raison de votre aversion pour lui, „ que parce qu'il est, comme vous le di- „ tes d'une maniere méprisante, un de mes „ intimes amis “.

„ Je vous en supplie, ayez un peu de „ compassion; vous me rompez la tête. Vous

„ n'avez ni déférence ni sensibilité „. aient

„ On ne peut du moins, Madame, re-
„ prit-il vivement, s'énoncer avec plus d'hu-
„ meur, & si peu de complaisance „. Il me
„ fit la révérence & voulut sortir. Mais je
„ suis une bonne personne ; je l'arrêtai par
le bras.

„ Y pensez-vous, Sir Georges, d'être si
„ prompt ? Assurément, vous ne me com-
„ prenez pas, je suis malade ; j'ai un mal
„ de tête affreux. Confidérez mes yeux,
„ comme ils sont mourans : il faut que
„ j'aie la fièvre. Voyez l'agitation de mon
„ pouls.

Sur le champ il se radoucit, me prit la
main que je lui présentais, & la baissa amou-
reusement. „ Ma chere jenny, je crains,
„ en effet que vous ne vous trouviez pas
„ bien. Dites, ma tendre amie, que puis-
„ je faire pour vous „ ?

Il s'assit & me prit sur ses genoux. Ap-
„ puez votre tête sur mon sein „. Il mit
une de ses mains sur mon front, soupira,
& pressant doucement sa joue sur la mien-
ne, il me prodiguoit les caresses les plus
tendres.

Vous pouvez croire que j'avois bien peu
de présence d'esprit, pour lui permettre de
folâtrer ainsi autour de moi. j'étois devenue
si simple, si tendre, si douce, & j'avois
fi

Si fort oublié dans ce moment mon nouveau caractère, que non-seulement je souffris toutes ses obligeantes caresses; mais, (ah! j'en rougis, actuellement que je suis un peu rendue à moi-même) j'y répondis encore par tous les mouvemens de la plus vive affection. Je ne songeais plus qu'il étoit mon époux. Je ne le voyois que comme l'amant du monde le plus aimable.

Réellement, Fanny, s'il n'étoit pas ce qu'on appelle un mari, pour lequel on ne peut, sans blesser toutes les règles du bel usage, avoir le plus léger sentiment de tendresse, je regarderois Sir Georges comme l'homme de l'Angleterre le plus séduisant & le plus accompli.

Je lui dis enfin, avec beaucoup de douceur, que je souhaitois être seule, que mon dessein étoit de m'amuser à vous écrire.

„ Mais, ma fille, cela n'augmentera-t-il pas votre mal de tête ?

„ Non, Monsieur; je me sens beaucoup mieux; mais si cela m'incommode, je cesserai d'écrire, & j'irai peut-être vous trouver à la bibliothèque. Ne me trouvez-vous pas aussi douce qu'un agneau ?

„ Eh bien ! mon ange, écrivez, j'y confens, (me dit-il en me donnant un baiser) je vous attendrai, mon adorable. Adieu jusqu'alors.

Il paroissoit ne sortir qu'à regret ; ses beaux yeux pleins d'une langueur délicieuse, furent tournés sur moi jusqu'à ce qu'il fut à la porte. En la quittant il me dit encore : „ Souvenez-vous, ma jenny, de tenir votre promesse “.

je crus ne l'avoir jamais vu si caressant, si empessé; il paroissoit transporté, ivre d'amour ; mais cette séduction, ces transports, cette ivresse, étoient dûs à ma situation présente, qui repréſentoit chaque objet dans un faux jour. Puissé-je ne pas m'applaudir d'avoir été amenée dans cette ville enchanteresse où la dissipation, les plaisirs & tous les amusemens concourent à la ruine des passions tendres ! Je crois, en vérité, que si nous fussions restés à la campagne, cette Lady Warwick, aujourd'hui si gaie, si capricieuse, si fort à la mode, n'auroit été, comme sa grave sœur, qu'une petite bonne-femme ; & que, sans son heureuse évasion, elle feroit avec Sir Georges, comme vous & votre époux, une jolie paire de touſterelles; mais le ciel propice qui veilloit sur ma destinée ; me réservoit pour paroître avec éclat sur le théâtre du monde.

Ah! ... de rechef! ... mon insupportable époux! ... Dois-je faire la méchante? Dois-je jouer la précieuse? Bon Dieu! mon frere aussi! O l'artificieuse créature? Il favoit que

son compagnon lui procureroit un gracieux accueil ; caprices, ressentimens, chagrins , fuyez , évanouissez - vous à la vue de mon cher Edward. Adieu.

En continuation.

Me voilà seule ; ils sont sortis ensemble. O Fanny ! que je suis enchantée de notre aimable frere ! qu'elle joie ! quel plaisir ! quelle intéressante nouvelle ! Hâtez-vous , ma sœur , d'apprendre à notre tendre mere , que l'idole de son cœur , son cher Edward , vient d'être nommé Capitaine dans un Régiment de Dragons ; que toute l'obligation en est dûe à Sir Georges.

O Fanny ! mes prétentions sont ruinées. Mes projets avortés ; les airs , la coquetterie , les caprices , tout est mis en fuite par la force de cette misérable reconnaissance , qui agit si puissamment sur mon ame trop sensible. N'ai - je pas été trop bonne , trop foible jusqu'à présent ? Mais voyez ce frere , ce méchant , de quoi il se rend responsable ! Il a dans un quart-d'heure de temps , pres- qu'entièrement renversé tout l'édifice d'une jolie femme , que je n'ai élevé qu'en plusieurs mois , & avec des peines infinies. Sa présence , son avancement , la satisfaction visible de Sir Georges , la joie qu'il paroifsoit ressentir du plaisir , d'obliger , & de faire des heureux m'ont empêchée d'être sur mes gar-

E ij

des. Je me suis précipitée dans ses bras. „ O
 „ Monsieur ! vous ne savez pas combien cet
 „ aimable frère est cher à votre Jenny.
 „ Jamais, non jamais je n'oublierai cette
 „ dernière & inestimable obligation. Dai-
 „ gnez me pardonner ; daignez oublier mes
 „ légeretés. Je veux, à l'avenir, oui, je
 „ veux être asservie à vos volontés, & voler
 „ au-devant de vos désirs “.

Juste Ciel ! quelle téméraire promesse !
 Quel démon a pu jamais me porter à la
 proférer.

Dans ce moment il falloit voir Sir Georges :
 l'amour le plus vif & le plus passionné pé-
 nètreoit sa grande âme. Il me dévoroit de
 caresses. „ Voyez ces yeux, s'écrioit-il, où
 „ se peignent l'innocence, la candeur & la
 „ vertu. Considérez cette sœur, ou plutôt
 „ cet Ange, & dites-moi s'il peut y avoir
 „ sur la terre une possession si désirable,
 „ un trésor d'un si grand prix ? Que je
 „ vous pardonne vos fautes, continua-t-il
 „ en me regardant avec une satisfaction
 „ infinie ! De quelles fautes voulez-vous
 „ parler ? je ne me souviens point que vous
 „ en ayez commises“. Ah ! je crains bien
 „ qu'avant peu elles ne viennent se rappeler
 „ à son souvenir. „ Je connois actuellement
 „ votre cœur : tous les tendres & généreux
 „ sentiments qui l'agitent sont peints sur ce

„ visage adorable; & croyez, Jenny, que
 „ je fais toute l'estime qu'il mérite, &
 „ que si l'affection la plus pure, les plus
 „ tendres regards, les soins les plus empressés
 „ à prévenir, à combler tous vos vœux,
 „ peuvent l'assurer de sa possession, l'époux
 „ qui vous aime ne sera jamais privé de
 „ ce précieux don “.

„ Et si cette sœur (s'écria mon frère)
 „ n'est pas la plus reconnaissante & la plus
 „ affectionnée des femmes, je renonce à
 „ elle pour jamais.

Cette scène tragi-comique, qui prête singulièrement au ridicule, ne me parut alors qu'agréable & attendrissante; mais j'étois dans ce moment montée, comme je vous l'ai déjà dit, sur le ton de la plus grande douceur.

J'embrassai mon aimable frère, „ Ne craignez pas, lui dis-je (voulant parler à mon tour) que vous ayez jamais cette occasion de renoncer à votre sœur “. Et tournant ensuite les yeux sur mon généreux époux, je lui souris de la maniere la plus gracieuse.

Enfin, épuisés de tant de sentimens héroïques, notre conversation prit un tour un peu plus raisonnable. Mon frère nous fit un agréable récit des derniers voyages qu'il avoit faits à la campagne avec ses amis.

E iij

Entr'autres avantures, je veux vous en choisir une, non parce qu'elle est particulièrement amusante, mais parce qu'il prit un plaisir infini à nous la raconter. Ses yeux s'enflammerent tellement dans la description qu'il nous fit de l'héroïne, que je soupçonnai que son cœur, jusqu'alors insensible, n'étoit pas aussi tranquille qu'il avoit coutume de l'être.

„ L'orage, dit-il, (en quel temps, en quel lieu? il importe peu: mais il y eut un orage;) me força, ainsi que mes compagnons, à chercher un abri dans une Ferme voisine“. Remarquez, je vous prie, qu'un mauvais vent n'amène jamais rien de bon. Si je m'en souviens bien, ce fut déjà un orage qui porta Sir Georges dans notre paisible demeure, & qui fut comme le présage de ces noeuds indissolubles que nous avons serrés. Mais je n'imagine pas que la tempête dont il est question puisse avoir des suites si sérieuses. „ La porte étoit ouverte, la pluie ne nous permettoit pas de nous faire annoncer. Nous entrâmes, & mes domestiques qui étoient en petit nombre, ayant mis nos chevaux à l'écurie entrèrent après nous.“

„ Auprès du feu étoit un vieillard qui fumoit sa pipe, à côté d'une femme de même âge qui tricottoit. Ces bonnes gens

„ nous firent le plus cordial accueil , & nous
 „ présenterent leurs chaises , que nous ac-
 „ ceptâmes , après nous en être défendus
 „ quelques momens. Assis auprès d'un bon
 „ feu , nous commençâmes à raisonner ,
 „ j'étois si occupé à sécher mes habits , que
 „ je ne prenois garde à rien. Sir Henry C....
 „ metirant par la manche , me dit à l'oreille :
 „ que ne donnerois je pas pour voir son vi-
 „ sage ! S'il répond au reste de sa personne ,
 „ c'est assurément la plus belle créature que
 „ j'aie jamais vue “.

„ De quel visage voulez-vous parler ?
 „ en tournant la tête pour la première fois
 „ vers l'objet de son attention , & qui fit
 „ naître aussi-tôt en moi une surprise égale.
 „ C'étoit une jeune Dame d'une taille élé-
 „ gante , & simplement vêtue en habits de
 „ deuil ; mais dont l'extérieur annonçoit ,
 „ malgré la simplicité de ses habits , quel-
 „ que chose d'extrêmement agréable. Elle
 „ étoit assise de maniere qu'elle nous tour-
 „ noit presqu'entièrement le dos. Sa tête
 „ étoit appuyée d'un air pensif sur la plus
 „ belle main qu'il étoit possible de voir.
 „ Elle étoit tellement enfevelie dans ses
 „ réflexions , que je crois réellement que ,
 „ malgré le bruit de notre arrivée , elle ne
 „ s'étoit pas apperçue que nous fussions là.
 „ Henry me dit que , depuis qu'il avoit les

„ yeux fixés sur elle , il ne lui avoit pas vu
 „ faire le plus leger mouvement , & qu'elle
 „ n'avoit pas changé l'attitude où je la
 „ voyois; ajoutant avec un souris , qu'il étoit
 „ impatient de la voir en face , & qu'il ne
 „ pouvoit résister plus long-temps à la cu-
 „ riosité de se convaincre si c'étoit une
 „ femme ou une statue “.

„ Il se leva ; mais je le priai de se rasseoir.
 „ Ne soyons point trop indiscrets , lui dis-je;
 „ chacun a chez soi des droits à nos égards ;
 „ ne seroit - ce que par reconnaissance pour
 „ l'hospitalité qui nous est offerte. Je vais
 „ cependant faire à ces bonnes gens quel-
 „ ques questions à son sujet ; mais demeurez
 „ tranquille ; vous êtes un garçon trop
 „ étourdi pour faire ces recherches “.

„ Tout ceci se disoit à voix basse. Alors
 „ me tournant vers l'hôtesse d'un air d'in-
 „ différence : N'est - ce pas votre fille? en
 „ montrant cette Demoiselle “.

„ Non , certes , Monsieur: ma fille ! C'est
 „ bien des gens , comme nous qui peuvent
 „ avoir de pareils enfans ! Elle est vraiment
 „ d'un autre état que notre fille. Notre Ma-
 „ rie est en condition “.

„ Et elle est , sans doute , dans une bonne
 „ maison , répliquai-je en souriant ? Vous
 „ me paroissez être une digne femme , bien
 „ affable. Ce n'est donc pas votre fille ?

» C'est peut être une personne du voisinage
» qui est venue vous faire visite. »

» Non, Monsieur, reprit elle : je ne la
» connois pas plus que vous. Elle n'estici
» que de quelques momens ayant vous ; &
» elle a demandé à mon mari. ...

» Parlez un peu plus bas, interrompis-
» je, en lui faisant un coup d'œil qu'elle
» entendit, & elle continua à demi-voix :
» elle a demandé à mon mari, s'il ne pou-
» voit pas lui procurer un cheval avec un
» guide, pour aller à la ville voisine ; qu'elle
» payeroit ce qu'il vaudroit. Mais mon Mari
» lui a dit qu'il ne le pouvoit pas pour le
» présent, que son cheval étoit allé porter
» du grain au moulin ; que si elle vouloit
» attendre son retour, alors il seroit à son
» service ; & elle est restée. L'orage est sur-
» venu ; vous êtes arrivés, & je n'ai plus
» songé à elle.

» Ce récit, peu satisfaisant, ne servit
» qu'à augmenter une curiosité que je ne
» voyois par aucun moyen pouvoir con-
» tenter. Son apparence étoit celle d'une
» belle personne dans l'affliction : ce qui ne
» m'inspiroit pas moins de respect que de
» compassion pour elle. Mes yeux étoient
» constamment fixés sur elle. Elle leva
» enfin la tête, & découvrit le plus beau

E V

„ visage que j'aise jamais vu. Je vous en demande pardon, mon aimable sœur.

„ Sir Georges sourit. „ Poursuivez, mon frère, lui dit-il. Elle découvrit un visage charmant, disiez-vous. Surquoi, ajoutai-je malignement & vous, vous découvriitez pour la premiere fois, que vous aviez un cœur capable d'aimer.

„ Je ne le pense pas, ma sœur, reprit-il en secouant la tête. Mais elle avoit, sans contredit la plus jolie figure du monde, l'air le plus doux, le plus touchant, plein d'une délicieuse langueur; l'expression de la plus tendre sensibilité & d'une tristesse profonde. „

„ On croiroit, mon cher frère, que vous êtes encore sous le charme. Vous ne finiriez pas. Tâchez, je vous prie, d'abréger votre récit.

„ Hé bien donc! mon impatiente sœur, „ (Elle regarda autour d'elle, en rougissant, & en baissant ses beaux yeux.) „ Je ne pus me contenir plus long-temps. Je vins à elle; je saisis sa belle main. Pardonnez, Madame, lui dis-je, ma témérité. Je crains que vous ne soyiez pas heureuse. Mon cœur est vivement affecté de votre douleur apparente. Seroit-il en mon pouvoir de vous rendre quelque service? Vous pouvez disposer de moi, & vous reposer

„ avec confiance sur mon honneur „. Je sa-
vois à peine ce que je lui disois.

„ Je le crois comme vous le dites, mon
frere, répliquai-je en riant; mais il faut
avouer qu'un compliment si peu préparé,
n'étoit pas si mal tourné, & répondoit
assez à votre dessein „.

„ Je me vengerai, ma sœur, de cette
raillerie déplacée, dans une autre occa-
sion; mais si vous m'interrompez encore,
je me tairai, je vous en avertis, & je
laisserai votre curiosité peu satisfaite „.

„ Allons, mon frere, bouche close, plus
d'interruption „.

„ Elle retira sa main, continua t-il, avec
l'air de la plus séduisante modestie „.

„ Je vous suis obligée, Monsieur, de vo-
tre généreuse compassion. Il n'est que trop
vrai que je ne suis pas heureuse; mais
il n'y a point de remede à mes malheurs.
Je suis très-reconnoissante de vos offres
de service; & si j'en juge par l'apparen-
ce, on ne peut douter de votre honneur.
Mais je ne suis pas dans le cas de les
accepter, ou plutôt il n'est pas en vo-
tre pouvoir de me servir. Je n'ai besoins
pour le moment, que d'un cheval pour
me conduire à la ville; & ces honnêtes
gens m'ont promis de me le procurer „.

„ La franchise, la politesse, l'ingénu-

E vj

„ té, régnoient dans toutes les manieres,
„ de cette belle affligée „.

„ Du moins, Madame, m'écriai-je, ac-
„ ceptez mon cheval & mon domestique,
„ si vous ne voulez point me permettre
„ de vous servir, comme je le souhaiterois
„ ardemment je dois insister sur l'une de
„ ces deux choses. Le temps commence à
„ s'éclaircir, & il se fait tard. Vous pourriez
„ attendre ici trop long-temps. Mon do-
„ mestique est un garçon honnête & fide-
„ le : sans cela, je me garderois bien de
„ vous l'offrir; je vous en conjure, laissez-
„ vous persuader „.

„ Oh! Monsieur, vous êtes trop bon :
„ & si je me rendois à votre offre géné-
„ reuse, comment continueriez-vous vo-
„ tre voyage? je crains, il est vrai, que
„ mon séjour ici, dans la nuit, ne me
„ cause de nouveaux chagrins „.

„ S'il en est ainsi, Madame, daignez
„ donc vous rendre sans aucun scrupule.
„ je n'ai pas l'honneur de vous être con-
„ nu; cette rencontre est l'effet du hasard:
„ mais soyez bien persuadée qu'il n'est pas
„ nécessaire de vous voir long-temps pour
„ prendre un vif intérêt à votre bonheur.
„ Souffrez donc que j'y contribue en quel-
„ que maniere, & permettez-moi de me
„ flatter que nous nous rencontrerons en-

„ core, & que j'aurai occasion de vous
„ convaincre que je ne suis pas indigne
„ de votre estime „.

„ Sir Henri joignit ses prières aux mien-
„ nes ; elle paroissoit encore irrésolue : Per-
„ mettez moi, Madame, repris-je, si ma
„ curiosité n'est pas trop indiscrete, de vous
„ demander si vous allez à Londres. J'y
„ ai des amies ; peut-être pourroient-elles
„ vous être de quelque utilité „.

„ Oh ! Monsieur, que vous êtes obli-
„ geant & généreux ! je vous répondrai
„ franchement que je vais à Londres ; que
„ je dois y avoir une amie, du moins
„ elle me paroissoit telle dans des temps
„ plus heureux : peut-être pourra-t-elle,
„ comme le reste du monde, m'abandon-
„ ner dans mon adversité ; mais je crois
„ devoir au moins la mettre à l'épreuve „.

„ Je suis charmé, lui dis-je, que vous
„ alliez à Londres ; j'aurai assurément l'hon-
„ neur de vous voir encore, & je pourrai
„ peut-être vous y procurer des amies, si
„ vous me le permettez „.

„ Ce seroit vous ennuyer, Sir Georges,
„ & vous aussi, ma sœur, que d'insister
„ plus long-temps. Elle se rendit enfin à
„ nos instances, monta à cheval, & partit
„ suivie de mon Domestique. Je ne pus
„ m'empêcher de soupirer, & de la suivre

» long-temps des yeux, jusqu'à ce que ce
 » charmant objet échappât à ma vue. Après,
 » avoir récompensé nos hôtes de leurs soins
 » obligeans, Sir Henri ayant laissé son Do-
 » mestique pour attendre le retour du mien,
 » nous partimes pour la Ville, en nous en-
 » tretenant de cette belle affligée, que quel-
 » ques jeunes gens plus étourdis que nous,
 » ne l'auroient pas laissé suivre si tranqui-
 » llement son projet.

C'est ainsi, ma chere, que finit cette
 merveilleuse aventure, qui, depuis que j'ai
 pris sur moi de vous la rapporter me paroît
 suffisamment ennuyeuse & insipide: mais elle
 fait une bien meilleure figure dans la bou-
 che de mon frere, qui l'embellit de toutes
 les graces de l'élocution. Il est dans la plus
 vive impatience de retrouver cette char-
 mante Dulcinée; mais dans cette ville im-
 mense, il pourra chercher long-temps avant
 de découvrir l'objet de son admiration. Je
 ne serois pas fâchée, je crois, de voir aussi
 cette créature, ne fût-ce que pour juger
 de son goût. Ne l'ai-je pas appellée une
 créature? Ah! s'il m'entendoit, il ne me
 pardonneroit jamais de traiter sa Divinité
 avec si peu de ménagement.

Adieu. je suis, en vérité, accablée &
 anéantie de fatigues,

LETTRE XI.

De Madame Manwaring, à Lady Warwick.

EN considérant que vous vous plaisez souvent à paroître legere & enjouée, je suis surprise, ma chere Jenny, de l'inquiétude que me causent quelques endroits de votre dernière lettre, dans laquelle votre imagination vive à voulu s'égayer, L'ironie & la satyre y regnent d'une maniere trop marquée, pour ne pas me convaincre que vous ne voyez qu'avec l'œil du mépris toutes ces folies, (pour ne pas leur donner un nom plus odieux,) que vous avez l'art de présenter sous le jour le plus ridicule, en feignant d'y attacher quelque prix.

Mais, ô mon aimable sœur, mon amie! que ne puis-je vous donner encore un nom plus cher! craignez que votre penchant à suivre le tourbillon du monde ne vous entraîne dans toutes ses erreurs. Quelqu'indifférence que vous ayez aujourd'hui pour le jeu, ce vice pernicieux & destructeur, permettez-moi de vous dire, si votre bonheur vous est cher, si vous mettez quelque prix à l'affection de votre époux, si

vous êtes jalouse de votre réputation : permettez moi , dis-je , de vous avertir d'éviter sa dangereuse amorce , ou je crains beaucoup que vous ne tombiez bientôt dans ses pieges. Il y a dans le jeu une espece de magie qui nous séduit. Dès que l'habitude en est une fois acquise , aucune considération ne peut la vaincre. Je tremble à la vue du danger qui vous menace. Ah ! Jenny , daignez , daignez me rassurer ; apprenez-moi que vous avez eu la noble hardiesse de ne faire paroître que du dégoût pour un plaisir si généralement applaudi , & d'affecter en ceci une singularité que la prudence suggere. Pourriez vous supporter la pensée de sacrifier votre santé , votre beauté , à un amusement , s'il est permis de lui donner ce nom , qui , de votre avis , est si peu de votre goût ? Vous commencez déjà à vous appercevoir combien les veilles vous deviennent préjudiciables : la fraîcheur de votre teint se flétrit , & Sir Georges qui vous aime remarque ce changement. Ah ! ne doit-il pas douter de votre affection pour lui , en vous voyant sacrifier ces charmes , auxquels il attache son bonheur , à des plaisirs frivoles & insipides ? Lorsqu'il vous voit préférer la compagnie d'un tas de jeunes étourdis à la sienne , son amour propre n'en doit-il pas être blessé ? ne doit-il

pas mépriser vos goûts ? & ne pourroit-il pas finir (ah ! c'est ce qui n'est que trop à craindre) par avoir du mépris pour vous-même ? L'amour est une passion qui ne peut subsister long-temps sans un mutuel retour. Prenez bien garde , ma chere , à ne point lui donner lieu de soupçonner votre cœur de manquer de tendresse pour lui. Il est de tous les hommes le plus aimable ; il vous a comblée de bienfaits , vous lui avez les plus grandes obligations ; à quoi ne doit pas vous engager la reconnaissance ? Je veux supposer avec vous qu'en vous épousant , il n'ait fait que rendre justice à vos charmes : je suppose encore que son amour propre l'ait porté à s'unir à un objet qu'il croyoit nécessaire à son bonheur ; & que , sous ce point de vue , votre possession si ardemment désirée , puisse balancer un moment son rang & sa fortune : mais depuis n'a-t-il pas par mille preuves désintéressées fait éclater les plus généreux sentiments ?

Ah ! ma tendre sœur , pourriez-vous n'être pas touchée de la félicité de vos amis ? Ce frere qui vous est cher , moi-même que vous aimez , ne devons-nous pas notre bonheur à la bonté de son cœur ? Par quels égards pourrions-nous jamais lui en témoigner du retour ? O ma Jenny , daignez con-

courir à le persuader de toute la vivacité de notre reconnoissance. Il ne desire que votre amour & votre estime ; vous lui devez ces sentiments. Je m'étonne de vous voir supporter la fatigue des veilles, & endurer avec une patience ordinaire ces sociétés insipides & bruyantes où vous vous êtes engagée. Je ne suis pas surprise que vous soyez livrée d'abord à ce cercle de dissipation : le desir de jouir des plaisirs que la nouveauté seule peut faire paroître pittoresques, a dû vous entraîner dans des amusemens où vous espérez peut-être trouver un nouveau bonheur.

Il y a une différence bien grande dans notre maniere de voir & de sentir. Je suis actuellement grave & réfléchie, & je n'ai aucun mérite à avoir une conduite plus raisonnnable que la vôtre. Vous avez une certaine impétuosité de caractère, une legereté & une vivacité d'esprit qui vous rend plus propre que votre grave sœur à briller dans les cercles. Je serois sans doute une triste figure au milieu de vos précieuses & de vos agréables ; mais je n'ai point l'ambition de plaire à ceux que je ne pourrois jamais estimer : je goûte la plus douce satisfaction dans la jouissance des plaisirs innocens : je puis m'y livrer sans craindre que mon ame en soit accablée ou anéantie : je

ne fais ce que c'est que d'être abattue ou affligée, à moins que mes amis ne se trouvent pas si heureux que je le souhaite. Mon caractère est toujours égal ; j'éprouve une joie constante & une sérénité tranquille. J'avoue que je n'étois point faite pour briller avec éclat sur la scène du monde ; je fais à peine les noms de ces incommodités légères qui sont si à la mode & si accréditées parmi vos Dames du grand monde ; ni les vapeurs, ni les évanouissemens ne m'ont jamais honorée de leur visite, cela est défobligant ! Mais ces êtres du bel usage, accoutumés à n'habiter que les palais des Villes, se plairoient peu sous l'humble toit des simples habitans de la campagne.

Comment pouvez-vous préférer quelque compagnie à celle de l'homme que vous aimez ? Pour moi je ne faurois le comprendre ; mais aussi n'est-il pas possible que ce sentiment de préférence entre dans votre cœur. Ces séparations fréquentes & inévitables dans le monde où vous vivez, vous causent sans doute les plus vives & les plus tendres inquiétudes. Je sens qu'avec toute ma philosophie je ne pourrois jamais m'en accommoder. Si je suis obligée seulement de m'absenter une demi-journée ; hélas ! loin de mon Henri, je n'éprouve ni joie ni repos ; je pense que mon ennuyeuse visite

ne finira jamais ; elle me paroît un siècle. Mon mari n'est pas moins impatient de mon retour : il vient à ma rencontre , il vole au-devant de moi avec transport ; nous avons toujours mille choses intéressantes à nous dire ; & doucement appuyée sur son bras , nous retournons à notre paisible demeure. Je pense , ma chère , que le sort d'une femme à la mode & à grandes prétentions , est plus digne de mépris que d'envie. Je crois la voir négligemment assise dans un brillant équipage , à côté d'un mari dont elle se soucie peu , & qui s'en soucie encore moins , où l'un & l'autre ne sachant que se dire , bâillent d'ennui , & sont forcés , pour sortir de cet assoupiissement , de chercher , en regardant chacun par une portière opposée , à se distraire par la vue de différents objets qui peuvent se présenter. J'envierai peu leurs voitures & tout l'éclat de leur cortège , tant que j'aurai pour appui mon tendre époux , & une complexion assez forte pour me permettre un exercice qui ne peut que contribuer à ma santé. Combien ne préférerie pas une promenade délicieuse , où l'on peut à son aise observer les beautés variées de la nature , à me trouver enfermée dans cette invention de l'orgueil & du luxe , qui borne notre vue , où l'on se trouve à demi couvert de poussière & à

la merci de deux animaux, souvent plus raisonnables que ces ames lâches & paresseuses qu'ils traînent ! Pour moi je ne puis voir ces pauvres malheureux allis avec tant d'ostentation dans ces cages dorées, & exposés à mille fâcheux accidens, sans être touchée pour eux de compassion. La première idée qui se présente à mon esprit, c'est qu'ils sont dans une espece de servitude : je les regarde à-peu-près comme des personnes privées de l'usage de leurs membres ; & en effet que sont-ils ? Des esclaves asservis à des maîtres les plus tyranniques, l'orgueil & le luxe. Voilà les pensées qui m'occupent lorsqu'ils passent devant moi, regardant avec dédain le bas peuple qu'ils croient au-dessous d'eux. Combien leur vanité seroit humiliée, s'ils savaient que, lorsqu'ils se montrent avec tant d'arrogance & qu'ils s'imaginent triompher sur les personnes qui marchent à pied, les gens sensés ne voient que d'un œil de pitié ce misérable étalage qui fait souvent tout leur mérite.

Vous allez à votre tour me regarder avec cette commisération qu'on a pour une personne élevée loin du faste des grandes villes, & qui n'a nulle connoissance de ce qui peut faire le charme de la vie & la rendre délicieuse. Vous penserez de moi

ce qu'il vous plaira; mais je ne suis assurément pas disposée à changer mes idées, ni à rectifier mon jugement: je renonce volontiers à tout ce pompeux éclat qui vous enchante: satisfaite de ma destinée, contente de passer des jours tranquilles dans une humble obscurité, je sens que j'étois née pour le genre de vie qu'on mène à la campagne. Je n'ai qu'une seule ambition; (dois-je l'avouer sans rougir à une petite-maîtresse telle que ma Jenny?) c'est de plaire à mon mari; & en cela, je le dis avec un louable orgueil, aucune femme sur la terre n'y réussit mieux que moi.

Vous m'allarmez au sujet de notre cher frere. Son aventure, que vous vous efforcez de tourner en plaisanterie, ne me paraît point du tout plaisante: je connois son cœur; il n'est pas composé de ces matières combustibles que les premiers beaux yeux qu'il trouvera sur son chemin puissent embraser; mais je fais aussi qu'il est susceptible d'impressions profondes. Il a fait une description ravissante de cette belle infortunée: il est dans la plus vive impatience de la retrouver: veuille le Ciel ne pas permettre qu'ils se rencontrent encore! Elle est infortunée, & j'en suis sans doute fâchée; mais comment peut-il remédier à ses malheurs? Non, il ne peut lui faire aucun

bien ; mais elle , hélas ! peut innocemment l'envelopper dans son infortune. C'est un jeune homme plein d'honneur , & du plus noble mépris pour l'idole que tout le monde encense , les richesses : il a peut-être pour elles une indifférence trop marquée ; la prudence exige qu'on ne les néglige pas entièrement. Veillez sur lui , ma chère sœur ; il est digne de tous nos soins , & personne ne doit plus que nous s'intéresser à son bonheur. S'il a du penchant pour le mariage , n'y a-t-il pas mille femmes aimables & qui ont de la fortune , qui seroient charmées qu'un jeune homme aussi accompli voulut leur adresser ses hommages ? N'allez pas cependant le recommander à vos jeunes précieuses ; je n'en vois pas une digne de lui , dans tout ce groupe qui compose le cercle de vos connaissances : non , non , renvoyez-le plutôt à la campagne ; c'est bien assez , en conscience , qu'il y ait une petite-maîtresse dans notre famille.

Vous me le pardonnerez , j'espere ; mais je souhaiterois que vous reviendriez à votre premier caractère. Quand je reconnoîtrai en vous cette sœur aimable , enjouée , naturelle , vous disputerez dans mon cœur la première place avec ce frere tendrement aimé ; mais ce ne fera pas avant : cette menace n'est-elle pas propre à vous intimider

& à vous faire changer le plan de votre conduite?

je ne puis m'empêcher de rire en jettant les yeux sur cette sage épître que je vous adresse : j'imagine que vous l'ouvrez avec autant de solemnité que vous ouvririez une oraison funèbre, & que vous regarderez le temps que vous mettez à la lire comme employé à la pénitence & à la mortification.

Oh! j'allois presque l'oublier : je favoisois quelque chose de plus intéressant à vous dire, avant de quitter l'article de notre frere. Dites-moi, je vous prie, quelle espece de femme sont-ce que vos Miss Percy? Ne disiez-vous pas qu'elles étoient simples, mais prudentes? La prudence est une qualité qui dédommage amplement de la simplicité. Je ne fais trop ce que vous entendez par ce mot *simple*. Si vous les mettez en paralele avec vous, elles doivent sans doute paroître simples : mais eussent-elles cent fois moins de charmes que vous, elles pourroient être encore très-passables. Je ne crains pas que cette petite flatterie puisse vous inspirer beaucoup d'orgueil : vous êtes si accoutumée à être flattée, que votre ame doit être rassasiée de louanges; néanmoins le mérite d'une femme est si rarement senti d'une personne de son sexe & si difficilement avoué, que je crois que cette espece de louange

louange a dans sa bouche cent fois plus de
prix que dans celle d'un homme.

Mais à l'égard de ces Miss Percy, je me
suis mis dans la tête qu'elles doivent être
des femmes de mérite, & je ne serois point
fâchée que notre frere voulût prendre pour
elles les mêmes sentimens. Vous m'en par-
lez si legerement, qu'il est assez extraor-
dinaire que je sois venue à songer à elles:
je regarde cela presque comme un pressen-
timent. Mais gardez-le sur-tout de la belle
infortunée, si vous prenez quelque intérêt
à son repos. Sans ambition pour mon pro-
pre compte, je souhaite ardemment que
mon frere puisse parvenir à la plus bri-
lante fortune.

Adieu, ma très-chère sœur. je ne fais
rien de notre digne mere; mais cela ne
m'inquiète pas, parce qu'elle est trop exacte
dans sa correspondance, pour me laisser
ignorer quelque chose qui pourroit m'in-
téresser à son sujet.

LETTRE XII.

Sir Georges à M. Lefley.

Quand seras-tu de retour, mon ami ? ja-
mais je n'ai eu un si grand besoin de tes
conseils : il faudroit que tu fusses ici pour
Tome I. F

voir par toi-même , & juger ensuite de l'é-
tat des choses.

La veille de ton départ , un rayon d'es-
pérance brilloit encore à mes yeux & me
permettoit de m'applaudir de la possession
d'un bien qui sembloit devoir faire mon
bonheur ; mais il est déjà évanoui , & cette
jenny si aimable , si enjouée , devenue une
femme à la mode , va être absolument per-
due pour moi. Elle se joue non-seulement
d'un cœur qui l'adore ; mais comptant en-
core sur ma facile tendresse , elle donne
dans tous les travers qu'un fol usage au-
torise. Si elle continue , toute ma fortune
ne pourra suffire à sa dépense. Je vuide
journellement ma bourse pour l'acquitter
de ce qu'on appelle dettes d'honneur. Elle
ne joua d'abord que pour ne pas paroître
se singulariser ; & je reconnus en elle , avec
une joie inexprimable , cette sorte de ré-
pugnance pour un vice aussi destructeur ;
mais aujourd'hui l'habitude le lui a rendu
si agréable & si séduisant , qu'elle s'y livre
avec empportement. Je fais d'inutiles remon-
trances ; c'est vainement que je conteste ;
elle ne peut souffrir qu'on censure sa con-
duite. Si je prends un air réservé , elle me
raille : si , en continuant mes conseils , je
parois affecter le plus léger degré d'autori-

té, elle séduit mon cœur par ses insinuan-
tes caresses; & ne pouvant résister aux dan-
gereuses séductions de l'amour, j'oublie son
imprudence, sa folie, & je cede à ses de-
mandes les plus déraisonnables. Quel déli-
re! ô Lesley, quel pouvoir ont sur les ames
sensibles, les graces touchantes de ce sexe
enchanteur!

Je t'en fais l'aveu, Charles; cette aveu-
gle passion maîtrise absolument ma raison;
elle me ravit à jamais mon repos & ma fé-
licité. Je reconnois trop tard mon erreur;
c'est trop tard condamner le choix que j'ai
fait d'une femme si légere, si capricieuse,
si prompte dans la poursuite des plaisirs.
Mais qui peut résister à sa destinée? Telle
est la force de l'ascendant qui me domine,
que, si j'étois encore libre, quelqu'avertē
que je suis, je ferois la nouvelle folie de
l'épouser; je sens que je ne puis vivre sans
elle, & mon bien-être est attaché irrévo-
cablement à cette union fatale: ses égaremens
mêmes semblent lui prêter des graces si
touchantes, que je ferois presque tenté de
craindre qu'elle renonçât à des défauts qui
l'embellissent encore. Les faillies de sa vive
imagination m' enchantent, & sa rare beauté
me subjugue. Elle connoît trop toute l'é-
tendue de son pouvoir sur mon cœur, elle

F ij

méprise ma foible autorité : elle fait qu'é-
pris de ses charmes, elle peut en tout temps
remporter la victoire & me tourner au gré
de ses désirs. Mais peut-elle m'aimer & sui-
vre une pareille conduite? Non; si elle m'ai-
moit, mon bonheur ne l'intéresseroit pas
moins que le sien : elle marqueroit plus de
répugnance à s'éloigner de moi; elle em-
ployeroit moins son temps, ses soins, son
esprit, ses charmes, à faire l'admiration des
autres.

Ah! l'enfer & ses furies seroient moins
terribles pour moi que la vérité que je soup-
çonne. Si j'étois assuré qu'elle ne m'aimât
plus, juste Ciel! je l'arracherois de mon sen-
sible cœur, j'y renoncerois pour la vie; je
déplorerois mon aveuglement; je romprois
ses chaînes avec effort, dût mon cœur être
brisé de la violence du choc qu'il éprou-
veroit entre l'amour & un juste ressentiment.

Mais, lui seroient-je indifférent? Ah! mon
ami, ne me confirme point dans ce doute:
le désespoir ou la mort seroit la conséquence
de cette confirmation affreuse. Falloit-il donc
que je quittasse la campagne? Là j'étois heu-
reux; mes désirs les plus vifs, mes vœux
les plus ardents étoient comblés. Un bonheur
si grand ne pouvoit être durable : c'étoit
jouir sur la terre des plaisirs célestes; plai-
sirs trop passagers pour n'être pas suivis d'un

fiecle de douleurs! Quel démon pouvoit me porter à la produire dans un monde où rengnent le luxe, le vice, & la dissipation? Que j'en suis cruellement puni, Charles!

J'étois assez insensé pour croire que sa reconnoissance, sa tendresse, si souvent & si ingénument avouées, seroient ses garants. Mais que parlé je de reconnoissance? m'at-elle donc de si grandes obligations? Qu'est-ce que mon rang & ma fortune comparés au trésor inappréciable de sa beauté, dont elle me rendit l'heureux possesseur? Je me croirois méprisable, si je pouvois jamais pretendre à son affection à titre d'obligation. Non, j'en atteste le Ciel, je n'aurois jamais pu consentir à l'accepter à cette humiliante condition; je veux être aimé parce que j'aime: si j'en étois assuré, je pourrois encore être heureux, dût-elle dissiper ma fortune, dût-elle me réduire à un état de pauvreté, si en même-temps elle pouvoit me convaincre que je possede seul son cœur: je ne serrois sensible à ce malheur que pour elle-même.

Oh! qu'avec joie je renoncerois à ces faux biens, qui sont l'objet de l'ambition insensée des hommes! Une simple cabane avec une femme que j'adore, me paroît préférable à un palais, si cette femme ressent une tendresse mutuelle.

F iiij

Je n'aurois jamais songé à l'épouser, eût-elle encore plus de beauté, si je ne m'étois flatté qu'elle me préféreroit à tous les hommes de la terre. Je ne puis comprendre quelle est cette délicatesse dans quelques belles, de croire que la modestie exige qu'elles cachent leurs tendres sentimens à leurs amans, lors mêmes qu'ils sont devenus leurs maris. Jamais la belle Jenny n'auroit été mon épouse, si, long-temps avant de l'être, elle ne m'eut fait un libre aveu de son penchant pour moi. Vos froides Platoniciennes, vertueuses par tempérament, & non par principes, ne font pas de mon goût. Je veux une femme dont les passions sympathisent avec les miennes; mais je veux encore que tous ses sentimens aient la vertu pour principe & pour règle.

J'ai vainement cru qu'elle me préféroit au monde entier. Insensé ! que connoissoit-elle du monde ? Ah ! elle le connoît trop bien aujourd'hui pour mon repos. Qu'est devenue son inclination pour moi ? Ne me préfère-t-elle pas un impertinent flatteur, un insipide soupirant ? Si cela n'étoit pas ainsi, prêteroit-elle l'oreille avec tant de plaisir à toutes ses impertinences ? Se plaisiroit-elle tant à sa compagnie, & me priveroit-elle continuellement de la fienne ? Après toutes les représentations réitérées

que je lui ai faites, souffriroit-elle les assiduités insidieuses de cet agréable suffisant, qui la suit comme son ombre ? Sous l'air de l'indifférence, de la liberté & de la franchise, je ne connois pas de plus dangereux séducteur. Et un nouveau motif de séduction pour elle, c'est la préférence marquée qu'il lui donne sur le reste de son sexe. Sa personne & ses qualités vous sont connues. Mais pourquoi insisté-je sur un objet si odieux ? Je soupçonne sa sœur d'être dans ses secrets, & la confidente de ses artifices : elle est visiblement jalouse de la supériorité des charmes de ma Jenny ; elle se réjouiroit, je n'en doute pas, de pouvoir donner quelques atteintes à sa réputation, & de la réduire au niveau de la sienne : peut-être aussi en est-elle jalouse à quelques autres égards. Je n'ai pas un penchant bien décidé à la vanité ; mais je ne puis m'aveugler sur les avances empressées qu'elle a jugé à propos de me faire : sa conduite a déjà fourni un long article à la médisance : mais quoique jolie & faite à tous les maneges de son sexe, elle n'excite en moi d'autre sentiment que celui du souverain mépris. Cependant je parois répondre à ses agaceries, dans le dessein, s'il est possible, d'allarmer ma jenny ; & elle ne daigne pas même s'en appercevoir ! Ah !

F iv

C'est en vain, elle ne m'aime pas assez pour être jalouse. Si j'avois eu son indifférence!... Mais toutes mes passions sont impétueuses, extrêmes, ingouvernables.... Je suis interrompu.

En continuation.

Nouveaux sujets de plaintes! je voulus hier lui donner quelques avis qu'elle ne goûte point du tout; je la quittai avec un air de mécontentement; ce qui ne fit pas sur elle la plus légère impression: elle ne fut jamais si gaie, si enjouée: coiffée dans le goût le plus recherché, elle ne m'avoit pas encore paru si jolie. Je ne crus pas devoir lui demander où elle alloit, je le devinois assez: j'avois vu le matin une carte de Lady G....

Inquiet, agité, dès qu'elle fut partie, je résolus de la suivre, je me jettai dans ma voiture: j'y étois à peine que je commençai à balancer ma résolution. „ Elle n'est pas digne de ma poursuite, disois-je; elle me fuit. Le premier impertinent est pour elle préférable à ma compagnie; & je serois assez bas!... La voiture s'arrêta devant l'hôtel de Lady G... & mit fin à mon soliloque. J'entrai, je m'attendois de trouver à l'ordinaire, une nombreuse assemblée; & je ne fus pas peu surpris, peut-être aussi pas moins mécontent, de ne trou-

ver que la seule Lady G... & son amie, (c'est ainsi qu'elle l'appelle), & le Colonel, ami de l'amie. Lady G... étoit à son clavessin, & les deux autres en tête-à-tête, à une distance assez considérable pour ne point troubler la douce harmonie de sa voix.

A mon arrivée, le frere & la sœur me parurent un peu déconcertés, & j'ose dire que le premier sur-tout me souhaite de bon cœur aux Antipodes. Mon innocente épouse étoit en vérité parfaitement tranquille ; elle tourna la tête, me sourit, & s'appuya ensuite négligemment sur les bras de son fauteuil.

Lady G... au contraire, se leva, vint au-devant de moi avec une joie affectée. Mon Dieu ! Sir Georges ici ! qui se feroit attendu au plaisir de vous voir ? C'est à merveille ; vous êtes un homme bien honnête & bien obligeant en vérité : allons, asseyez-vous : j'ai dix mille choses à vous dire. On ne fait pas ce que vous devenez sur la terre.

Elle me prit par la main ; je la suivis, & me plaçai à côté d'elle avec l'air du monde le moins empessé. Le Colonel me salua, & s'étant levé pour me faire les compliments d'usage, il reprit sa place & commença à frédonner un petit air d'opéra.

Sa sœur déployoit, avec une tendre langueur, ses charmes les plus séduisans, s'efforçoit de faire briller toutes ses grâces, fixoit sur moi des yeux où l'amour se peignoit en traits de feu, de temps en temps paroîssoit me dire à l'oreille mille secrets, me frappoit sur l'épaule, m'appelloit inseparable, me sourioit, & cinquante autres mises de cette espèce, que je souffris, bien plus que je n'encourageai, pendant quelque temps. Enfin, je feignis de répondre à ses caresses, pour voir quel effet cela produiroit sur ma Jenny.

Je l'observois ; je me flattais qu'elle pourroit en être inquiétée. „ N'est-ce pas là „ un agréable amusement pour nous, s'é- „ cria-t-elle en souriant au Colonel ? Il „ faut avouer que nous sommes de paisi- „ bles spectateurs. N'avez-vous donc rien à „ me dire, stupide créature que vous êtes ? „ Une demi-heure de tête-à-tête a-t-elle „ épuisé toutes les jolies choses que vous „ possédez si bien ? Allons, allons, je vous „ en prie, faites sur vous quelques efforts ; „ (en bâillant comme elle parloit) : je suis „ je crois, à demi endormie. Un joli hom- „ me comme vous peut-il bien permettre „ qu'une Dame sommeille en sa compa- „ gnie ? „

Le Colonel, enchanté, répondit à cette

invitation galante, de maniere à lui témoigner tout son empressement à lui plaire. La guerre parut alors déclarée des deux côtés. Ah! Charles, toi à qui j'ai si souvent fait l'aveu de mes foiblesseſſ, tu ne doutes point que la victoire ne tarda pas à se déclarer en fa faveur. Je devins bientôt distract & inattentif à tout ce que me disoit Lady G... je ſuportai pendant quelques momens l'affeux tourment de la voir ſourire de la maniere la plus gracieufe à cet agréable impertinent, quoique ces ſouris fuſſent autant de coups de poignard pour mon cœur; mais lorsque je lui vis appuyer négligemment la main fur ſon bras, lui permettre de ferrer cette belle main entre les fiennes, il ne fut plus poſſible d'y tenir; c'en étoit trop: n'écoutant plus que ma rage & mon déſespoir, je ſaisis mon épée; mais me rappellant heureuſement à moi-même, & réfléchissant aux ſuites terribles d'une ſcène qui alloit devenir ſi tragique & qui portoit une ſi cruelle atteinte à la réputation de ma jenny, je contins mes mouvements de vengeance, & je me laifſai aller fur ma chaise, preſque ſans ſentiment & ſans vie.

Lady G... effrayée, ſ'emprefſe autour de moi. „ Bon Dieu! Sir Georges, que vous eſt-il arrivé? Vous vous trouvez mal?

F yj

„ Que puis-je faire pour vous ? Que vous
„ lez-vous prendre ? Que dois-je ordon-
„ ner „ ?

„ Il se trouve mal ! „ s'écria mon ange
persécuteur, en volant dans mes bras. „ O
„ mon Dieu ! qu'ai-je fait „ ?

Elle s'appuie sur mon sein, m'embrasse,
me serre, colle ses levres sur les miennes,
& les pleurs inondent son visage.

Etoit-ce artifice, Charles, ou un effet
naturel de sa tendresse pour moi ? Ah ! je
serois trop heureux si j'osois le croire ; mais
des doutes cruels ne me le permettent pas.
je n'en eus aucun dans ce premier instant ;
& cependant je ne répondis point d'abord à
ces caresses flatteuses.

„ Ce n'est rien, Madame, lui dis-je :
„ cet intérêt affecté n'étoit point du tout
„ nécessaire. Laissez-moi, s'il vous plaît „ ,
continuai-je en soupirant & voulant l'éloigner.

Cette froideur apparente fit de nouveau
couler ses larmes. „ O mon cher Sir Georges, me dit-elle d'une voix plaintive, me
tenant toujours embrassé : „ Daignez,
„ ah ! daignez me pardonner : je déteste
„ mon imprudence ; mais mon cœur est
„ innocent ; ce cœur n'aimera & ne peut
„ aimer que vous. Ah ! que ne pouvez-
vous lire dans ce moment ce qui s'y

„ passe. Elle me dit tout cela d'une voix assez basse pour n'être pas entendue du Colonel qui étoit demeuré à une certaine distance.

Le moment d'après qu'elle l'eût quitté, il prit le parti prudent de se retirer : quels que fussent ses motifs, il alléguua un engagement indispensable & sortit, laissant ma Jenny étendue sur mon sein, ses bras entrelacés autour de mon cou, pressant son visage charmant sur le mien qu'elle arrosoit de ses larmes.

Je n'avois pas encore éprouvé de sensations plus délicieuses : mes yeux rayonnants se fixerent sur elle avec transport, & la dévoroient d'amour. Je ne voulois pas si-tôt me réconcilier avec elle ; je paroissois anéanti dans le silence & l'amertume.

„ Mon cher Sir Georges, reprit-elle de l'air le plus inquiet, êtes-vous mieux ? „ Oh ! pour l'amour du Ciel, par pitié pour „ moi, je vous en conjure, parlez à votre „ Jenny „.

Elle me pressoit la main dans les siennes. „ Eh ! comment se trouveroit-il mieux, s'écria Lady G... que cette scène n'amusoit pas, quand vous l'étouffez dans vos bras ? „ laissez-le respirer. Je vais lui faire donner d'un cordial qui le remettra infailliblement „

Ma tendre épouse, accablée de douleur,
quittoit ma main pour s'éloigner : mais je
la rapprochai de moi ; & fixant sur elle des
yeux pleins de tendresse : „ O jenny ! lui
„ dis-je , m'aimez-vous réellement „ ?

„ Pouvez-vous en douter ? „ reprit-elle
en me sautant au cou.

M'étoit-il possible d'en douter dans cet
heureux moment ? je la pressai contre mon
cœur, je l'accablai de caresses, & je jurai
de ne plus former sur elle aucun injurieux
soupçon.

Mais hélas ! que de raisons j'ai eues de
rompre ce vœu ! Tout ce qui se passa dans
cette scène ravissante ne me paroît plus qu'un
singe momentané, dont je ne me suis éveillé
que pour retomber dans de nouvelles al-
larmes.

Lady G... avoit sonné ; un domestique
parut. „ Dites , lui cria-t-elle , à Miss Ir-
„ win de venir ici. Je pense qu'elle a les
„ clefs „ .

„ Epargnez-vous ces soins , Madame , ré-
„ pliquai-je ; je n'ai besoin de rien : je ne
„ me suis jamais mieux trouvé „ .

„ Je commence à le croire , reprit-elle ,
en me souriant de l'air du monde le plus
gracieux. „ Il faut convenir que vous n'a-
vez plus du tout l'apparence d'un homme
qui se meurt. Vos yeux cependant paroif-

sent encore pleins d'une aimable langueur,
en me frappant sur l'épaule.

Comme elle parloit, la porte s'ouvrit ;
je vis entrer une jeune femme en habit de
deuil, & qui étoit d'une figure très-agréa-
ble ; une tristesse profonde étoit peinte sur
son visage charmant ; mais cette tristesse
sembloit lui donner des graces plus piquan-
tes : je ne vis jamais une plus jolie per-
sonne.

Elle s'avança avec une humble modestie,
& baissant ses beaux yeux qui respiroient
une tendre mélancolie : „ Avez-vous besoin
„ de moi, Madame „ ? dit-elle du son de
voix le plus doux & le plus touchant.

„ Oui, j'ai besoin de vous, reprit l'im-
„ périeuse Dame : à quel sujet pensez-vous
„ que je vous ferois chercher si cela n'é-
„ toit pas ? Où avez vous été ? Il est bien
„ impatientant d'être obligé de vous faire
„ chercher dans toute la maison pour vous
„ trouver. Vous étiez sans doute à rêver
„ & à lire, selon votre coutume : vous êtes
„ d'une grande indolence, sur ma parole,
„ & assurément vous êtes bien peu propre
„ à être femme de compagnie : c'est cepen-
„ dant à ce dessein que je vous ai prise ;
„ mais vous oubliez facilement votre de-
„voir „ .

„ Je favois, Madame, que vous aviez

„ compagnie , répliqua-t-elle en soupirant
 „ profondément. Mais je conviens que vos
 „ reproches sont justes. Je suis en effet mal
 „ titrée comme femme de compagnie : je
 „ ne suis pas venue m'offrir sous ce point
 „ de vue : je venois , Madame , implorer
 „ votre protection dans mes malheurs ,
 „ comptant sur cette amitié dont vous m'ho-
 „ noriez dans des jours plus heureux.

„ Cette amitié ! s'écria Lady G... avec un
 „ rire ironique , bon Dieu ! amitié ! mais
 „ c'est épouvantable ! une idée si grotesque
 „ peut me faire tomber en langueur. Com-
 „ ment une créature de votre espece ose
 „ prétendre à mon amitié ? Retirez-vous ,
 „ vous êtes trop lente dans vos mouve-
 „ mens , je n'ai pas besoin de vous dans
 „ ce moment ; & écoutez , l'honnête amie ,
 „ puisque c'est le caractere que vous exi-
 „ gez : permettez-moi de vous conseiller ,
 „ en ami , d'apprendre à l'avenir un peu
 „ mieux la distance qui est entre nous.
 „ Mais voyez , ajouta-t-elle en se tournant
 „ vers moi , les prétentions de cette petite
 „ personne que je retiens ici par un motif
 „ de charité „.

„ La jeune femme fondit en larmes , & se
 „ retira. „ Charité ! m'écriai-je avec un mou-
 „ vement d'indignation. O ciel ! pouvez-

„ vous mêler un si respectable nom avec
„ des railleries si cruelles „ ?

„ Quoi donc ! répliqua-t-elle, cette pe-
„ tite Syrene vous intéresse-t-elle aussi ?
„ L'entendez-vous, Lady Warwick ? il est,
„ en vérité, épris de ma petite campagnar-
„ de. Avez-vous observé comme il fixoit
„ les yeux sur elle ? C'est à merveille, je
„ vous proteste qu'il a le goût le plus dé-
„ licat : ne pensez-vous pas de même ? Al-
„ lons, allons, ne rougissez pas, continua
„ l'impertinente ; vous aurez mon honnête
„ mari, pour vous tenir en respect & vous
„ observer. Si j'étois portée à la jalousie...
„ mais je n'ai pas cette maladie. Je suis
„ fort enchantée de le tenir tranquille, &
„ de trouver l'occasion de le distraire de
„ ses complaintes qui m'excédent. Il a bien
„ trouvé la personne qui lui convient ; elle
„ est exactement faite pour lui, quoiqu'elle
„ le soit peu pour moi. Ils jasent ensem-
„ ble depuis le matin jusqu'au soir : elle le
„ flatte, elle est compatissante & affidue
„ auprès de lui ; elle écoute avec intérêt
„ les plaintes qu'il lui fait de sa méchante
„ femme, qui est assez déraisonnable pour
„ passer les trois quarts de l'année loin d'un
„ vieillard si agréable & si séduisant. Jufte
„ ciel ! ai je bien pu m'unir pour la vie à
„ un pareil homme ? C'est de moitié plus

„ que je n'ai promis; & en conscience j'ai
„ promis encore dix fois plus, ajouta-t-
„ elle en riant, que je ne tiendrai jamais,
„ ou du moins que je ne suis résolue de
„ tenir „.

„ Mais, qui est (reprit mon aimable
„ Jenny] cette jeune personne? J'en ai pi-
„ tié de tout mon cœur. Je ne prendrai
„ point, Madame, la liberté de censurer
„ votre conduite; peut-être ne mérite-t-elle
„ pas mieux „.

„ Non, assurément, interrompit-elle; du
„ moins je ne l'imagine pas. C'est une pau-
„ vre malheureuse qui n'a pas un ami sur
„ la terre. J'oubliois qu'elle me nomme son
„ amie, & en effet elle a bien raison.

„ Vous m'obligeriez beaucoup de m'en
„ dire quelques particularités, répliqua
ma femme avec empressement.

„ Ah! bon Dieu! quelle requête! Peut-
„ on employer son temps à s'entretenir d'une
„ mortelle si peu faite pour nous occu-
„ per „?

„ Si cela vous déplaît, Madame... „

„ Non, non, ma chère; je vous en prie,
„ ne prenez pas un air si sérieux. Si vous
„ le voulez, j'y consens. Voici en peu de
„ mots son histoire.

„ Elle est bien née, bien élevée, bien
„ instruite, je vous le garantis; mais avec

„ tous ces avantages, elle est pauvre comme Job. Son pere étoit un Ecclésiaste ; son frere, un Négociant, riche comme Crésus ; mais qui se ruina en dépenses folles. Miss devint orpheline. Son pere avoit joui d'un bénéfice considérable ; mais il n'en restoit plus rien à sa mort. Que deviendra la pauvre Louisa, élevée par des parens insensés, dans la plus grande délicatesse, dans l'orgueil & l'indolence ? je me rappelle de l'avoir vue, il y a quelques années, quand j'étois à *** ; elle étoit admirée, courue ; elle l'emportoit sur toutes les filles du canton ; c'étoit une belle de la premiere classe. Mais à la mort de son vieux imbécile de pere, la chute fut terrible. Elle passa tout d'un coup de cet état d'élévation à la plus affreuse indigence. Un oncle, dont les tendres entrailles furent touchées de compassion pour elle, la retira chez lui, & releva son courage. Elle commençoit à revivre ; mais ces jours heureux furent d'une courte durée. Une fille qu'il aimoit éperduement, & qui étoit alors dans une pension, revint à la maison : elle étoit orgueilleuse, laide, difforme, méprisante & jalouse à l'excès de la beauté & des graces de sa cousine. Elle ne put souffrir de vivre avec elle sous

le même toit. Elle résolut d'employer tout
 pour la brouiller avec son pere, qu'il n'é-
 toit que trop facile de tromper. Le bon
 homme prêta l'oreille aux suggestions de
 sa fille, & crut qu'un domestique, qui
 étoit un jeune éveillé, d'accord avec sa
 niece, vouloit en faire une dupe. La petite
 sorciere fut un jour si bien exciter toute
 l'indignation de son pere, contre sa cou-
 fine, que, sans vouloir l'entendre dans
 sa défense, & lui reprochant outrageuse-
 ment sa honteuse bassesse, la disgrâce qui
 en réjaillissoit sur sa noble famille, il mit,
 sans autre façon, les amans supposés à
 la porte, jura que jamais elle ne leur se-
 roit ouverte, & laissa à ces malheureux
 le soin de se pourvoir eux-mêmes. Le jeune
 homme auroit suivi sa belle maîtresse; il
 auroit fait tout au monde pour la servir,
 & il étoit peut être le plus riche des deux;
 mais elle voulut qu'il l'abandonnât à sa
 triste destinée. Dans cet état de douleur,
 elle se rappella mes anciennes bontés pour
 elle, ou, pour me servir de son expres-
 sion, elle se souvint de mon amitié, &
 elle a fait son possible pour se rendre à
 Londres. Il est vrai que j'ai entretenu quel-
 que-temps avec elle une correspondance.
 C'étoit pour moi une espece de farce. Ses
 lettres ridicules & romanesques m'amu-

„ soient prodigieusement. C'est une fille à
 „ grands sentimens , comme vous devez
 „ penser. Elle est donc venue dans ma mai-
 „ son avec son sac & son bâgge , & m'a an-
 „ noncé , après une courte exposition de son
 „ infortune , qu'elle s'étoit proposé l'hon-
 „ neur de m'offrir ses services. J'ai l'ame
 „ bonne & compatissante : j'en ai eu pitié ,
 „ je l'ai reçue en qualité de mon humble
 „ femme de compagnie : mais certes , elle
 „ en est peu satisfaite. Sa tête est farcie
 „ de gigantesques idées , sur le désintéres-
 „ sement , l'amitié , & d'autres chimères de
 „ cette espece. Je suis réellement quelque-
 „ fois prête à me pâmer de rire , de l'en-
 „ tendre répéter , toujours avec emphase ,
 „ une foule d'impertinences. Il y a près de
 „ trois semaines qu'elle est auprès de moi :
 „ je la supporte parce qu'elle me fert à
 „ amuser merveilleusement mon vieux &
 „ bon mari : & pour le dire en passant ,
 „ elle est singulièrement bien dans ses bon-
 „ nes graces , tant elle a de modestie , de
 „ douceur & d'aménité dans le caractere.
 „ Ah ! plût au Ciel , qu'à ma place , elle
 „ fût enchaînée avec lui pour la vie !
 „ Vous voilà , mes amis , tout aussi inf-
 „ truits que moi de tout ce qui concerne
 „ sa vie , & son caractere. Il ne manqueroit
 „ que sa confession & les dernieres paro-

„ les qu'elle prononcera en mourant, pour
„ rendre son aventure plus sérieusement co-
„ mique „

„ je paricrois ma vie „ me dit à l'oreil-
„ le, ma jenny, que cette fille est précisément la belle infortunée dont mon frere
„ nous a parlé, & par cette raison, je vou-
„ drois, s'il m'est possible, lui trouver une
„ place plus convenable: je crains qu'il n'y
„ ait trop de danger à l'avoir auprès de
„ moi.

„ Que consultez - vous ? Interrompit La-
„ dy G... J'ai des vapeurs à périr. Ferons-
„ nous un piquet ? Allons, Sir Georges, je
„ vous fais un défi.

„ Alors, dit mon ange, comme je me
„ sens le cœur touché d'un sentiment
„ de pitié, j'irai, avec votre permission,
„ faire une visite à votre mari. Je ne l'ai
„ pas vu il y a un siecle. N'en foyez pas
„ jalouse, ma belle amie ; je puis vous as-
„ surer que nous ne sommes point du tout
„ mal ensemble.

„ N'appréhendez rien, mon enfant, lui
„ crio Lady G... en riant : si vous n'êtes
„ point jalouse vous-même, je vous ré-
„ ponds de moi. Si vous jugez à propos de
„ me laisser votre mari pour m'entretenir
„ je vous donne une libre permission de vi-

„ fiter mon vieux Seigneur & Maître, en
„ quelque lieu qu'il foit.

Je n'étois gueres d'humeur de me trou-
ver seul vis - à - vis de cette impertinente.

„ Je suis fâché, Mesdames, leur dis-je,
„ de ne pouvoir répondre à vos desseins ;
[en regardant ma montre ;] „ mais voilà
„ l'heure où j'ai promis à Milord C... de
„ l'aller rejoindre.

„ Ah ! vous ne nous échapperez pas si
„ aisément, je vous en donne ma parole,
„ s'écria Lady G... Allez, allez, Lady
„ Warwick, & foyez assurée qu'il n'osera
„ se montrer assez peu poli pour me laisser
„ seule.

Ma Jenny me dit tout bas : „ Je veux
„ avoir une petite conversation avec cette
„ jeune Demoiselle. Ma visite n'est qu'un
„ prétexte. Si votre rendez - vous n'est que
„ supposé, obligez - moi, mon cher Sir Geor-
„ ges, de demeurer encore un quart-
„ d'heure.

Je lui serrai la main, & je repris ma
place. On apporta des cartes, & nous com-
mençâmes un piquet. Je perdois par com-
plaisance, afin de pouvoir en satisfaisant son
avarice, la distraire d'une autre passion qui
me deviendroit plus importune. Mais il
étoit difficile d'y réussir : elle tomba bientôt
sur le sujet de mon premier attachement

pour elle. Ses yeux se remplirent de larmes, elle condamna sa malheureuse ambition, déplora un mariage qui faisoit tout son malheur. „ Ah ! Sir Georges „ s'écria-t-elle en me regardant de l'air de la plus grande sensibilité „ qu'ai-je perdu ! le seul homme sur la terre, oui je vous fais, en roulissant, l'oreu de ma foiblesse, le seul homme sur la terre qui étoit & qui pourroit étre le maître de mon cœur. Ne falloit-il pas que j'eusse perdu l'esprit ? Ah ! continua-t-elle en me pressant la main, n'avez-vous pas pitié de moi ? Songez ce que je dois souffrir en vous voyant prodiguer à un autre toutes ces tendres caresses dont je devois seule étre l'objet. „ Oui, je devois seule jouir de ces caresses enchanteresses que vous savez faire avec tant de graces. L'aurois-je jamais pensé ? „ Vous étes fait exprès pour l'amour, je ne connois personne qui réussisse comme vous dans l'art de plaire. Mais que dis-je ? Ah ! puissé-je donc oublier ces moments ravissans, lorsqu'avec un plaisir inexprimable je vous voyois verser dans mon sein les tendres effusions de votre cœur ; lorsqu'une flamme mutuelle nous annonçoit déjà l'ivresse du bonheur.

„ Né nous rappelons point ces moments, Madame, interrompis-je froidement.

„ Je

„ Je souhaite de vous estimer. Pourquoi
„ voulez-vous retracer à mon souvenir un
„ traitement qui me parut si dur ?

„ M'estimer ! s'écria-t-elle : ah ! Sir
„ Georges, quelle froide expression, quand
„ mon ame est embrasée !

„ C'est à vous à faire, Madame, en l'in-
terrompant encore. En vérité, Charles, tu
conviendras que de si vives attaques n'é-
toient pas peu embarrassantes.

„ Osez-vous.... s'écria-t-elle ! Affreux-
„ se indifférence ! détestables cartes ! & elle
les fait voler dans l'endroit le plus reculé
de l'appartement.

Je me levai, & j'allai les ramasser. Elle
fut suffoquée d'une conduite qui lui cau-
soit une si cruelle mortification ; elle s'ef-
força de dompter la violence de sa passion,
s'imaginant, sans doute, qu'avec une ten-
dre langueur elle parviendroit à ses vues.

„ N'êtes-vous pas un homme bien im-
patientant ? me dit-elle en se levant, &
venant me prendre par la main. N'avez-
vous donc aucune sensibilité, ou si je n'ai
point de charmes ? Combien d'autres s'es-
timeroient heureux d'être ainsi favorisés !
„ Ah ! plaignez-moi ! je ne vous demande
qu'un sentiment de pitié. Dites-moi que
vous me plaignez.

Tome I.

G

„ Si vous êtes malheureuse, Madame, je
„ vous plains bien sincérement.

„ Oh! ne m'appellez point Madame ;
„ nommez-moi votre Caroline „.

„ Permettez-moi plutôt, lui dis-je un peu
„ méchamment „ de vous nommer l'amie de
„ ma femme ; & sous ce caractère , je puis
„ vous estimer.

„ De votre femme ! ô rage ! ô désespoir !
„ mais poursuivez ; accablez - moi de votre
„ cruel mépris ; sacrifiez celle qui vous ado-
„ re , pour faire triompher l'orgueil de cette
„ trop heureuse femme. Cruel , ingrat que
„ vous êtes ! Mais dans peu je ferai ven-
„ gée. Cette femme chérie, dont je vous
„ vois vous applaudir, à qui vous prodiguez
„ toute votre tendresse, c'est cette même
„ femme qui me vengera de vous.

„ A ce discours , je sentis mon cœur
frissonner. „ Que voulez - vous dire ; Ma-
dame ?

„ Combien l'amour est aveugle , dit-elle
„ en jettant sur moi un regard de compassion!

„ Ah! Georges, combien peu vous con-
„ noissez notre sexe ! Le sentiment que
„ l'amour inspire , ni ne se commande , ni
„ ne s'achette: le rang & la fortune peu-
„ vent exciter notre ambition , & nous
„ pouvons être reconnoissantes ; mais le
„ cœur est au-dessus de tout prix : cependant

„ vous ne devriez rien souhaiter de plus,
„ que d'ignorer qu'on vous trompe; mais
„ si elle vous trompoit, j'en serois en vé-
rité désespérée.

„ Ah ! Madame, de grace que voulez-
vous me faire entendre „ ?

„ Rien, Sir Georges. Ne vous tourmien-
tez point. Si à présent vous n'êtes pas
maître de son cœur, est-il possible qu'elle
puisse être long- temps insensible ? Oh !
non : quelle femme peut vous résister si
vous voulez en faire la conquête : Ce-
pendant, on ne rend pas toujours raison
de ses goûts. Pour moi, vous ne me
paroissez que trop, hélas ! que trop aimable.

„ Les Furies sont moins cruelles... mon cœur
se brise..... Ah ! Madame, que signifie
ce mortel regard ? Vous allumez dans
mon sein une flamme dévorante qui ne s'é-
teindra jamais.

je tombai sur une chaise, abîmé de
douleur, pâle & presque entièrement privé
de ma raison. Elle vole à mon secours,
presse sa main sur mes levres, m'appelle
par les noms les plus chers, & s'efforce par
sa douce éloquence de me rappeler à moi-
même. Il eût fallu être au dessus du stoï-
cisme, pour n'être pas affecté des tendres
caresses d'une femme que la nature a for-

G ij

mée exprès pour plaire. Je ne fais ce qui en seroit résulté, si la jaloufie n'avoit étouffé en moi toutes les plus douces passions. Je la conjurai à plusieurs reprises de me dire tout ce qu'elle savoit, & de cesser de me troubler par tant de paroles équivoques.

„ Je ne fais rien, sur mon honneur: certaines circonstances me font soupçonner „ que vous n'êtes pas aussi tendrement aimé „ que vous méritez de l'être.

„ Des circonstances ! Mais encore, quelles sont donc ces circonstances ?

„ Mon Dieu ! Sir Georges, que vous êtes pressant & irrésistible ! Pourquoi ? Si elle vous aimoit, se trouveroit-elle si rarement avec vous ? Rechercheroit-elle avec fureur les plaisirs qui peuvent la dissiper & la distraire ? Peut-être aussi, ajouta-t-elle, n'écouteroit-elle pas si volontiers toutes les jolies choses que mon agréable frere lui dit à l'oreille aussi souvent qu'il en peut avoir l'occasion.

„ C'est assez, Madame ; je fais ce qu'il me reste à faire. Je me levai, & je me promenai de long en large dans la chambre, dans la plus violente agitation.

„ Je suis votre amie, dit-elle ; mais vous êtes si impétueux ! .. si emporté ! .. N'allez rien faire témérairement : épiez leurs

„ mouvemens ; peut-être me suis-je trompé.

Je me mordois les levres , & je continuai de marcher sans lui répondre. Mon ame étoit dans le plus grand désordre. Je crains bien que le trait terrible qu'elle a enfoncé dans mon cœur , n'en puisse jamais être arraché : cependant j'aimois encore à me persuader qu'elle ne se portoit à me désespérer , que par des motifs inspirés par l'envie & le chagrin de ne me pas voir répondre à son amour : néanmoins je veillerai.

O Ciel ! faut-il que j'en fois venu là ? Epier ma jenny , la scule femme que j'adore ! son nom seul m'inspire de la tendrefse , & sa présence dissipe en un instant mes doutes , du moins sur son honneur ; mais son amour , ah ! voilà ce qui fait mon tourment. O Charles !

Mais je reviens à Lady G... Elle crut avoir réussi dans une partie de ses vues ; pour le reste elle vit dans l'espérance. Mais cette espérance n'a qu'un fondement bien leger ; car , malgré ses charmes , malgré toutes ses complaisances... Cependant elle m'aime , & mon ingrate jenny ! ...

Je n'en dirai pas davantage. j'ai déjà écrit un volume , je pourrois même dire d'eux , dans cette matinée , & elle n'est pas encore rentrée. Elle est , sans doute , avec son Co-

G iij

Ionel ! La mort me seroit moins amere ; cependant je veux tâcher de me calmer.

On frappe à la porte ; c'est elle , mon cœur palpite. Comment la recevrai-je ? avec douceur ? ou ...

Je la vois. Déjà la séduction de ses charmes agit sur mon cœur. Oh ! je volerois dans ses bras , si la vanité & le ressentiment ne m'en empêchoient. Adieu.

LETTER XIII.

M. Lesley à Sir Georges.

JE te plains , Georges , en vérité , je te plains. Mais l'effrayant tableau de tous les malheurs que l'hymen entraîne n'a pu t'ébranler. Tu t'es livré en téméraire au joug qui t'accable ; & ce qui m'a touché encore , c'est que ton ame trop sensible ne brisera ses entraves qu'avec de pénibles efforts.

Tu me demandes si je compte retourner bientôt à Londres. Ce sera assurément le plutôt qu'il me sera possible. Je suis , on ne peut pas plus , fatigué de mes courses. Cependant les succès répondent à mes vœux les plus ardents. Mon élection n'a souffert presqu'aucune opposition , ainsi que celle de notre ami Darcy. Honorés de cette nou-

velle Magistrature , il nous a fallu traverser , au bruit des acclamations & des applaudissemens , une foule des femmes qui accourroient sur notre passage . C'étoit alors pour nous un devoir d'embrasser ces femmes , non pas une ou deux ; mais les femmes , les veuves , les filles , les grands-mères , toutes enfin jusqu'à la troisième & la quatrième génération ; nos levres en ont été presque écorchées , quoique nous ne les appliquassions que fort legerement . Ce la me dégoûte pour la vie de donner des baisers .

Nous ne sommes occupés qu'à procurer des plaisirs & des fêtes à toutes les belles de ce Comté . Nos assemblées sont nombreuses & brillantes ; nous y dansons sans relâche avec toutes celles qui tombent sous la main , en leur prodiguant mille caresses : aussi toutes ces femmes sont-elles si contentes de nous , que si elles avoient chacune cinquante maris , ils eussent tous été forcés de nous donner leurs suffrages , s'ils eussent voulu trouver quelque repos dans leurs maisons .

Ainsi me voilà Membre du Parlement sans avoir employé d'autres brigues ou d'autres présens que des baisers , des caresses & de la bonne chere . Ne te chagrine pas , Georges . Je suis tout de feu pour mes amis .

& ma nouvelle dignité me donne le pouvoir de les servir. Je veux que le premier bill qu'on passera soit pour autoriser généralement le divorce dans toute la Grande-Bretagne en faveur d'une infinité de malheureux qui gémissent sous le joug du mariage. Combien de bénédictions je recevrai alors! L'air retentira par-tout de cris de joie & d'allégresse. Je vois tous les maris, dans les premiers transports de leur reconnoissance, faire voler leurs chapeaux, en criant: *Vive à jamais Lesley & la liberté.*

Ton cœur ne tressaille-t-il pas à cette agréable idée? Une fois redevenu libre, tu pourras, comme ton joyeux ami Charles, défier les plus beaux yeux: je n'en dis pas davantage, c'est une chose résolue. Ainsi, mon ami reprends courage, laisse ta capricieuse femme prendre l'essor; nous saurons l'attraper avant qu'il soit peu; tu briseras alors tes fers, tu y renonceras pour la vie, & tu lui laisseras le champ libre.

Cela ne s'appelle-t-il pas dire des riens? Je crois que j'ai des vertiges; en vérité, la tête me tourne; mais comment cela peut-il être autrement? Voilà trois jours, ou plutôt trois nuits, que je passe à table: il faudroit un corps de fer pour résister à tant de fatigues: je n'ai assurément pas la tête assez froide pour écrire à mon sage ami.

Dès que je ferai un peu rendu à moi-même, je tâcherai de répondre plus convenablement au sujet qui t'intéresse; je quitte la plume. Oh! non : j'ai à te dire encore que ta belle infortunée est une de mes anciennes connoissances. Ne va pas malicieusement m'interpréter : rien, dans le vrai, n'étoit plus honnête ; c'étoit la vertu même ; j'en ai presque été amoureux. Aujourd'hui que tu me rappelles le souvenir de ses charmes, je l'aimerois, je crois, à la folie, dans ce moment sur-tout, où le vin nous inspire ou plutôt embrase nos cœurs d'amour & de joie.

Je finis, car aussi bien je craindrois de t'excéder autant que je le suis moi-même : je vais faire un court sommeil pour réparer mes forces épuisées. Je fais des bâillements qui m'ouvrent la bouche de la hauteur du front de Lady Mayores, & qui l'étendent comme la sienne de l'une à l'autre oreille. Adieu, mon honnête ami.

LETTRE XIV.

Le Capitaine Westbury à Sir Henry.

Quelle joie, ô mon cher Henri ! après tant d'inutiles recherches, j'ai découvert enfin cet objet séduisant, ce trésor que je ne puis comparer à rien de ce qui se trouve sur la terre ; je l'ai trouvé, par hasard, chez une insigne coquette, Lady G... Mille fois elle m'avoit invité à son assemblée ; mais j'ai une telle aversion pour cette femme, que ce ne fut qu'hier que je m'y rendis pour la premiere fois ; encore n'étoit-ce qu'ennuyé de moi-même, je ne savois comment disposer de mon temps. Je ne doutois pas que je n'y rencontrasse ma sœur, qui ne s'y trouve que trop souvent : toutes mes remontrances à cet égard, ainsi que celles de Sir Georges, sont sans effet ; & cependant nous sommes les deux mortels du monde pour lesquels elle a l'affection la plus illimitée ; mais une femme toujours volage & volontaire n'obéit guères qu'à son caprice. Celle qui charme mon cœur est un Ange ; je ne la comprends point dans cette censure générale.

J'entrai assez négligemment, & après avoir salué la maîtresse du logis, je cherchai des yeux si je ne découvrirois pas ma sœur : je crus l'appercevoir, je m'approchai. Dieux ! quelle fut ma surprise ! quels transports ! c'étoit ma belle infortunée, ma Louisa.

Elle se leva, rougit, baissa ses yeux enchantereux qui porterent une nouvelle séduction dans mon ame. Quelle ravissante modestie ! qu'elle étoit belle ! mon cœur vivement ému ne pouvoit se contenir ; j'étois sur le point de la serrer dans mes bras ; mais elle fut prudemment arrêter mon impétuosité, en m'opposant sa main que je pressai entre les miennes, avec un charme inexprimable.

Je ne trouvois point d'expressions pour lui peindre la vive joie que me causoit une rencontre si désirée & si inattendue. Sans me répondre, elle retira sa main & reprit sa place ; mais avec une agitation qui ne pouvoit m'échapper.

Je demeurai devant elle debout & immobile ; j'oubliois le lieu où j'étois ; j'oubliois qu'il y eût au monde une Lady G... lorsque je l'entendis crier d'un ton frottement malin ; Oh ! oh ! Miss Louisa, je m'apperçois que vous vous trouvez-là avec une ancienne connoissance : je m'étonne beaucoup qu'avec le penchant que vous avez

G jv

à parler de vos amis, vous ne m'ayez jamais nommé dans le nombre l'enjoué Capitaine Westbury.

Indigné de cette plaisanterie déplacée, je me tournai vers elle, & mon coup d'œil méprisant annonçoit déjà la réponse que j'allois lui faire; mais une foule de personnes qui arrivoient l'environnerent, & parlant tous à la fois, je ne pouvois espérer d'être entendu.

Ma Louisa se retira au signe que lui avoit fait l'impérieuse Dame; mais je lui saisis la main.

„ Laissez-moi aller, Monsieur, je vous en conjure: vous ignorez quelle seroit la conséquence de me retenir plus long-
„ temps; mais hélas! je connois trop l'hu-
„ milité de mon état pour demeurer.

Ces paroles furent un trait dont mon cœur se sentit percé. „ Vous ne fortirez point;
„ non, lui dis-je à voix basse: votre ver-
„ tu, votre mérite, vous donnent une di-
„ gnité fort au-dessus de leurs richesses &
„ de leur grandeur.

„ Ah! Monsieur, permettez-moi de me retirer; cette place-ci n'est pas faite pour moi. Soyez assuré, ajouta cette aimable fille, en soupirant doucement, que je vous quitte avec un cœur pénétré de re-
„ connaissance, pour toutes les obligations.

„ que je vous ai ; mais je crains d'avoir
„ à souffrir de toutes les politesses que vous
„ me faites dans ce moment.

„ Je vous entendis , lui répliquai-je ; mais
„ soyez persuadée que je saurai vous souf-
„ traire à la tyrannie d'une femme inso-
„ lente : comptez sur ma parole ; j'ai une
„ sœur...

„ je la connois , Monsieur ; c'est une
„ des plus aimables Dames ; mais vous
„ voyez que nous sommes observés. Adieu.

Elle me quitta ; je la suivis des yeux
jusqu'à ce qu'elle fût sortie. Cette petite
conversation se passoit , tandis que la cam-
pagnie étoit encore tellement engagée dans
les premiers complimens , que je crois que
nous ne fûmes ni vus ni entendus de per-
sonne.

Cette entrevue inespérée me jetta dans
une rêverie profonde , je pris au milieu
de l'assemblée le premier siege qui se trouva
sous ma main ; mais mon esprit étoit si
distrait , si absorbé , que je passai à coup
sûr aux yeux de tous ceux qui me remar-
quèrent , pour être le garçon d'Angleterre
le plus stupide. Ah ! je leur laisse une pleine
liberté de penser de moi tout ce qu'ils ju-
geront à propos : pendant plus d'une de-
mi-heure je ne prononçai pas une seule pa-
role : peut-être même ne me seroit-il pas

arrivé d'ouvrir la bouche de toute la soirée, si une jeune Dame qui se trouvoit à côté de moi ne m'eût engagé dans une conversation, en me demandant des nouvelles de Lady Warwick; ajoutant: „ qu'elle avoit espéré de la trouver, & qu'elle n'avoit pas peu de déplaisir de se voir trompée dans son attente. Le son séduisant de sa voix me tira de mon espece d'extase, & me la fit examiner avec quelqu'attention. Sans être jolie, elle avoit dans un haut degré ce que je ne fais quoi qui captive bien plus qu'une beauté trop régulière: sa physionomie ouverte annonce la plus belle ame, toutes ses manières douces & insinuantes ont des grâces inexprimables: je pourrois aussi ajouter que ses yeux bleus & languissans sont les plus beaux que j'aie jamais vus: ils me parurent briller d'une douceur enchantreflle. Je n'aurois pas résisté à leur séduction, si mon cœur n'eut été prévenu en faveur de celle dont les rares qualités semblent en faire l'exception de son sexe. Je ne sentis pour elle que de l'admiration & de l'estime; ce qu'il m'étoit impossible de lui refuser après l'avoir entretenue. Je n'admirai pas moins son esprit que les agréments de son maintien, libre, aisee, exempte de légèreté, de coquetterie & de ces airs étudiés qui ont un plaisir que je n'ap-

diés, toute sa personne inspire un vif intérêt.

Les parties se formerent: elle ne joua point, je m'en excusai aussi, pour jouir d'un si agréable tête-à-tête : j'y pris d'autant plus de plaisir, qu'elle fit tomber la conversation sur la belle Louisa. Elle loua sa beauté, ses grâces, & témoigna une tendre compassion sur sa situation gênée & désagréable. Si j'étois ma maîtresse, dit cette aimable fille, elle ne resteroit pas long-temps avec son insolente protectrice; mais par ses artifices, maman a été prévenue contr'elle, & tous mes efforts n'ont pu détruire ce préjugé. j'ai remarqué, Monsieur, que vous lui parliez lorsque nous arrivions, ajoutant avec un sourire: je ne suis pas surprise que vous l'admiriez; elle est en effet une jeune personne très-agréable. j'espere que vous vous servirez auprès de Lady Warwick de tout votre crédit en sa faveur. je serois fort aise de la voir dans une situation un peu plus riante que celle où elle se trouve à présent.

Je lui fus un gré infini de sa généreuse compassion: je l'aurois volontiers embrassée; je lui dérobai adroitement un baiser sur la main: je n'osai pas davantage, dans un si court moment de connoissance. Elle ne témoigna aucun déplaisir de cette inno-

cente liberté ; mais elle baissa adroitement ses beaux yeux en poussant un léger soupir.

Je renouai la conversation , & je la priai de m'informer de ce qu'elle favoit touchant les affaires de cette charmante créature , en lui apprenant d'abord de quelle maniere j'en avois fait la connoissance.

Elle m'écoutoit avec une attention particulière. „ C'est bien honnête , Monsieur , „ & bien généreux de votre part , dit-elle quand j'eus fini , en jettant sur moi le regard le plus obligeant.

„ Je n'ai encore rien fait jusqu'à ce moment , Madame , répliquai-je ; mais faites-moi la grâce de m'en dire quelques particularités , afin que je puissé faire tous mes efforts pour la servir mieux.

Sur le champ elle me satisfit , & me raconta sa petite histoire avec des expressions si vives & si touchantes , que j'avois beaucoup de peine à cacher mon émotion. Elle n'étoit pas moins attendrie , & je vis couler de ses yeux les pleurs du sentiment.

Je fixai sur son visage aimable des regards qui peignoient ma reconnaissance , & me hâendant encore de serrer sa belle main entre les miennes : „ Que j'aime à voir dans votre sexe , m'écriai-je avec transport , cette

„ pitié généreuse ! Quelle autre passion peut en relever les graces avec plus d'éclat ?
 „ L'esprit & la vivacité peuvent amuser & exciter notre admiration ; mais le charme touchant d'une douce sensibilité va directement au cœur.

Elle rougit, baissa les yeux, & nous gardâmes quelques momens de silence. J'étois si enchanté, si transporté de sa douceur, de ses discours, que j'oubliai un instant que le trouble de mon ame n'étoit excité que par la tendre compassion qu'elle faisoit paroître pour ma divinité.

„ Quelle est donc cette nouvelle Déesse ? Me demanderez-vous peut-être. Ce n'est pas absolument une Déesse : mais elle est dix mille fois supérieure à la généralité des femmes ; & pour répondre à votre question, elle est la cadette des filles de Lady Betty-Percy, qui est universellement considérée comme la veuve la plus discrète & la plus prudente de son siècle. Son amour pour ses enfans ne lui permet point de se remarier, malgré les offres avantageuses qui lui ont été faites. J'ai oui souvent Sir Georges parler d'elle & de ses filles avec la plus haute estime. Mon aimable & nouvelle amie Juliette est, comme je vous l'ai dit, la plus jeune des trois sœurs, & la plus séduisante, quoiqu'elles soient toutes

très-agréables femmes : elles ont reçu, par les soins infatigables de leur mère, une admirable & excellente éducation ; elles joignent aussi à une grande fortune non-seulement les talents qu'on admire communément dans les femmes, mais encore ces rares connaissances, qui sont le fruit d'un esprit soigneusement cultivé. Plusieurs pères prudens, par considération pour leurs enfants, ont recherché son alliance ; mais Lady Betty est fort délicate sur le choix des maris qu'elle accordera à ses filles, & il n'est peut-être pas moins difficile de leur plaisir ; du moins témoignent-elles peu de goût pour tout ce que nous avons de jeunes agréables dans Londres ; c'est de Sir Georges & de ma sœur que je tiens toutes ces particularités.

Quand elle tombe sur leur sujet, elle s'écrie avec sa gaieté ordinaire : „ Ce sont-là de ces femmes faites pour vous ; prudentes, graves, retirées, simples sur-tout. „ Ah ! Dieux ! que vous serez prodigieusement heureux avec elles ! Quel dommage „ que Sir Georges ne les ait pas connues „ avant que son mauvais génie me fit trouver dans son chemin ! Jamais femme, ja- „ mais maris, n'auroient donné à la posté- „ rité de si grands exemples de la félicité „ conjugale.

„ Malgré le foin que vous prenez d'ap-
 „ puyer malinement sur une des qualités
 „ à mon gré la plus estimable , repris-je
 „ en riant , je vous donne ma parole que
 „ j'épouserois bien plus volontiers une fem-
 „ me qui ne feroit servir les charmes qu'el-
 „ le peut avoir , qu'au louable dessein de
 „ plaisir à son mari , que celle qui , assurée
 „ de l'admiration générale , n'est pas moins
 „ empressée d'en jouir. Demandez à Sir
 „ Georges , demandez à tout homme ma-
 „ rié , si , après un mois de possession , ils
 „ songent encore à admirer la beauté de
 „ leurs femmes. Si elles n'intéressent pas
 „ par des qualités plus essentielles , elles
 „ sont bientôt comme ces belles peintures
 „ achetées à très-haut prix , mais que le
 „ possesseur regarde rarement. Elles ne ser-
 „ vent plus qu'à décorer un appartement ,
 „ & à faire l'admiration de quelques per-
 „ sonnes qui viennent chez lui. En voulez-
 „ vous un exemple frappant ? voyez V
 „ qui épousa l'année dernière Miss W
 „ Il y a trois jours qu'il perdit un pari con-
 „ tre Sir John A au sujet des yeux de
 „ sa femme. Ne juroit - il pas qu'ils étoient
 „ d'un bleu céleste , tandis qu'ils font d'un
 „ noir d'ébène ; tant il considere peu ces
 „ yeux brillants , qui avoient allumé une
 „ flamme si belle dans son cœur.

En conscience, mon frere vous êtes un
scélérat : Sir Georges, supporterez vous
cela avec patience ? Allons, sur le champ,
démontrez - lui son erreur : (en fermant
les yeux,) de quelle couleur sont les
miens ? Je parierois ma vie, qu'il n'y a
pas une petite fossette, une marque,
un trait dans mon visage, que mon cher
Sir Georges ne sache sur le bout du doigt.
Parlez, parlez ; défendez la cause de la
beauté qu'on ose injurier.

Sur le bout de mon doigt ! s'écria - t - il,
en la serrant contre son sein. „ O Jenny !
votre beauté enchanteresse a un fonde-
ment plus profond ; c'est dans mon cœur
qu'elle est gravée, & jamais elle n'en se-
ra effacée.

„ Hé ! bien, s'écria - t - elle, en sautant
avec joie à son cou, ne vous l'avois - je
pas dit, audacieux mortel ? Comment
osez - vous disputer à la beauté son invin-
cible pouvoir ? Ah ! puisse un jour ton
cœur arrogant, mais foible & sans dé-
fense, éprouver comme un juste châti-
ment ce que peuvent de séduction deux
beaux yeux inhumains & rayonnans des
traits victorieux de l'amour !

Hélas ! mon cher Henri, ces vœux me-
naçans & terribles sont accomplis. Je suis
cet Amant malheureux ! mon ame est em-

brasée d'une flamme dévorante ; j'aime avec fureur , & je n'ose me permettre de souhaiter d'être aimé. La fortune n'est d'aucun côté. Quelle malédiction ! je dois vaincre des sentimens que fait naître la vercu ! il faut étouffer dans mon cœur ce penchant!...

O fortune ennemie !

Adieu : croyez - moi votre sincère ami.

LETTRE X.V.

Lady Warwick à sa sœur.

Que vais-je vous offrir , ô ma chère Fanny ? quel secret ! Je suis endettée par - dessus les oreilles : ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est que je la suis envers ce misérable Colonel. J'ai perdu l'impossible dans la nuit dernière. Je suis ruinée , & je n'ose en parler à Sir Georges. Ce jeu abominable ! c'est une invention de l'enfer : cependant , c'est l'usage , c'est le ton du grand monde ; cela doit me consoler un peu. Je n'ai pas employé mon argent à secourir des malheureux ; je ne l'ai point dissipé en charités , en bonnes œuvres , & en semblables misères. Je l'ai perdu noblement , dans la meilleure compagnie de Londres & comme une femme qui ne le cede à personne en prétend-

tions. Cette perte ne seroit donc rien ; mais je suis endettée envers ce rusé Colonel. Eh ! pouvois-je ne pas acquitter une dette d'honneur ? On peut emprunter, on peut devoir, on peut ne pas payer, c'est une chose assez ordinaire : mais l'argent qu'on perd au jeu est une dette sacrée ; elle doit se payer avec une scrupuleuse exactitude. S'en dispenser, ce seroit fronder les plus saints engagemens de la société, & se perdre de réputation.

N'allez pas, ma chere, me débiter votre morale ; elle seroit dans ce moment déplacée. Je fais tout aussi-bien que vous, sur ce sujet, les admirables lieux communs que vous pourriez me dire. Que faut-il faire ? le payer, d'une ou d'autre maniere. Quoi ! vous vous allarmez ? Mon Dieu, mon enfant, soyez tranquille. C'est en bonnes especes courantes que je l'entends. Dans ce moment je ne saurois disposer d'une obole ; & je n'oserois, s'agiroit-il de ma vie, en demander à Sir Georges. Ce que je perds depuis quelques mois est inconcevable : j'éprouve dans le jeu les plus cruels revers. Les cartes, je crois, sont ensorcelées. Tout récemment j'ai reçu quelques cent guinées, en promettant, foi de femme (serment terrible !) de ne plus jouer.

Etoit-il possible de garder une promesse

si téméraire au milieu de tant de tentations ? Ne devois-pas regagner mon argent, en femme prudente ? Mais le démon, ennemi juré de cette vertu, a épousé la cause de mes antagonistes. J'ai été plumée. J'ai perdu ce que j'avois, & au-delà. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il m'a fallu alors recourir au Colonel. Cette condescendance l'a transporté de joie ; mais si je ne m'étois trouvée dans cette extrémité cruelle, il auroit été la personne du monde à qui j'aurois le moins souhaité d'avoir cette obligation.

Vous me demanderez pourquoi l'on ne s'adresseroit pas à ses amis. Cette question montre l'ignorance où vous êtes de l'usage du beau monde. Sachez, mon enfant, que dans la bonne compagnie, l'amitié consiste en paroles & en paroles ; on se fait de grandes protestations d'offres de services de toute espece ; mais on en demeure là. Les meilleurs amis se verroient crever l'un l'autre, avant de songer à ouvrir leurs bourses pour soustraire quelqu'un à la nécessité. Je dis nécessité ; le mot *pauvreté* seroit effrayant. N'imaginez pas que dans le monde poli, on puisse avoir un ami pauvre. Bon Dieu ! on fueroit comme la peste un homme infesté de cette odieuse maladie. Vous jugez bien que je ne pouvois espérer de grand succès en recourant à mes amis. J'en ai néan-

moins un grand nombre : je ne pense pas même qu'aucune femme en Angleterre puisse en avoir davantage.

Mais je reviens au Colonel : il ne daigne pas me rappeler mon obligation : cependant il est, je crois, plus entreprenant que de coutume ; il fait un plus libre aveu de sa passion, comme si j'étois dans ce moment plus en son pouvoir.

Quel scélérat ! Si je pensois qu'il osât avoir la présomption... Mais il sera payé ; oui, sans aucun doute, il sera payé, dussé-je, en avouant ce secret à mon mari, perdre à jamais son estime... Situation horrible ! Je frémis à cette pensée.

Il faut que je cherche à me distraire de ce sujet d'inquiétudes. C'est de mon frère que je vais vous entretenir.

Toutes mes précautions n'ont pu empêcher qu'il ne rencontrât sa belle infortuné, qui, je voulois vous apprendre, jouit aujourd'hui chez moi de l'hospitalité. Ecoutez, mon enfant ; si vous alliez prendre un ton trop sérieux, ou m'excéder de vos fâges avis, sachez qu'alors je prendrois une autre confidente. L'occasion en est où ne peut plus favorable. J'ai sous la main une amie toujours prête, & que le charme de la nouveauté recommande encore.

„ Dans votre maison ! s'écrie ma crain-
tive

tive sœur, sans faire attention à mes menaces ; „ est-il possible que vous soyez assez imprudente ? N'avez-vous aucune considération pour le repos de notre frere ? „

Ne vous emportez pas, ma chere ; il est paisible comme un agneau, & elle n'est pas moins prudente qu'un Ange. Elle fait l'éviter avec soin. Il murmure. Sir Georges raisonne ; car vous savez que c'est un grand raisonneur. Mon frere écoute, soupire & demeure convaincu. Il promet de maîtriser son cœur, d'éteindre sa passion, & de ne plus songer à cette belle que comme à son amie.

Quant à ce qui la concerne, je suis bien trompée, si son cœur ne conserve pour quelqu'autre un secret penchant. Mais quel est cet objet ? c'est ce que je ne puis encore deviner. Ainsi tranquillisez vous sur le compte de notre frere. Croyez, mon aimable sœur, que, sans votre secours, je saurai le conduire. Je puis même vous dire que j'ai déjà à demi conclu pour lui un mariage avantageux. Vous rappellez vous votre pressentiment au sujet d'une Demoiselle riche & de qualité ? Le pauvre enfant est allé donner droit dedans. Il n'est pas encore absolument dans sa confidence ; mais son agréable embarras, ses soupirs, ses

Tome I.

H

rougeurs, quand son rusé serviteur est présent & qu'il lui adresse la parole, rendent cela clair comme le jour. Je vis dans la retraite depuis hier, & cela par raison d'état. Je n'ai vu aucun agréable, aucune précieuse, pas une ame, que mes intimes amies. Ah ! mon Dieu ! le défaut d'argent fera de moi une véritable ménagere, si je n'en prends pas plus de soin.

Depuis deux jours Miss Percy & Louisa composent toute ma Cour. Notre conversation, faute de sujets plus intéressans, roule sur le mariage. Vous pouvez être assûrée que ma vive éloquence le leur présente sous le jour le plus séduisant. Mes petites bonnes amies prêtent attention, & croient à la lettre ce que je leur dis en voulant m'amuser. Si Ladi Warwick, répond Miss Percy, n'étoit pas l'apologiste du bonheur, que l'hymen doit procurer, elle qui a le plus aimable & le plus indulgent des maris, espéreroit-on que personne sur la terre épousât jamais sa cause.

„ Ne pourriez vous pas aussi l'épouser, ma chere ? lui dis-je en souriant.

Elle rougit. „ Je vous proteste, répliqua-t-elle, que je ne pourrois que difficilement m'y résoudre. Si je croyois que je dusse me comporter comme le général des fem-

„ mes , je ferois fachée d'entrer jamais dans
 „ un état qui par cette conduite me ren-
 „ droit malheureuse. Et pourquoi me per-
 „ suaderois-je que je ferois plus sage qu'el-
 „ les ? j'ai connu de très-aimables Demois-
 „ elles , qui , après leur mariage , parois-
 „ sent avoir absolument changé de nature ,
 „ en changeant de condition. Et je dois
 „ dire , (vous m'excusez , Lady Warwick)
 „ que de toutes les Dames mariées de ma
 „ connoissance , il y en a à peine une dont
 „ l'exemple me paroisse digne d'imitation .

„ Ah ! ma chere amie , ne craignez pas :
 „ je vous donne ma parole qu'un jour ou
 „ l'autre vous suivrez ces mêmes exem-
 „ ples .

„ Mon frere est aujourd'hui dans ce
 „ même système , poursuis-je , en fixant sur
 elle des yeux qui pénètrent son ame naïve
 & simple. Je remarque avec plaisir que le
 son seul de son nom la fait rougir. Il dé-
 sapprouve hautement

„ Quoi ! interrompit-elle avec vivacité ,
 „ feroit-il un ennemi du mariage ?

„ Non pas que je sache ; mais il fronde
 „ la conduite de presque toutes les fem-
 „ mes .

„ Cela ne m'étonne point , reprend-elle .
 „ Sa maniere de penser me paroît judicieu-

H ij

„ se; & son goût délicat. S'il trouve ja-
„ mais une femme digne de lui, j'ose
„ croire qu'il ne balancera pas....

Elle s'arrêta. Son visage étoit ardent; elle se détourna pour me cacher son émo-
tion. Je crus devoir la ménager. J'aurois
été fâchée d'accroître sa confusion par la
plus légère raillerie. Louisa rougit aussi, &
ajouta un soupir à cette rougeur. Quel en
est le sujet? C'est un souvenir, j'ose vous
en répondre. Cet entretien sur le mariage
plait beaucoup à nos Miss. Eh! bon Dieu!
si elles en connoissoient autant que vous &
moi, ma sœur, l'étendue des devoirs, elles
trembleroient, sans doute, d'embrasser un
état qui exige tant de force, de courage,
& de sagesse. Ah! Fanny, je ne puis y fon-
ger sans effroi, & sans me sentir comme
accablée du poids de mes obligations.

Eh! ne voilà-t-il pas mon capricieux Sir
Georges qui vient de me quitter presqu'ab-
solument en colere & Dieu sait pourquoi.
Je veux mourir, si je n'étois aussi douce
qu'une brebis; & si le moment d'avant nos
cœurs ne paroissoient être dans une parfaite
intelligence. Mais ce qui a, je crois, oc-
casonné cette brouillerie, c'est qu'il est ve-
nu d'un air satisfait me témoigner tout le
plaisir qu'il avoit à jouir de ma compagnie,

U H

& combien il étoit reconnoissant de icette complaisance. Cette louange hors de propos, m'a rappellé mes disgraces. j'ai senti toute la contrainte de ma situation, & j'ai méprisé un compliment que j'étois persuadée ne pas mériter.

Je ne sais trop quelle est la réponse que je lui ai faite; mais il m'a jetté un coup-d'œil terrible, & s'est promené en prenant un air sombre & altier. Je suivois tous ses mouvements. Je suis une si bonne créature, que je ne pouvois m'empêcher de convenir, en le considérant, qu'il ne méritât toute ma tendresse. A cette réflexion, mon foible cœur s'est attendri. Volontiers je l'aurois baisé pour obtenir mon pardon. C'est bien la première fois de ma vie que j'ai cru avoir tort; aussi-ai-je fait les premières avances pour une réconciliation. J'ai volé à sa rencontre.

„ Oh! mon cher Sir Georges. Mais il s'est refusé à mes caresses, & a secoué ma main suppliante, que j'appuyois doucement sur son bras, en fixant sur son visage mes yeux qui lui demandoient grâce. Il soupiroit, croisoit ses bras comme un plaintif amant, & continuoit de marcher dans une grande agitation. Je n'avois plus rien à lui dire; j'avois, vous en conviendrez, rempli mes devoirs. J'allai m'asseoir;

je pris un livre, & je l'abandonnai à sa mau-
vaise humeur. Alors, pourriez vous jamais
le croire ? il prend son chapeau, me fait
une froide révérence, s'élance en furieux
hors de mon appartement, & je ne l'ai pas
vu depuis. Ah ! j'en reçois, dans ce mo-
ment, un billet. Il va, sans doute, me sup-
plier de lui pardonner. Ce sont les prélimi-
naires d'une paix que nous allons conclure.
Allons, voyons ce qu'il va me dire pour
sa justification. juste ciel ! écoutez.

„ Madame , „ je suis engagé à souper chez Lady
„ G.... Ainsi , je vous prie de ne pas
„ m'attendre. „ je suis , &c. „
„ Cette lettre fatale produit sur moi l'effet
de la foudre. j'en suis accablée. Mon ame
se brise & s'abandonne à la douleur ; des
larmes que je ne puis retenir inondent mon
visage. Quel coup funeste pour mon orgueil !
pour mon amour ! ... O Fanny , Fanny ! si je
ne posséde plus son cœur , ce tendre cœur ,
qu'en dépit de ma légereté , de mes folles
extravagances , je mets à un si haut prix ;
alors , ô ! alors , ma très-chère sœur , je
suis perdue. Livrée à mon désespoir , la
mort seule mettra fin à ma misère. Il soupe
avec Lady G. , ma rivale ; cette insigne

sc séduisante coquette, qui a déjà convaincu toute la Ville de son indiscrete tendresse pour lui. Je n'en puis supporter la pensée. O que ne revient-il, que ne tenterai-je pas pour le flétrir ! J'embrasserais ses genoux... Mais, ai-je donc mérité un traitement si cruel ? Qu'ai-je fait pour m'attirer ce mépris aceablant ? Dois-je donc endurer un si sanglant outrage, moi qui suis accoutumée aux propos flatteurs, & qui me vois adorée de tout ce qui m'environne ? Quelle chute ? Est-ce bien à moi que cette lettre s'adresse ? Ce passionné, ce tendre Sir Georges a-t-il bien pu écrire avec tant de barbarie à cette jenny qui étoit son idole ? Grand Dieu ! Mais il faut prendre patience. C'est à mon imprudence, hélas ! c'est à la légereté de ma conduite que je dois mon infortune. Jugez, par ce mortifiant aveu, si je suis humiliée. Un autre trait qui déchire mon cœur, ah ! Fanny, c'est mon obligation envers le Colonel. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Comment pourrai-je m'acquitter ? Osé-je espérer que mon mari ?... O honte ! je suis anéantie. Mon Dieu ! que je suis à plaindre !

Le courier par cette nuit ; je dois me hâter d'en profiter pour recevoir au plutôt vos sages conseils. Ah ! Seigneur ! ah, Sei-

gneur ! au bord de quel abîme je me vois exposée ! Adieu, je vais chercher quelque consolation dans le sein de ma nouvelle amie, je n'en eus jamais un besoin plus pressant. Ecrivez-moi, écrivez-moi d'abord, si vous avez quelque considération pour votre malheureuse Jenny.

Fin du Tome I.





LA
NOUVELLE FEMME,
OU
HISTOIRE
DE MISS JENNY WESBURY,
IMITÉE DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.



Charles Jundes

A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue Saint
Jean-de-Beauvais.

M. D C C. L X X.
Avec Permission. 96